UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01258374 6

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/macbethhamlettra00shak

1053

MACBETH

HAMLET

OUVRAGES PARUS

Andersen	CONTES.
Balzac (H. de)	LE PERE GORIOT.
—	EUGENIE GRANDET.
—	LE LYS DANS LA VALLEE.
—	CONTES DROLATIQUES (2 vol.).
—	LA FEMME DE TRENTE ANS.
Baudelaire (Ch.)	LES FLEURS DU MAL.
—	LES PARADIS ARTIFICIELS. — SPLEEN DE PARIS (1 vol.).
Beaumarchais	LE BARBIER DE SEVILLE.
—	LE MARIAGE DE FIGARO.
B. de Saint-Pierre	PAUL ET VIRGINIE.
Boccace	CONTES (2 vol.).
Brantôme	VIE DES DAMES GALANTES.
Casanova	AMOURS.
Cervantès	DON QUICHOTTE (2 vol.).
Chateaubriand	ATALA. — RENE (1 vol.).
Constant (B.)	ADOLPHE. — LE CAHIER ROU (1 vol.)
Diderot	LA RELIGIEUSE.
—	LES BIJOUX INDISCRETS.
Flaubert (G.)	MADAME BOVARY.
—	TROIS CONTES.
—	SALAMMBO.
Foë (D. de)	ROBINSON CRUSOE (2 vol.).
Fromentin (E.)	DOMINIQUE.
Gautier (Th.)	EMAUX ET CAMEES.
—	LE CAPITAINE FRACASSE (2 vol.).
—	LE ROMAN DE LA MOMIE.
Gœthe	FAUST.
—	WERTHER.
Laclos (Ch. de)	LES LIAISONS DANGEREUSES (2 vo
La Fayette (Mme de)	LA PRINCESSE DE CLEVES.
La Fontaine	CONTES.
—	FABLES.
Lamartine (A. de)	GRAZIELLA. — RAPHAEL (1 vol.).
—	JOCELYN.
Lesage	LE DIABLE BOITEUX.
Maistre (X. de)	VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMB
Marivaux	LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASA
Mérimée (P.)	CARMEN. — COLOMBA (1 vol.).
Molière	LE BOURGEOIS GENTILHOMME.
	LES PRECIEUSES RIDICULES. — MALADE IMAGINAIRE (1 vol.).
Molière	L'AVARE. — TARTUFFE. — LE M DECIN MALGRE LUI (1 vol.).

(Voir suite sur la couverture

LA BIBLIOTHEQUE PRECIEUSE

SHAKESPEARE

MACBETH

HAMLET

TRADUCTION

DE

FRANÇOIS VICTOR-HUGO

TEXTE INTÉGRAL

LIBRAIRIE GRÜND
60, Rue Mazarine, 60
PARIS

PR
2779
M3F8
1885

MACBETH

PERSONNAGES :

DUNCAN, roi d'Ecosse.

MALCOLM, } ses fils.
DONALBAIN, }

MACBETH, } généraux de l'armée du roi.
BANQUO, }

MACDUFF, }
LENOX, }
ROSSE, } nobles d'Ecosse.
MENTETH, }
ANGUS, }
CATHNESS, }

FLEANCE, fils de Banquo.

SIWARD, comte de Northumberland, général de l'armée anglaise.

Le jeune SIWARD, son fils.

SEYTON, officier de la suite de Macbeth.

LE FILS DE MACDUFF.

UN MEDECIN ANGLAIS.

UN MEDECIN ECOSSAIS.

UN SOLDAT.

UN PORTIER.

UN VIEILLARD.

LADY MACBETH.

LADY MACDUFF.

UNE SUIVANTE de Lady Macbeth.

HECATE, et trois sorcières.

SPECTRES ET APPARITIONS.

La scène est, partie, en Ecosse, partie, en Angleterre.

SCENE I.

Un lieu découvert. Tonnerre et éclairs.

Les TROIS SORCIERES *entrent.*

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Quand nous réunirons-nous de nouveau toutes les trois, en coup de tonnerre, en éclair, ou en pluie?

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Quand le hourvari aura cessé, quand la bataille sera perdue et gagnée.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Ce sera avant le coucher du soleil.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

En quel lieu?

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Sur la bruyère.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Pour y rencontrer Macbeth.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

J'y vais, Graymalkin.

LES TROIS SORCIÈRES.

Paddock appelle... Tout à l'heure!... Le beau est affreux, et l'affreux est beau. Planons à travers le brouillard et l'air impur.

(*Les sorcières s'évanouissent.*)

SCENE II.

Un camp près de Fores. Alarme derrière le théâtre.

Entrent le roi DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, LENOX *et leur suite. Ils rencontrent un* SOLDAT *ensanglanté.*

DUNCAN.

Quel est cet homme sanglant? Il peut, a en juger par l'état où il est, nous donner les plus récentes nouvelles de la révolte.

MALCOLM.

C'est le sergent qui a combattu en bon et hardi soldat pour me sauver de la captivité. Salut, brave ami! Dis au roi ce que tu sais de la mêlée, telle que tu l'as quittée.

LE SOLDAT.

Elle restait douteuse. On eût dit deux nageurs épuisés qui se cramponnent l'un à l'autre et étouffent leur savoir-faire... L'implacable Macdonwald (bien digne d'être un rebelle, tant les vilenies multipliées de la nature pullulent en lui), avait reçu des îles de l'ouest un renfort de Kernes et de Gallowglasses; et la fortune, souriant à sa révolte damnée, semblait se prostituer au rebelle. Mais tout cela a été trop faible. Car le brave Macbeth (il mérite bien ce nom), dédaignant la fortune et brandissant son épée toute fumante de ses sanglantes exécutions, en vrai mignon de la valeur, s'est taillé un passage jusqu'à ce misérable; et il ne lui a serré la main et ne lui a dit adieu qu'après l'avoir pourfendu du nombril à la mâchoire et avoir fixé sa tête sur nos créneaux.

DUNCAN.

O vaillant cousin! digne gentilhomme!

LE SOLDAT.

De même que, souvent, au point d'où partent les rayons du soleil, surgissent des tempêtes grosses de naufrages et d'effrayants tonnerres, ainsi de ce qui semblait être une source de joie jaillissent les alarmes. Ecoutez, roi d'Ecosse, écoutez : A peine la justice, armée de la valeur, avait-elle forcé les Kernes bondissants à se fier à leurs talons, qu'épiant l'occasion, le lord de Norwége, avec des armes fraîchement fourbies et de nouveaux renforts, a commencé un autre assaut.

DUNCAN.

Cela n'a-t-il pas effrayé nos capitaines, Macbeth et Banquo?

LE SOLDAT.

Oui, comme le moineau effraie l'aigle, ou le lièvre le lion. Pour dire vrai, je dois déclarer qu'ils étaient comme deux canons chargés à double mitraille, tant ils frappaient sur l'ennemi à coups redoublés! Voulaient-ils se baigner dans des blessures fumantes ou immortaliser un second Golgotha? je ne puis le dire. Mais je suis épuisé : mes plaies crient au secours!

DUNCAN.

Tes paroles te vont aussi bien que tes blessures : elles sentent également l'honneur. Allez, qu'on lui donne des chirurgiens.

(*Le soldat sort, s'appuyant sur des aides.*)

Qui vient ici?

Entrent ROSSE *et* ANGUS.

MALCOLM.

C'est le digne thane de Rosse.

LENOX.

Quel empressement dans ses regards! Il a l'air d'un homme qui a d'étranges choses à dire.

ROSSE.

Dieu sauve le roi!

DUNCAN.

D'où viens-tu, digne thane?

ROSSE.

De Fife, grand roi, où les bannières norwégiennes narguent le ciel et éventent notre peuple frissonnant. Le roi de Norwége lui-même, avec ses masses terribles, assisté par le plus déloyal des traîtres, le thane de Cawdor, engageait une lutte fatale, quand lui, le fiancé de Bellone, cuirassé à l'épreuve, a affronté le rebelle, dans une joute corps à corps, pointe contre pointe, bras contre bras, et a dompté sa valeur sauvage. Pour conclure, la victoire nous est échue.

DUNCAN.

O bonheur!

ROSSE.

Si bien que maintenant Swéno, roi de Norwége, demande à entrer en composition; nous n'avons pas daigné lui laisser enterrer ses hommes, qu'il n'eût déboursé, à Saint-Colmes-Inch, dix mille dollars pour notre usage général.

DUNCAN.

On ne verra plus ce thane de Cawdor trahir notre plus cher intérêt : allez, qu'on prononce sa mort et que du titre qu'il portait on salue Macbeth.

ROSSE.

Je veillerai à ce que ce soit fait.

DUNCAN.

Ce qu'il a perdu, le noble Macbeth l'a gagné.

(*Ils sortent.*)

SCENE III.

Une bruyère. Tonnerre.

Les TROIS SORCIERES *entrent.*

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Où as-tu été, sœur?

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Tuer le cochon.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Et toi, sœur?

PREMIÈRE SORCIÈRE.

La femme d'un matelot avait dans son tablier des châtaignes qu'elle mâchait, mâchait, mâchait... *Donne-m'en*, lui dis-je. *Décampe, sorcière!* crie la carogne nourrie de rebut. Son mari est parti pour Alep, comme patron du *Tigre*, mais je vais m'embarquer à sa poursuite dans un crible, et, sous la forme d'un rat sans queue, j'agirai, j'agirai, j'agirai.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Je te donnerai un vent.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Tu es bien bonne.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Et moi un autre.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Et moi-même j'ai tous les autres; je sais les ports mêmes où ils soufflent, et tous les points marqués sur la carte des marins. Je le rendrai sec comme du foin : le sommeil, ni jour ni nuit, ne se pendra à l'auvent de sa paupière. Il vivra comme un excommunié. Neuf fois neuf accablantes semaines le rendront malingre, hâve, languissant : et, si sa barque ne peut se perdre, elle sera du moins battue des tempêtes. Regardez ce que j'ai là.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Montre-moi, montre-moi.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

C'est le pouce d'un pilote qui a fait naufrage en revenant dans son pays.

(Bruit de tambours sur le théâtre.)

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Le tambour! le tambour! Macbeth arrive!

TOUTES TROIS, *dansant.*

Les sœurs fatidiques, la main dans la main, messagères de terre et de mer, ainsi vont en rond, en rond. Trois tours pour toi, et trois pour moi, et trois de plus, pour faire neuf. Paix!... Le charme est dans le cercle.

Entrent MACBETH *et* BANQUO.

MACBETH.

Je n'ai jamais vu un jour si sombre et si beau.

BANQUO.

A quelle distance sommes-nous de Fores? Quelles sont ces créatures si flétries et si farouches dans leur accoutrement, qui ne ressemblent pas aux habitants de la terre, et pourtant sont sur la terre? Vivez-vous? Etes-vous quelque

chose qu'un homme puisse questionner? On dirait que vous me comprenez, à voir chacune de vous placer son doigt noueux sur ses lèvres de parchemin... Vous devez être femmes, et pourtant vos barbes m'empêchent de croire que vous l'êtes.

MACBETH.

Parlez, si vous pouvez... Qui êtes-vous?

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Salut, Macbeth! salut à toi, thane de Glamis!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Salut, Macbeth! salut à toi, thane de Cawdor!

TROISIÈME SORCIÈRE.

Salut, Macbeth qui plus tard seras roi!

BANQUO.

Mon bon seigneur, pourquoi tressaillez-vous, que semblez-vous craindre des choses qui sonnent si bien?

(*Aux sorcières.*)

Au nom de la vérité, êtes-vous fantastiques, ou êtes-vous vraiment ce qu'extérieurement vous paraissez? Vous saluez mon noble compagnon de ses titres présents et de la haute prédiction d'une noble fortune et d'un avenir royal, si bien qu'il en semble ravi. A moi vous ne parlez pas. Si vous pouvez voir dans les germes du temps, et dire quelle graine grandira et quelle ne grandira pas, parlez-moi donc, à moi qui ne mendie et ne redoute ni vos faveurs ni votre haine.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Salut!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Salut!

TROISIÈME SORCIÈRE.

Salut!

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Moindre que Macbeth, et plus grand!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Pas si heureux, pourtant bien plus heureux!

TROISIÈME SORCIÈRE.

Tu engendreras des rois, sans être roi toi-même; donc, salut, Macbeth et Banquo!

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Banquo et Macbeth, salut!

MACBETH.

Demeurez, oracles imparfaits, dites-m'en davantage. Par la mort de Sinel, je le sais, je suis thane de Glamis, mais comment de Cawdor? Le thane de Cawdor vit, gentilhomme prospère; et, quant à être roi, cela n'est pas plus dans la perspective de ma croyance que d'être thane de Cawdor. Dites de qui vous tenez cette étrange renseignement, ou pourquoi sur cette bruyère désolée vous barrez notre chemin de ces prophétiques saluts. Parlez, je vous l'ordonne.

(*Les sorcières s'évanouissent.*)

BANQUO.

La terre a, comme l'eau, des bulles d'air, et celles-ci en sont : où se sont-elles évanouies?

MACBETH.

Dans l'air : et ce qui semblait avoir un corps s'est fondu comme un souffle dans le vent... Que ne sont-elles restées!

BANQUO.

Les êtres dont nous parlons étaient-ils ici vraiment, ou avons-nous mangé de cette racine insensée qui fait la raison prisonnière?

MACBETH.

Vos enfants seront rois!

BANQUO.

Vous serez roi!

MACBETH.

Et thane de Cawdor aussi! Ne l'ont-elles pas dit?

BANQUO.

En propres termes, avec le même accent... Qui va là?

Entrent ROSSE *et* ANGUS.

ROSSE.

Le roi a reçu avec bonheur, Macbeth, la nouvelle de ton succès : et, à la lecture de tes aventures personnelles dans le combat contre les révoltés, son admiration et son enthousiasme hésitent à s'exprimer autant qu'à se taire. Interdit par tes exploits, dans le cours de la même journée, il te trouve au plus épais des rangs norwégiens, impassible devant tous ces spectres étranges que tu fais toi-même. Avec la rapidité de la parole, les courriers succédaient aux courriers, et chacun d'eux rapportait tes prouesses dans cette grandiose défense de son royaume, et les versait à ses pieds.

ANGUS.

Nous sommes envoyés pour te transmettre les remercîments de notre royal maître : chargés seulement de t'introduire en sa présence, et non de te récompenser.

ROSSE.

Et, comme arrhes d'un plus grand honneur, il m'a dit de t'appeler, de sa part, thane de Cawdor. Salut donc, digne thane, sous ce titre nouveau, car il est à toi!

BANQUO.

Quoi donc! le diable peut-il dire vrai?

MACBETH.

Le thane de Cawdor vit. Pourquoi me revêtez-vous de manteaux empruntés?

ANGUS.

Celui qui était thane de Cawdor vit encore; mais un lourd jugement pèse sur sa vie, qu'il a mérité de perdre. Etait-il ouvertement ligué avec ceux de Norwége, ou a-t-il appuyé le rebelle par des secours et des subsides cachés, ou bien a-t-il travaillé par une double complicité au naufrage de son pays? je ne sais pas : mais le crime de haute trahison prouvé et avoué a causé sa chute.

MACBETH, *à part.*

Glamis, et thane de Cawdor! Le plus grand est encore à venir!

(*Haut, à Angus.*)

Merci pour votre peine.

(*Bas, à Banquo.*)

N'espérez-vous pas que vos enfants seront rois, puisque celles qui m'ont donné le titre de Cawdor ne leur ont pas promis moins qu'un trône?

BANQUO, *bas à Macbeth.*

Une conviction aussi absolue pourrait bien élever votre ardeur jusqu'à la couronne, au-dessus du titre de Cawdor. Mais c'est étrange. Souvent, pour nous attirer à notre perte, les instruments des ténèbres nous disent des vérités; ils nous séduisent par d'innocentes bagatelles, pour nous pousser en traître aux conséquences les plus profondes.

(*A Rosse et à Angus.*)

Cousins, un mot, je vous prie.

MACBETH, *à part.*

Deux vérités ont été dites, heureux prologues à ce drame gros d'un dénoûment impérial.

(*A Rosse et à Angus.*)

Merci, messieurs.

(*A part.*)

Cette sollicitation surnaturelle ne peut être mauvaise, ne peut être bonne... Si elle est mauvaise, pourquoi m'a-t-elle donné un gage de succès, en commençant par une vérité? Je suis thane de Cawdor. Si elle est bonne, pourquoi cédé-je à une suggestion dont l'épouvantable image fait que mes cheveux se dressent et que mon cœur si ferme se heurte à mes côtés, malgré les lois de la nature? L'inquiétude présente est moindre que l'horreur imaginaire. Ma pensée, où le meurtre n'est encore que fantastique, ébranle à ce point ma faible nature d'homme, que ses fonctions sont paralysées par une conjecture : et rien n'est pour moi que ce qui n'est pas.

BANQUO.

Voyez comme notre compagnon est absorbé.

MACBETH.

Si la chance veut me faire roi, eh bien, la chance peut me couronner sans que je m'en mêle.

BANQUO.

Les honneurs nouveaux se posent sur lui comme des vêtements encore étrangers : il n'adhéreront à leur moule que par l'usage.

MACBETH.

Advienne que pourra. Le temps et l'occasion passent à travers la plus orageuse journée.

BANQUO.

Digne Macbeth, nous attendons votre bon plaisir.

MACBETH, *à Rosse et à Angus.*

Excusez-moi : mon sombre cerveau était travaillé par des choses oubliées. Bons seigneurs, vos services sont consignés sur un registre dont je tourne chaque jour la feuille pour les lire. Allons vers le roi.

(*A Banquo.*)

Pensez à ce qui est arrivé; et, dans quelque temps, après un intérim de réflexions, nous nous parlerons l'un à l'autre à cœur ouvert.

BANQUO.

Très-volontiers.

MACBETH.

Jusque-là, assez!... Allons, amis!

(*Ils sortent.*)

SCENE IV.

Fores. Une chambre dans le palais. Fanfare.

Entrent DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, LENOX *et leur suite.*

DUNCAN.

A-t-on exécuté Cawdor? Est-ce que ceux de la commission ne sont pas encore de retour?

MALCOLM.

Mon suzerain, ils ne sont pas encore revenus, mais j'ai

parlé à quelqu'un qui l'a vu mourir. D'après son rapport, Cawdor a très-franchement avoué sa trahison, imploré le pardon de votre altesse et montré un profond repentir; rien dans sa vie ne l'honore plus que la façon dont il l'a quittée : il est mort en homme qui s'était étudié à mourir, jetant son bien le plus précieux comme un futil colifichet.

DUNCAN.

Il n'y a pas d'art pour découvrir sur le visage les dispositions de l'âme : c'était un gentilhomme sur qui j'avais fondé une confiance absolue... Oh! mon noble cousin!

Entrent MACBETH, BANQUO, ROSSE *et* ANGUS.

(*A Macbeth.*)

Le péché de mon ingratitude me pesait déjà. Tu es si loin en avant que la reconnaissance volant à tire d'ailes est lente à te rattraper. Que n'as-tu mérité moins? Une juste proportion de remercîments et de récompenses m'eût été possible. Tout ce qui me reste à dire, c'est qu'il t'est dû plus que je ne puis te payer.

MACBETH.

L'obéissance et la loyauté que je vous dois se paient elles-mêmes en agissant. Le rôle de votre altesse est de recevoir nos devoirs; et nos devoirs sont, pour votre trône et pour l'Etat, des enfants, des serviteurs qui ne font que le juste en faisant tout consciencieusement pour votre bonheur et votre gloire.

DUNCAN, *à Macbeth.*

Sois le bienvenu ici! Je viens de te planter, et je travaillerai à te faire parvenir à la plus haute croissance.

(*A Banquo.*)

Noble Banquo, toi qui n'as pas moins mérité, et dont les services doivent être également reconnus, laisse-moi t'embrasser et te tenir sur mon cœur.

BANQUO.

Si j'y jette racine, la récolte est pour vous.

DUNCAN.

Ma joie exubérante, débordant dans sa plénitude, cherche à se déguiser en larmes de tristesse. Mes fils, mes parents, vous, thanes, et vous, les plus près d'eux en dignité, sachez que nous voulons léguer notre empire à notre aîné, Malcolm, que nous nommons désormais prince de Cumberland. Ces honneurs, à lui conférés, ne doivent pas être isolés, mais les signes nobiliaires brilleront, comme des étoiles, sur tous ceux qui le méritent. Partons pour Inverness, et attachez-nous plus étroitement à vous.

MACBETH.

Le loisir, que je n'emploie pas pour vous, est fatigue. Je serai moi-même votre courrier, et je rendrai joyeuse ma femme à l'annonce de votre approche. Sur ce, je prends humblement congé de vous.

DUNCAN.

Mon digne Cawdor !

MACBETH, *à part.*

Le prince de Cumberland ! Voilà une marche que je dois franchir sous peine de faire une chute, car elle est en travers de mon chemin. Etoiles, cachez vos feux ! Que la lumière ne voie pas mes sombres et profonds désirs ! Que l'œil se ferme sur le geste ! Et pourtant puissé-je voir accomplie la chose dont l'œil s'effraie !

(*Il sort.*)

DUNCAN.

C'est vrai, digne Banquo, il est aussi vaillant que tu le dis. Je me nourris des éloges qu'il reçoit ; c'est un banquet pour moi. Suivons-le, lui dont le zèle nous a devancé pour nous préparer la bienvenue. C'est un parent sans égal.

(*Fanfares. Ils sortent.*)

SCENE V.

Inverness. Une salle dans le château de Macbeth.

Entre LADY MACBETH, *lisant une lettre.*

LADY MACBETH.

« Elles sont venues à ma rencontre au jour du succès,

» et j'ai appris par la plus complète révélation qu'elles » ont en elles une connaissance plus qu'humaine. Quand » je brûlais du désir de les questionner plus à fond, elles » sont devenues l'air même, dans lequel elles se sont » évanouies. J'étais encore ravi par la surprise quand » sont arrivés des messagers du roi qui m'ont proclamé » thane de Cawdor, titre dont venaient de me saluer les » sœurs fatidiques, en m'ajournant aux temps à venir » par ces mots : *Salut à toi, qui seras roi !* J'ai trouvé bon » de te confier cela, compagne chérie de ma grandeur, » afin que tu ne perdes pas ta part légitime de joie, dans » l'ignorance de la grandeur qui t'est promise. Garde cela » dans ton cœur, et adieu ! »

Tu es Glamis et Cawdor, et tu seras ce qu'on t'a promis... Mais je me défie de ta nature : elle est trop pleine du lait de la tendresse humaine pour que tu saisisses le plus court chemin. Tu veux bien être grand ; tu as de l'ambition, mais pourvu qu'elle soit sans malaise. Ce que tu veux hautement, tu le veux saintement : tu ne voudrais pas tricher, et tu voudrais bien mal gagner. Ton but, noble Glamis, te crie: « Fais cela pour m'atteindre. » Et cela, tu as plutôt peur de le faire que désir de ne pas le faire. Accours ici, que je verse mes esprits dans ton oreille, et que ma langue valeureuse chasse tout ce qui t'écarte du cercle d'or dont le destin et une puissance surnaturelle semblent t'avoir couronné.

Entre UN SERVITEUR.

Quelles nouvelles apportez-vous ?

LE SERVITEUR.

Le roi arrive ici ce soir.

LADY MACBETH.

Tu es fou de dire cela. Est-ce que ton maître n'est pas avec lui ? Si cela était, il m'aurait avertie de faire des préparatifs.

LE SERVITEUR.

La chose est certaine, ne vous en déplaise ; notre thane approche ; il s'est fait devancer par un de mes camarades,

qui, presque mort d'essoufflement, a eu à peine la force d'accomplir son message.

LADY MACBETH.

Qu'on prenne soin de lui : il apporte une grande nouvelle.

(*Le serviteur sort.*)

LADY MACBETH, *seule, continuant.*

Le corbeau lui-même s'est enroué à croasser l'entrée fatale de Duncan sous mes créneaux. Venez, venez, esprits qui assistez les pensées meurtrières ! Désexez-moi ici, et, du crâne au talon, remplissez-moi toute de la plus atroce cruauté. Epaississez mon sang, fermez en moi tout accès, tout passage au remords ; qu'aucun retour compatissant de la nature n'ébranle ma volonté farouche et ne s'interpose entre elle et l'exécution ! Venez à mes mamelles de femme, et changez mon lait en fiel, vous, ministres du meurtre, quel que soit le lieu où, invisibles substances, vous aidiez à la violation de la nature. Viens, nuit épaisse, et enveloppe-toi de la plus sombre fumée de l'enfer : que mon couteau aigu ne voie pas la blessure qu'il va faire ; et que le ciel ne puisse pas poindre à travers le linceul des ténèbres, et me crier : Arrête ! arrête !

Entre MACBETH.

LADY MACBETH, *continuant.*

Grand Glamis ! Digne Cawdor ! plus grand que tout cela par le salut futur ! Ta lettre m'a transportée au delà de ce présent ignorant, et je ne sens plus dans l'instant que l'avenir.

MACBETH.

Mon cher amour, Duncan arrive ici ce soir.

LADY MACBETH.

Et quand repart-il ?

MACBETH.

Demain... C'est son intention.

LADY MACBETH.

Oh! jamais le soleil ne verra ce demain! Votre visage,

mon thane, est comme un livre où les hommes peuvent lire d'étranges choses... Pour tromper le monde, paraissez comme le monde : ayez la cordialité dans le regard, dans le geste, dans la voix ; ayez l'air de la fleur innocente, mais soyez le serpent qu'elle couvre. Il faut pourvoir à celui qui va venir ; et c'est moi que vous chargerez de dépêcher la grande affaire de cette nuit, qui, pour toutes les nuits et tous les jours à venir, nous assurera une autocratie souveraine et l'empire absolu.

MACBETH.

Nous en reparlerons.

LADY MACBETH.

Ayez seulement le front serein : il faut toujours craindre de changer de visage. Pour le reste, laissez-moi faire.

(*Ils sortent.*)

SCENE VI.

Devant le château. Hautbois.

Les serviteurs de Macbeth font la haie. Entrent DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, BANQUO, LENOX, MACDUFF, ROSSE, ANGUS *et la suite.*

DUNCAN.

La situation de ce château est charmante : l'air se recommande légèrement et doucement à nos sens délicats.

BANQUO.

Cet hôte de l'été, le martinet familier des temples prouve, par sa chère résidence, que l'haleine du ciel a ici des caresses embaumées; pas de saillie, de frise, d'arc-boutant, de coin favorable, où cet oiseau n'ait suspendu son lit et son berceau fécond. J'ai observé qu'où cet oiseau habite et multiplie, l'air est très-pur.

Entre LADY MACBETH.

DUNCAN.

Voyez! voyez! notre hôtesse honorée! L'amour qui nous poursuit a beau nous déranger parfois : il a toujours nos remerciements, comme amour. C'est vous dire qu'il

vous faut demander à Dieu de nous bénir pour vos peines, et nous remercier de vous déranger.

LADY MACBETH.

Tous nos services, fussent-ils en tout point doublés et quadruplés, seraient une pauvre et solitaire offrande, opposés à cette masse profonde d'honneurs dont votre majesté accable notre maison. Vos bienfaits passés, et les dignités récentes que vous y avez ajoutées, font de nous des ermites voués à prier pour vous.

DUNCAN.

Où est le thane de Cawdor? Nous courions après lui, dans l'intention d'être son maréchal des logis, mais il est bon cavalier, et son grand amour, aussi excitant que l'éperon, l'a amené avant nous chez lui. Belle et noble hôtesse, nous sommes votre hôte cette nuit.

LADY MACBETH.

Vos serviteurs tiennent leur existence même et tout ce qui est à eux pour un dépôt dont ils doivent compte à votre altesse, afin de lui rendre toujours ce qui lui est dû.

DUNCAN.

Donnez-moi votre main; conduisez-moi à mon hôte : nous l'aimons grandement, et nous lui continuerons nos faveurs. Hôtesse, avec votre permission!

(*Ils sortent.*)

SCENE VII.

Une chambre dans le château.

Hautbois et torches. Un ECUYER *tranchant et des* VALETS, *faisant le service et portant des plats, entrent et traversent le théâtre. Puis entre* MACBETH.

MACBETH.

Si, une fois fait, c'était fini, il serait bon que ce fût vite fait. Si l'assassinat pouvait entraver les conséquences, et par son accomplissement assurer le succès, si ce coup pouvait être tout et la fin de tout, ici-bas, rien qu'ici-bas, sur le sable mouvant de ce monde, je me jetterais tête baissée dans la vie à venir. Mais ces actes-là trouvent tou-

jours ici-bas leur sentence. Les leçons sanglantes que nous enseignons reviennent, une fois apprises, châtier le précepteur. La justice à la main impartiale présente le calice empoisonné par nous à nos propres lèvres... Il est ici sous une double sauvegarde : d'abord, je suis son parent et son sujet, deux raisons puissantes contre l'action; ensuite, je suis son hôte : à ce titre, je devrais fermer la porte au meurtrier, et non porter moi-même le couteau. Et puis, ce Duncan a usé si doucement de son pouvoir, il a été si pur dans ses hautes fonctions, que ses vertus emboucheraient la trompette des anges pour dénoncer le crime damné qui l'aurait fait disparaître; et la pitié, pareille à un nouveau-né tout nu, chevauchant sur l'ouragan, ou à un chérubin céleste qui monte les coursiers invisibles de l'air, soufflerait l'horrible action dans les yeux de tous, jusqu'à noyer le vent dans un déluge de larmes... Je n'ai, pour presser les flancs de ma volonté, que l'éperon d'une ambition qui prend trop d'élan et se laisse désarçonner... Eh bien! quoi de nouveau ?

Entre LADY MACBETH.

LADY MACBETH.

Il a presque soupé : pourquoi avez-vous quitté la salle?

MACBETH.

M'a-t-il demandé?

LADY MACBETH.

Ne le savez-vous pas?

MACBETH.

Nous n'irons pas plus loin dans cette affaire. Il vient de m'honorer; et j'ai acheté de toutes les classes du peuple une réputation dorée qu'il convient de porter maintenant dans l'éclat de sa fraîcheur, et non de jeter sitôt de côté.

LADY MACBETH.

Etait-elle donc ivre, l'espérance dans laquelle vous vous drapiez? s'est-elle endormie depuis? et ne fait-elle que se réveiller pour verdir et pâlir ainsi devant ce qu'elle contemplait si volontiers? Désormais je ferai le même cas de

ton amour. As-tu peur d'être dans tes actes et dans ta résolution le même que dans ton désir? Voudrais-tu avoir ce que tu estimes être l'ornement de la vie, et vivre couard dans ta propre estime, laissant un *je n'ose pas* suivre un *je voudrais*, comme le pauvre chat de l'adage?

MACBETH.

Paix! je te prie. J'ose tout ce qui sied à un homme; qui ose au delà n'en est plus un.

LADY MACBETH.

Quelle est donc la bête qui vous a poussé à me révéler cette affaire? Quand vous l'avez osé, vous étiez un homme; maintenant, soyez plus que vous n'étiez, vous n'en serez que plus homme. Ni l'occasion, ni le lieu ne s'offraient alors, et vous vouliez pourtant les créer tous deux. Ils se sont créés d'eux-mêmes, et voilà que leur concours vous anéantit. J'ai allaité, et je sais combien j'aime tendrement le petit qui me tette : eh bien, au moment où il souriait à ma face, j'aurais arraché le bout de mon sein de ses gencives sans os, et je lui aurais fait jaillir la cervelle, si je l'avais juré comme vous avez juré ceci!

MACBETH.

Si nous allions échouer?

LADY MACBETH.

Nous, échouer? Chevillez seulement votre courage au point résistant, et nous n'échouerons pas. Lorsque Duncan sera endormi, (et le rude voyage d'aujourd'hui va l'inviter bien vite à un somme profond), j'aurai raison de ses deux chambellans avec du vin et de l'ale, à ce point que la mémoire, gardienne de leur cervelle, ne sera que fumée, et le récipient de leur raison qu'un alambic. Quand le sommeil du porc tiendra gisant, comme un mort, leur être submergé, que ne pourrons-nous, vous et moi, exécuter sur Duncan sans défense? Que ne pourrons-nous imputer à ses officiers, placés là, comme des éponges, pour absorber le crime de ce grand meurtre?

MACBETH.

Ne mets au monde que des enfants mâles! car ta

nature intrépide ne doit former que des hommes... Ne sera-t-il pas admis par tous, quand nous aurons marqué de sang ses deux chambellans endormis et employé leurs propres poignards, que ce sont eux qui ont fait la chose?

LADY MACBETH.

Qui osera admettre le contraire, quand nous ferons rugir notre douleur et nos lamentations sur sa mort?

MACBETH.

Me voilà résolu : je vais tendre tous les ressorts de mon être vers cet acte terrible. Allons, et jouons notre monde par la plus sereine apparence. Un visage faux doit cacher ce que sait un cœur faux.

(*Ils sortent.*)

SCENE VIII.

Cour dans l'intérieur du château.

Entrent BANQUO *et* FLEANCE *précédés d'un* SERVITEUR *portant un flambeau.*

BANQUO.

Où en est la nuit, enfant?

FLÉANCE.

La lune est couchée; je n'ai pas entendu l'horloge.

BANQUO.

Et elle se couche à minuit.

FLÉANCE.

Je conclus qu'il est plus tard, monsieur.

BANQUO.

Tiens; prends mon épée... Le ciel fait de l'économie, il a éteint toutes ses chandelles... Emporte ça aussi. La sommation de la fatigue pèse sur moi comme du plomb, et pourtant je ne voudrais pas dormir. Puissances miséricordieuses, réprimez en moi les pensées maudites auxquelles notre nature donne accès dans le repos!... Donne-moi mon épée.

Entrent MACBETH *et un* SERVITEUR *qui porte un flambeau.*

Qui va là?

MACBETH.

Un ami.

BANQUO.

Quoi! monsieur, pas encore au lit? Le roi est couché. Il a été d'une bonne humeur rare, et il a fait de grandes largesses à vos gens. Il présente ce diamant à votre femme, comme à la plus aimable hôtesse; et il s'est retiré dans un contentement inexprimable.

MACBETH.

Prise à l'improviste, notre hospitalité a été assujettie à l'insuffisance : sans cela, elle se fût exercée largement.

BANQUO.

Tout est bien... J'ai rêvé, la nuit dernière, des trois sœurs fatales : pour vous elles se sont montrées assez véridiques.

MACBETH.

Je n'y pense plus. Cependant, quand nous aurons une heure à notre service, nous échangerons quelques mots sur cette affaire, si vous y consentez.

BANQUO.

A votre convenance.

MACBETH.

Si vous adhérez à mes vues, le moment venu... vous y gagnerez de l'honneur.

BANQUO.

Pourvu que je ne le perde pas en cherchant à l'augmenter, et que je garde toujours ma conscience libre et ma loyauté nette, je me laisse conseiller.

MACBETH.

Bonne nuit, en attendant.

BANQUO.

Merci, monsieur. Même souhait pour vous.

(*Sort Banquo.*)

MACBETH, *au serviteur.*

Va dire à ta maîtresse que, quand ma boisson sera prête, elle frappe sur la cloche. Va te mettre au lit.

(*Sort le serviteur.*)

MACBETH. *seul.*

Est-ce un poignard que je vois là devant moi, la poignée vers ma main? Viens, que je te saisisse! Je ne te tiens pas, et pourtant je te vois toujours. N'es-tu pas, vision fatale, sensible au toucher, comme à la vue? ou n'es-tu qu'un poignard imaginaire, fausse création émanée d'un cerveau en feu? Je te vois pourtant, aussi palpable en apparence que celui que je tire en ce moment. Tu m'indiques le chemin que j'allais prendre, et tu es bien l'instrument que j'allais employer. Ou mes yeux sont les jouets de mes autres sens, ou seuls ils les valent tous. Je te vois toujours, et, sur ta lame et sur ton manche, des gouttes de sang qui n'y étaient pas tout à l'heure... Mais non, rien de pareil! C'est cette sanglante affaire qui prend forme ainsi à ma vue... Maintenant, sur la moitié de ce monde, la nature semble morte, et les mauvais rêves abusent le sommeil sous ses rideaux; maintenant la sorcellerie offre ses sacrifices à la pâle Hécate; et la meurtre hâve, éveillé en sursaut par le loup, sa sentinelle, dont le hurlement est son cri d'alerte, s'avance ainsi d'un pas furtif, avec les allures du ravisseur Tarquin, et marche à son projet, comme un spectre... Toi, terre solide et ferme, n'entends point mes pas, quelque chemin qu'ils prennent, de peur que tes pierres mêmes ne jasent de mon approche, et ne retirent à ce moment la muette horreur qui lui va si bien!... Tandis que je menace, l'autre vit. Les mots jettent un souffle trop froid sur le feu de l'action.

(*La cloche sonne.*)

J'y vais, et c'est fait; la cloche m'invite. Ne l'entends pas, Duncan, car c'est le glas qui t'appelle au ciel ou en enfer.

(*Il sort.*)

Entre LADY MACBETH.

LADY MACBETH.

Ce qui les a rendus ivres m'a rendue hardie. Ce qui les a éteints m'a enflammée. Ecoutez! Paix! C'est le hibou qui a crié, fatal carillonneur qui donne le plus sinistre

bonsoir... Il est à l'œuvre; les portes sont ouvertes, et les grooms gorgés narguent leur office par des ronflements. J'ai drogué leur potion du soir, si bien que la mort et la nature disputent entre elles s'ils vivent ou s'ils meurent.

MACBETH, *apparaissant au fond du théâtre.*

Qui est là?... Holà!

(*Il disparaît.*)

LADY MACBETH.

Hélas! j'ai peur qu'ils ne se soient éveillés et que ce ne soit pas fait : la tentative, sans le succès, nous perd. Ecoutons. J'avais disposé leurs poignards : il a dû forcément les trouver... S'il n'avait pas ressemblé dans son sommeil à mon père, j'aurais fait la chose... Mon mari!

Entre MACBETH.

MACBETH.

J'ai fait l'action... N'as-tu pas entendu un bruit?

LADY MACBETH.

J'ai entendu le hibou huer et le grillon crier. N'avez-vous pas parlé?

MACBETH.

Quand?

LADY MACBETH.

A l'instant même.

MACBETH.

Quand je descendais?

LADY MACBETH.

Oui.

MACBETH.

Ecoute! Qui couche dans la seconde chambre?

LADY MACBETH.

Donalbain.

MACBETH, *regardant ses mains.*

Voilà un triste spectacle.

LADY MACBETH.

Niaise idée, de dire : triste spectacle!

MACBETH.

Il y en a un qui a ri dans son sommeil et un qui a crié : Au meurtre! Si bien qu'ils se sont éveillés l'un l'autre. Je me suis arrêté en les écoutant; mais ils ont dit leurs prières, et se sont remis à dormir.

LADY MACBETH.

Ils sont tous deux logés ensemble.

MACBETH.

L'un a crié : Dieu nous bénisse! et l'autre : Amen! comme s'ils m'avaient vu avec ces mains de bourreau. Ecoutant leur frayeur, je n'ai pu dire : Amen! quand ils ont dit : Dieu nous bénisse!

LADY MACBETH.

Ne vous préoccupez pas tant de cela.

MACBETH.

Mais pourquoi n'ai-je pas pu prononcer Amen? J'avais le plus grand besoin de bénédiction, et le mot Amen s'est arrêté dans ma gorge!

LADY MACBETH.

On ne doit pas penser à ces actions-là de cette façon ; ce serait à nous rendre fous.

MACBETH.

Il ma semblé entendre une voix crier : « Ne dors plus! » Macbeth a tué le sommeil! » Le sommeil innocent, le sommeil qui démêle l'écheveau embrouillé du souci, le sommeil, mort de la vie de chaque jour, bain du labeur douloureux, baume des âmes blessées, second service de la grande nature, aliment suprême du banquet de la vie!

LADY MACBETH.

Que voulez-vous dire?

MACBETH.

Et cette voix criait toujours par toute la maison : Ne dors plus! Glamis a tué le sommeil; et aussi Cawdor ne dormira plus, Macbeth ne dormira plus !

LADY MACBETH.

Qui donc criait ainsi? Ah! digne thane, vous ébranlez

votre noble énergie par ces réflexions d'un cerveau malade. Allez chercher de l'eau, et lavez votre main de cette tache accusatrice. Pourquoi n'avez-vous pas laissé à leur place ces poignards? Il faut qu'ils restent là-haut : allez les reporter; et barbouillez de sang les chambellans endormis.

MACBETH.

Je n'irai plus; j'ai peur de penser à ce que j'ai fait. Regarder cela encore! je n'ose pas!

LADY MACBETH.

Faible de volonté! Donne-moi les poignards. Les dormants et les morts ne sont que des images; c'est l'œil de l'enfance qui s'effraie d'un diable peint. S'il saigne, je dorerai de son sang la figure de ses gens, car il faut qu'ils semblent coupables.

(*Elle sort. On entend frapper derrière le théâtre.*)

MACBETH.

De quel côté frappe-t-on? Dans quel état suis-je donc, que le moindre bruit m'épouvante?

(*Regardant ses mains.*)

Quelles sont ces mains-là? Ah! elles m'arrachent les yeux! Tout l'océan du grand Neptune suffira-t-il à laver ce sang de ma main? Non, c'est plutôt ma main qui donnerait son incarnat aux vagues innombrables, en faisant de l'eau verte un flot rouge.

Rentre LADY MACBETH.

LADY MACBETH.

Mes mains ont la couleur des vôtres; mais j'aurais honte d'avoir le cœur aussi blême.

(*On frappe.*)

J'entends frapper à l'entrée du sud. Retirons-nous dans notre chambre. Un peu d'eau va nous laver de cette action. Comme c'est donc aisé! Votre résolution vous a laissé en route.

(*On frappe.*)

Ecoutez! on frappe encore. Mettez votre robe de nuit, de peur qu'un accident ne nous appelle et ne montre que

nous avons veillé. Ne vous perdez pas si misérablement dans vos pensées.

MACBETH.

Connaître ce que j'ai fait! Mieux vaudrait ne plus me connaître!

(*On frappe.*)

Eveille Duncan avec ton tapage! Je voudrais que tu le pusses.

(*Ils sortent.*)

Entre UN PORTIER.

(*On frappe derrière le théâtre.*)

LE PORTIER.

Voilà qui s'appelle frapper! Un homme qui serait portier de l'enfer serait habitué à tourner la clef!

(*On frappe.*)

Frappe, frappe, frappe!... Qui est là, au nom de Belzébuth ?... C'est un fermier qui s'est pendu à force d'attendre une bonne récolte... Il fallait venir à l'heure; mettez-vous force mouchoirs autour de vous; car vous allez suer ici pour la peine.

(*On frappe.*)

Frappe, frappe : qui est là, au nom de l'autre diable? Ma foi, ce doit être un casuiste qui pouvait jurer indifféremment par un des plateaux contre l'autre, et qui, après avoir commis suffisamment de trahisons pour l'amour de Dieu, n'a pas pu cependant équivoquer avec le ciel. Oh! entrez, maître casuiste.

(*On frappe.*)

Frappe, frappe, frappe : qui est là? Ma foi, c'est un tailleur anglais venu ici pour avoir volé sur un haut de chausses français. Entrez, tailleur, vous pourrez chauffer ici votre carreau.

(*On frappe.*)

Frappe, frappe. Jamais en repos! Qui êtes-vous?... Décidément, cette place est trop froide pour un enfer. Je ne veux plus faire le portier du diable. Je serais censé

devoir ouvrir aux gens de toutes professions qui s'en vont par un chemin fleuri de primevères au feu de joie éternel.

(On frappe.)

Tout à l'heure, tout à l'heure. N'oubliez pas le portier, je vous prie.

(Il ouvre la porte.)

MACDUFF *et* LENOX *entrent.*

MACDUFF.

Il était donc bien tard, l'ami, quand tu t'es mis au lit, que tu restes couché si tard?

LE PORTIER.

Ma foi, monsieur, nous avons fait des libations jusqu'au second chant du coq; et le boire, monsieur, est le grand provocateur de trois choses.

MACDUFF.

Quelles sont les trois choses que le boire provoque spécialement?

LE PORTIER.

Dame, monsieur, le nez rouge, le sommeil et l'urine. Quant à la paillardise, monsieur, il la provoque et la réprime; il provoque le désir et empêche l'exécution. On peut donc dire que le boire excessif est le casuiste de la paillardise : il la crée et la détruit; il l'excite et la dissipe; il la stimule et la décourage; il la met en train et pas en train; pour conclusion, il la mène à un sommeil équivoque et l'abandonne, en lui donnant le démenti.

MACDUFF.

Je crois que le boire t'a donné un démenti la nuit dernière.

LE PORTIER.

Oui, monsieur, un démenti par la gorge, mais je le lui ai bien rendu; car, étant, je crois, plus fort que lui, bien qu'il m'ait tenu quelque temps les jambes, j'ai trouvé moyen de m'en débarrasser.

MACDUFF.

Ton maître est-il levé? Nos coups de marteau l'ont éveillé. Le voici.

MACBETH *entre.*

LENOX.

Bonjour, noble seigneur.

MACBETH.

Bonjour à tous deux.

MACDUFF.

Le roi est-il levé, digne thane?

MACBETH.

Pas encore.

MACDUFF.

Il m'a ordonné de venir le voir de bon matin; j'ai presque laissé échapper l'heure.

MACBETH.

Je vais vous mener à lui.

MACDUFF.

C'est un dérangement plein de charme pour vous, je le sais; mais pourtant c'en est un.

MACBETH.

Le plaisir d'un travail en guérit la peine. Voici la porte.

MACDUFF.

Je prendrai la liberté d'entrer; car c'est une prescription de mon service.

(*Sort Macduff.*)

LENOX.

Le roi s'en va-t-il d'ici aujourd'hui?

MACBETH.

Oui... il l'a ainsi décidé.

LENOX.

La nuit a été tumultueuse. La où nous couchions, les cheminées ont été renversées par le vent; on a, dit-on, entendu des lamentations dans l'air, d'étranges cris de mort et des voix prophétisant avec un accent terrible

d'affreux embrasements et des événements confus qui couvent une époque de calamités. L'oiseau obscur a glapi toute la nuit. On dit même que la terre avait la fièvre et a tremblé.

MACBETH.

Ç'a été une rude nuit.

LENOX.

Ma jeune mémoire ne m'en rappelle pas une pareille.

Rentre MACDUFF.

MACDUFF.

O horreur! horreur! horreur! Il n'est ni langue ni cœur qui puisse te concevoir ou te nommer!

MACBETH *et* LENOX.

Qu'y a-t-il?

MACDUFF.

Le chaos vient de faire son chef-d'œuvre. Le meurtre le plus sacrilège a ouvert par effraction le temple sacré du Seigneur et en a volé la vie qui l'animait.

MACBETH.

Que dites-vous? la vie?

LENOX.

Voulez-vous parler de sa majesté?

MACDUFF.

Entrez dans la chambre et aveuglez-vous devant une nouvelle Gorgone... Ne me dites pas de parler; voyez, et alors parlez vous-mêmes.

(*Sortent Macbeth et Lenox.*)

Eveillez-vous! Eveillez-vous! Sonnez la cloche d'alarme... Au meurtre! trahison! Banquo! Donalbain! Malcolm! éveillez-vous! Secouez sur le duvet ce sommeil, contrefaçon de la mort, et regardez la mort elle-même... Debout, debout, et voyez l'image du jugement dernier... Malcolm! Banquo! levez-vous comme de vos tombeaux et avancez comme des spectres pour être à l'avenant de cette horreur!... Sonnez la cloche.

(*La cloche sonne.*)

Entre LADY MACBETH.

LADY MACBETH.

Que se passe-t-il? Pourquoi cette fanfare sinistre convoque-t-elle les dormeurs de la maison? parlez! parlez!

MACDUFF.

O gentille dame! vous n'êtes pas faite pour entendre ce que je puis dire... Ce récit, fait à l'oreille d'une femme, la blesserait mortellement...

Entre BANQUO.

O Banquo! Banquo! notre royal maître assassiné!

LADY MACBETH.

Quel malheur! hélas! dans notre maison!

BANQUO.

Malheur trop cruel, n'importe où. Cher Duffe, démens-toi, par grâce, et dis que cela n'est pas.

Rentrent MACBETH *et* LENOX.

MACBETH.

Que ne suis-je mort une heure avant cet événement! j'aurais eu une vie bénie. Dès cet instant, il n'y a plus rien de sérieux dans ce monde mortel : tout n'est que hochet. La gloire et la grâce sont mortes ; le vin de la vie est tiré, et la lie seule reste à cette cave pompeuse.

Entrent MALCOLM *et* DONALBAIN.

DONALBAIN.

Quel malheur y a-t-il ?

MACBETH.

Vous existez, et vous ne le savez pas ! la fontaine primitive et suprême de votre sang est tarie, tarie dans sa source.

MACDUFF.

Votre royal père est assassiné.

MALCOLM.

Oh ! par qui ?

LENOX.

Par les gens de sa chambre, suivant toute apparence.

Leurs mains et leurs visages étaient tout empourprés de sang, ainsi que leurs poignards que nous avons trouvés, non essuyés, sur leur oreiller. Ils avaient l'œil fixe, et étaient effarés. A les voir, on ne leur eût confié la vie de personne.

MACBETH.

Oh ! pourtant je me repens du mouvement de fureur qui me les a fait tuer !

MACDUFF.

Pourquoi les avez-vous tués ?

MACBETH.

Qui peut être sage et éperdu, calme et furieux, loyal et neutre à la fois ? Personne. La précipitation de mon dévouement violent a devancé la raison plus lente. Ici gisait Duncan ; sa peau argentine était lamée de son sang vermeil, et ses blessures béantes semblaient une brèche à la nature faite pour l'entrée dévastatrice de la ruine. Là étaient les meurtriers, teints des couleurs de leur métier, leurs poignards ayant une gaîne monstrueuse de caillots. Quel est donc l'être qui, ayant un cœur pour aimer et du courage au cœur, eût pu s'empêcher de prouver alors son amour ?

LADY MACBETH.

A l'aide ! Emmenez-moi d'ici.

MACDUFF.

Prenez soin de madame.

MALCOLM.

Pourquoi gardons-nous le silence, nous qui avons tout droit de revendiquer cette cause comme la nôtre ?

DONALBAIN.

Pourquoi parlerions-nous ici où la fatalité, cacnée dans un trou de vrille, peut se ruer sur nous et nous accabler ? Fuyons ; nos larmes ne sont pas encore brassées.

MALCOLM.

Et notre désespoir n'est pas en mesure d'agir.

BANQUO.

Prenez soin de madame.

(On emporte lady Macbeth.)

Puis, quand nous aurons couvert nos frêles nudités, ainsi exposés à un froid dangereux, réunissons-nous, et questionnons ce sanglant exploit pour le mieux connaître. Les craintes et les doutes nous agitent. Moi, je me mets dans la main immense de Dieu, et de là je combats les prétentions encore ignorées d'une criminelle trahison.

MACDUFF.

Et moi aussi.

TOUS.

Et nous tous.

MACBETH.

Revêtons vite un appareil viril, et réunissons-nous dans la grande salle.

TOUS.

C'est convenu.

(Tous sortent, excepté Malcolm et Donalbain.)

MALCOLM.

Que voulez-vous faire ? Ne nous associons pas avec eux : faire montre d'une douleur non sentie est un rôle aisé pour l'homme faux. J'irai en Angleterre.

DONALBAIN.

Moi, en Irlande. En séparant nos fortunes, nous serons plus en sûreté. Où nous sommes, il y a des poignards dans les sourires : le plus près de notre sang est le plus près de le verser.

MALCOLM.

La flèche meurtrière qui a été lancée n'a pas encore atteint le but : et le parti le plus sûr pour nous est de nous mettre hors de portée. Ainsi, à cheval ! ne soyons pas scrupuleux sur les adieux, mais esquivons-nous. Le vol qui consiste à se dérober est permis quand il n'y a plus de merci à attendre.

(Ils sortent.)

SCENE IX.

Aux abords du château.

Entre ROSSE *et un* VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

J'ai la mémoire nette de soixante-dix années ; dans l'espace de ce temps, j'ai vu des heures terribles et des choses étranges ; mais cette nuit sinistre rend puéril tout ce que j'ai vu.

ROSSE.

Ah ! bon père, tu vois, les cieux, troublés par l'acte de l'homme, en menacent le sanglant théâtre. D'après l'horloge, il est jour, et pourtant une nuit noire étouffe le flambeau voyageur. Est-ce le triomphe de la nuit ou la honte du jour qui fait que les ténèbres ensevelissent la terre, quand la lumière vivante devrait la baiser au front ?

LE VIEILLARD.

Cela est contre nature, comme l'action qui a été commise. Mardi dernier, un faucon, planant dans toute la fierté de son essor, a été saisi au vol et tué par un hibou chasseur de souris.

ROSSE.

Et, chose étrange et certaine, les chevaux de Duncan, si beaux, si agiles, ces mignons de leur race, sont redevenus sauvages, ont brisé leurs stalles et se sont échappés, résistant à toute obéissance comme s'ils allaient faire la guerre à l'homme.

LE VIEILLARD.

On dit qu'ils se sont mangés.

ROSSE.

Oui, au grand étonnement de mes yeux, je l'ai vu. Voici le bon Macduff.

Entre MACDUFF.

Comment va le monde à présent, monsieur ?

MACDUFF.

Quoi ! ne le voyez-vous pas ?

ROSSE.

Sait-on qui a commis cette action plus que sanglante ?

MACDUFF.

Ceux que Macbeth a tués.

ROSSE.

Hélas ! A quel avantage pouvaient-ils prétendre ?

MACDUFF.

Ils ont été subornés ; Malcolm et Donalbain, les deux fils du roi, se sont dérobés et enfuis : ce qui jette sur eux les soupçons.

ROSSE.

Encore une chose contre nature ! O ambition désordonnée, qui dévores ainsi la suprême ressource de ta propre existence !... Alors il est probable que la souveraineté va échoir à Macbeth.

MACDUFF.

Il est déjà proclamé et parti pour Scone où il doit être couronné.

ROSSE.

Où est le corps de Duncan ?

MACDUFF.

Il a été transporté à Colmeskill, au sanctuaire où sont gardés les os de ses prédécesseurs.

ROSSE.

Allez-vous à Scone ?

MACDUFF.

Non, cousin, je vais à Fife.

ROSSE.

C'est bien, j'irai à Scone.

MACDUFF.

Soit ! Puissiez-vous y voir les choses se bien passer !... Adieu ! J'ai peur que nos manteaux neufs ne soient moins commodes que nos vieux.

ROSSE, *au vieillard.*

Adieu, mon père.

LE VIEILLARD.

Que la bénédiction de Dieu soit avec vous et avec tous ceux qui veulent changer le mal en bien et les ennemis en amis !

(Ils sortent.)

SCENE X.

Fores. Une salle dans le palais.

Entre BANQUO.

BANQUO.

Roi ! Cawdor ! Glamis ! tu possèdes maintenant tout ce que t'avaient promis les femmes fatidiques ; et j'ai peur que tu n'aies joué dans ce but un jeu bien sinistre. Cependant elles ont dit que ta postérité n'hériterait pas de tout cela, et que, moi, je serais la racine et le père d'une foule de rois. Si la vérité est sortie de leur bouche, ainsi que leurs prophéties sur toi, Macbeth, en sont la preuve éclatante, pourquoi, véridiques à ton égard, ne pourraient-elles pas aussi bien être des oracles pour moi et autoriser mon espoir ? Mais, chut ! taisons-nous.

Fanfares. Entrent MACBETH, *en costume de roi, lady* MACBETH, *en costume de reine,* LENOX, ROSSE, SEIGNEURS, DAMES et GENS *de la suite.*

MACBETH.

Voici notre principal convive.

LADY MACBETH.

S'il avait été oublié, c'eût été dans cette grande fête un vide qui eût tout déparé.

MACBETH.

Nous donnons ce soir un souper solennel, seigneur ; et j'y sollicite votre présence.

BANQUO.

Que votre altesse me commande. Mon obéissance est pour toujours attachée à elle par des liens indissolubles.

MACBETH.

Montez-vous à cheval cette après-midi ?

BANQUO.

Oui, mon bon seigneur.

MACBETH.

Sans cela nous vous aurions demandé vos avis, qui ont toujours été graves et heureux, en tenant conseil aujourd'hui; mais nous les prendrons demain. Irez-vous loin?

BANQUO.

Assez loin, monseigneur, pour remplir le temps d'ici au souper. Si mon cheval ne marche pas très-bien, il faudra que j'emprunte à la nuit une ou deux de ses heures sombres.

MACBETH.

Ne manquez pas à notre fête.

BANQUO.

Monseigneur, je n'y manquerai pas.

MACBETH.

Nous apprenons que nos sanguinaires cousins sont réfugiés, l'un en Angleterre, l'autre en Irlande; pour ne pas avouer leur cruel parricide, ils en imposent à ceux qui les écoutent par des inventions étranges. Mais nous en parlerons demain, ainsi que des affaires d'Etat qui réclament également notre réunion. Vite à cheval, vous, et adieu jusqu'à votre retour, ce soir! Fléance va-t-il avec vous?

BANQUO.

Oui, mon bon seigneur : le temps nous presse.

MACBETH.

Je vous souhaite des chevaux vifs et sûrs; et je vous recommande à leurs croupes. Bon voyage!

(*Sort Banquo.*)

Que chacun soit maître de son temps jusqu'à sept heures du soir; pour que la société n'en soit que mieux venue près de nous, nous resterons jusqu'au souper. Jusque-là, que Dieu soit avec vous!

(*Sortent Lady Macbeth, les seigneurs, les dames, etc.*)

MACBETH *à un serviteur.*

Drôle, un mot! Ces hommes attendent-ils nos ordres?

LE SERVITEUR.

Ils sont là, monseigneur, à la porte du palais.

MACBETH.

Amène-les devant nous.

(*Sort le serviteur.*)

Etre ceci n'est rien; il faut l'être sûrement. Nos craintes se fixent profondément sur Banquo : dans sa royale nature règne tout ce qui est redoutable. Il est homme à oser beaucoup; et à la trempe intrépide de son âme il joint une sagesse qui guide sa valeur à une action sûre. Il est le seul dont je redoute l'existence, et mon génie est dominé par le sien, comme, dit-on, Marc-Antoine l'était par César. Il a apostrophé les sœurs, quand elles m'ont décerné le nom de roi, et il les a sommées de lui parler. Alors, d'une voix prophétique, elles l'ont salué père d'une lignée de rois! Elles m'ont placé sur la tête une couronne infructueuse et mis au poing un sceptre stérile, que doit m'arracher une main étrangère, puisque nul fils ne doit me succéder. S'il en est ainsi, c'est pour les enfants de Banquo que j'ai souillé mon âme, pour eux que j'ai assassiné le gracieux Duncan, pour eux que j'ai versé le remords dans la coupe de mon repos, pour eux seuls! Mon éternel joyau, je l'ai donné à l'ennemi commun du genre humain pour les faire rois! pour faire rois les rejetons de Banquo! Ah! viens plutôt dans la lice, fatalité, et jette-moi un défi à outrance!... Qui est là?...

Rentre le SERVITEUR *suivi de* DEUX ASSASSINS.

Maintenant retourne à la porte et restes-y jusqu'à ce que nous appelions.

(*Sort le serviteur.*)

N'est-ce pas hier que nous nous sommes parlé?

PREMIER ASSASSIN.

C'était hier, s'il plaît à votre altesse.

MACBETH.

Eh bien, maintenant avez-vous réfléchi à mes paroles? Sachez que c'est lui qui jusqu'ici vous a relégués dans une si humble fortune, tandis que vous en accusiez notre innocente personne. Je vous l'ai démontré dans notre dernier entretien. Je vous ai prouvé comment vous avez été dupés, contrecarrés, quels étaient les instruments, qui les employait, et mille autres choses qui feraient dire à une moitié d'âme, à un entendement fêlé : « Voilà ce qu'a fait Banquo. »

PREMIER ASSASSIN.

Vous nous l'avez fait connaître.

MACBETH.

Oui; et j'en suis venu ainsi à ce qui est maintenant l'objet de notre seconde entrevue. Croyez-vous la patience à ce point dominante dans votre nature que vous puissiez laisser passer cela? Etes-vous évangéliques au point de prier pour ce brave homme et sa postérité, lui dont la lourde main vous a courbés vers la tombe et à jamais appauvris?

PREMIER ASSASSIN.

Nous sommes hommes, mon suzerain.

MACBETH.

Oui, vous passez pour hommes dans le catalogue; de même que les limiers, les lévriers, les métis, les épagneuls, les mâtins, les barbets, les caniches, les chiens-loups, sont désignés tous sous le nom de chiens; mais un classement supérieur distingue le chien agile, le lent, le subtil, le chien de garde, le chien de chasse, chacun selon les qualités que la bienfaisante nature lui a départies et qui lui font donner un titre particulier dans la liste où tous sont communément inscrits. Il en est de même des hommes. Eh bien, si vous avez une place à part dans le classement, en dehors des rangs infimes de l'humanité, dites-le; et alors je confierai à vos consciences un projet dont l'exécution fera disparaître votre ennemi et vous attachera notre cœur et

notre affection, sa vie nous faisant à nous-même une santé languissante que rétablirait sa mort.

SECOND ASSASSIN.

Je suis un homme, mon suzerain, que les coups avilissants et les rebuffades du monde ont tellement exaspéré, que je ferais n'importe quoi pour braver le monde.

PREMIER ASSASSIN.

Et moi, un homme tellement accablé de désastres, tellement surmené par la fortune, que je jouerais ma vie sur un hasard pour l'améliorer ou la perdre.

MACBETH.

Vous savez tous deux que Banquo était votre ennemi.

DEUXIÈME ASSASSIN.

C'est vrai, monseigneur.

MACBETH.

Il est aussi le mien, et avec une si sanglante hostilité que chaque minute de son existence est un coup qui menace ma vie. Je pourrais le balayer de ma vue de vive force, et mettre la chose sur le compte de ma volonté; mais je ne dois pas le faire, par égard pour plusieurs de mes amis qui sont aussi les siens, et dont je puis garder l'affection pour peu que je pleure la chute de celui que j'aurai moi-même renversé. Voilà pourquoi je réclame affectueusement votre assistance, voulant masquer l'affaire aux regards de tous, pour maintes raisons puissantes.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Nous exécuterons, monseigneur, ce que vous nous commanderez.

PREMIER ASSASSIN.

Dussent nos vies...

MACBETH.

Votre ardeur rayonne en vous. Dans une heure, au plus, je vous désignerai le lieu où vous vous posterez, je vous ferai connaître le meilleur moment pour l'embuscade, l'instant suprême. Il faut que ce soit fait ce soir, à une certaine distance du palais, avec cette idée con-

stante que j'ai besoin de rester pur. Et (pour qu'il n'y ait ni accroc ni pièce à l'ouvrage) Fléance, son fils, qui l'accompagne, et dont l'absence m'est aussi essentielle que celle du père, devra embrasser, comme lui, la destinée de cette heure sombre. Consultez ensemble vos résolutions; je reviens à vous dans un instant.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Nous sommes résolus, monseigneur.

MACBETH.

Je vous rejoins immédiatement; restez dans le palais. L'affaire est conclue... Banquo, si ton âme envolée doit trouver le ciel, elle le trouvera ce soir.

(*Ils sortent.*)

SCENE XI.

Une autre salle du palais.

Entrent LADY MACBETH *et un* SERVITEUR.

LADY MACBETH.

Banquo a-t-il quitté la cour?

LE SERVITEUR.

Oui, madame, mais il revient ce soir.

LADY MACBETH.

Va prévenir le roi que j'attends son bon plaisir pour lui dire quelques mots.

LE SERVITEUR.

J'y vais, madame.

(*Sort le serviteur.*)

LADY MACBETH.

On a dépensé tout pour ne rien avoir, quand on a obtenu son désir sans satisfaction. Mieux vaut être celui qu'on détruit que de vivre par sa destruction dans une joie pleine de doutes.

Entre MACBETH.

Qu'avez-vous, monseigneur? Pourquoi restez-vous seul, faisant vos compagnes des plus tristes rêveries, et nourris-

sant des pensées qui auraient bien dû mourir avec ceux auxquels elles pensent? Les choses sans remède ne valent plus la réflexion: ce qui est fait est fait.

MACBETH.

Nous avons entamé, mais non tué, le serpent. Il rejoindra ses tronçons et redeviendra lui-même, et notre haine misérable sera comme auparavant exposée à ses morsures. Mais puissions-nous voir craquer la machine des choses et s'abîmer les deux mondes, plutôt que de manger toujours dans la crainte et de dormir dans l'affliction de ces rêves terribles qui nous agitent chaque nuit! Mieux vaudrait être avec le mort que nous avons envoyé reposer pour gagner notre repos, que d'être soumis par la torture de l'esprit à une infatigable angoisse. Duncan est dans son tombeau : après la fièvre convulsive de cette vie, il dort bien; la trahison a tout épuisé contre lui; l'acier, le poison, la perfidie domestique, l'invasion étrangère, rien ne peut le toucher désormais.

LADY MACBETH.

Allons! Mon doux seigneur, déridez ce front renfrogné, soyez serein et enjoué ce soir au milieu de vos convives.

MACBETH.

Je le serai, mon amour; et vous, soyez de même, je vous prie. Que vos attentions se concentrent sur Banquo; conférez-lui la prééminence par vos regards et par vos paroles. Temps d'inquiétude, où il nous faut laver nos honneurs au torrent des flatteries, et faire de notre face le masque de notre cœur, pour le déguiser!

LADY MACBETH.

Ne pensez plus à cela.

MACBETH.

Oh! pleine de scorpions est mon âme, chère femme! Tu sais que Banquo et son Fléance vivent.

LADY MACBETH.

Mais l'image de l'humanité n'est pas éternelle en eux.

MACBETH.

Oui, il y a là une consolation : ils sont attaquables. Sois donc joyeuse. Avant que la chauve-souris ait fait à tire d'ailes son tour de cloître, avant qu'à l'appel de la noire Hécate, l'escarbot aux ailes d'écaille ait de ses bourdonnements sourds sonné le carillon somnolent du soir, il sera fait une action d'un formidable éclat.

LADY MACBETH.

Quelle action?

MACBETH.

Ah! chère poule, sois innocente de la confidence jusqu'à ce que tu applaudisses à l'exécution... Viens, noir fauconnier de la nuit, bande les yeux sensibles du jour compatissant, et, de ta main sanglante et invisible, arrache et mets en pièces le fil de cette grande existence qui me fait pâlir!... La lumière s'obscurcit, et le corbeau vole vers son bois favori; les bonnes créatures du jour commencent à s'assoupir et à dormir, tandis que les noirs agents de la nuit se dressent vers leur proie. Tu t'étonnes de mes paroles; mais sois tranquille : les choses que le mal a commencées se consolident par le mal. Sur ce, viens avec moi, je t'en prie.

(*Ils sortent.*)

SCENE XII.

Une avenue conduisant à la porte d'entrée du palais.

Entrent TROIS ASSASSINS.

PREMIER ASSASSIN.

Mais qui t'a dit de te joindre à nous?

TROISIÈME ASSASSIN.

Macbeth.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Nous n'avons pas à nous méfier de lui, puisqu'il nous indique notre tâche, et tout ce que nous avons à faire. avec une précision parfaite.

PREMIER ASSASSIN.

Reste donc avec nous. Le couchant est encore rayé

de quelques lueurs du jour. C'est l'heure où le voyageur attardé presse les éperons pour gagner à temps l'auberge; et voici qu'approche le personnage que nous guettons.

TROISIEME ASSASSIN.

Ecoutez! j'entends les chevaux.

BAUQUO, *derrière le théâtre.*

Eclairez-nous là! hé!

DEUXIÈME ASSASSIN.

Alors c'est lui : tous les autres invités qu'on attendait sont déjà au palais.

PREMIER ASSASSIN.

Ses chevaux s'en retournent.

TROISIÈME ASSASSIN.

A près d'un mille d'ici; mais il a l'habitude, comme tout le monde, d'aller d'ici à la porte du palais en se promenant.

Entrent BANQUO *et* FLEANCE, *précédés d'un serviteur portant une torche.*

DEUXIÈME ASSASSIN.

Une lumière! une lumière!

TROISIÈME ASSASSIN.

C'est lui.

PREMIER ASSASSIN.

Tenons ferme.

BANQUO.

Il y aura de la pluie ce soir.

PREMIER ASSASSIN.

Qu'elle tombe!

(*Il attaque Banquo.*)

BANQUO.

Oh! trahison! Fuis, bon Fléance, fuis, fuis, fuis; tu peux me venger. O misérable!

(*Il meurt. Fléance et le serviteur s'échappent.*)

PREMIER ASSASSIN.

Qui a éteint la lumière?

PREMIER ASSASSIN.

N'était-ce pas le plus sûr?

TROISIÈME ASSASSIN.

Il n'y en a qu'un de tombé; le fils s'est échappé.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Nous avons manqué la plus belle moitié de notre affaire.

PREMIER ASSASSIN.

Allons toujours dire ce qu'il y a de fait.

(*Ils sortent.*)

SCENE XIII

La grande salle du palais. Un banquet est préparé.

Entrent MACBETH LADY MACBETH, ROSSE, LENOX, *des* SEIGNEURS, *des gens de service.*

MACBETH.

Vous connaissez vos rangs respectifs, prenez vos places; pour premier mot et pour dernier, cordiale bienvenue à tous!

LES SEIGNEURS.

Merci à votre majesté!

MACBETH.

Quant à nous, nous nous mêlerons à la société, comme l'hôte le plus humble. Notre hôtesse gardera sa place d'honneur; mais, en temps opportun, nous irons lui demander la bienvenue.

LADY MACBETH.

Exprimez pour moi, sire, à tous nos amis ce que dit mon cœur : ils sont les bienvenus.

Le PREMIER ASSASSIN *paraît à la porte de la salle.*

MACBETH.

Vois, ils te répondent par un remercîment du cœur... Les deux côtés sont au complet. Je vais m'asseoir ici, au milieu. Faisons des largesses de gaieté; tout à l'heure, nous boirons une rasade à la ronde...

(*Bas, à l'assassin.*)

Il y a du sang sur ton visage.

L'ASSASSIN, *bas, à Macbeth.*

C'est celui de Banquo alors.

MACBETH.

Il est mieux sur toi que dans ses veines. Est-il expédié?

L'ASSASSIN.

Monseigneur, il a la gorge coupée; j'ai fait cela pour lui.

MACBETH.

Tu es le meilleur des coupe-gorges. Il est bien bon pourtant celui qui en a fait autant pour Fléance. Si c'est toi, tu n'as pas ton pareil.

L'ASSASSIN.

Très-royal seigneur, Fléance s'est échappé.

MACBETH.

Voilà mon accès qui revient : sans cela, j'aurais été à merveille, entier comme un marbre, solide comme un roc, dégagé et libre comme l'air ambiant. Mais à présent me voilà claquemuré, encagé, confiné, enchaîné dans des inquiétudes et des craintes insolentes. Mais Banquo est-il en sûreté?

L'ASSASSIN.

Oui, mon bon seigneur, en sûreté dans un fossé qu'il occupe, avec vingt balafres dans la tête, dont la moindre serait la mort d'une créature.

MACBETH.

Merci pour cela. Voilà le vieux serpent écrasé; le reptile qui s'est sauvé est de nature à donner du venin un jour, mais il n'a pas de dents encore. Va-t'en: demain, une fois rendu à nous-même, nous t'écouterons.

(*Sort l'assassin.*)

LADY MACBETH.

Mon royal maître, vous n'encouragez pas vos convives : c'est leur faire payer la fête que de ne pas leur rappeler souvent, tandis qu'elle est en train, qu'elle est donnée de tout cœur. Pour ne faire que manger, mieux

vaut rester chez soi; hors de là, la courtoisie est la meilleure sauce des mets; sans elle, la réunion serait fade.

MACBETH.

Douce sermonneuse!... Allons, qu'une bonne digestion seconde l'appétit, et que la santé suive.

LENOX.

Plaît-il à votre altesse de s'asseoir?

Le SPECTRE *de* BANQUO *entre et s'asseoit à la place de* MACBETH.

MACBETH.

La gloire de notre pays aurait eu ici son faîte, si la gracieuse personne de notre Banquo eût été présente. Puissé-je avoir à l'accuser d'une incivilité plutôt qu'à le plaindre d'un malheur!

ROSSE.

Son absence, sire, jette le blâme sur sa promesse. Plaît-il à votre altesse de nous honorer de sa royale compagnie?

MACBETH.

Le table est au complet.

LENOX.

Voici une place réservée pour vous, sire.

MACBETH.

Où?

LENOX.

Ici, mon bon seigneur... Qu'est-ce donc qui émeut votre altesse?

MACBETH.

Qui de vous a fait cela?

LES SEIGNEURS.

Quoi, mon bon seigneur?

MACBETH.

Tu ne peux pas dire que je l'aie fait? Ne secoue pas contre moi tes boucles sanglantes.

ROSSE.

Messieurs, levez-vous; son altesse n'est pas bien.

LADY MACBETH.

Non, dignes amis, asseyez-vous. Mon seigneur est souvent ainsi, et cela depuis sa jeunesse. De grâce, restez assis. C'est un accès momentané: rien que le temps d'y songer, il sera remis. Si vous faites trop attention à lui, vous l'offenserez, et vous augmenterez son mal; mangez et ne le regardez pas... Etes-vous un homme ?

MACBETH.

Oui, et un homme hardi à oser regarder en face ce qui épouvanterait le démon.

LADY MACBETH.

La bonne niaiserie! c'est encore une image créée par votre frayeur, comme ce poignard aérien qui, disiez-vous, vous guidait vers Duncan! Oh! ces effarements et ces tressaillements, singeries de la terreur, conviendraient bien à un conte de bonne femme débité au coin d'un feu d'hiver sous l'autorité d'une grand'mère. C'est la honte même! Pourquoi faites-vous toutes ces mines-là? Après tout, vous ne regardez qu'un tabouret.

MACBETH.

Je t'en prie, vois! examine! regarde! là... Eh bien! que dis-tu? Bah! qu'est-ce que cela me fait? Puisque tu peux secouer la tête, parle... Ah! si les cimetières et les tombeaux doivent nous renvoyer ainsi ceux que nous enterrons, pour monument nous leur donnerons la panse des milans!

(*Le spectre disparaît.*)

LADY MACBETH.

Quoi! la folie n'a rien laissé de l'homme?

MACBETH.

Aussi vrai que je suis ici, je l'ai vu.

LADY MACBETH.

Fi! quelle honte!

MACBETH.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le sang a été versé; dans les temps anciens, avant que la loi humaine eût purifié la société adoucie, oui, et depuis lors, il a été commis des meurtres trop terribles pour l'oreille. Il fut un temps où, quand la cervelle avait jailli, l'homme mourait, et tout était fini. Mais aujourd'hui on ressuscite, avec vingt blessures mortelles dans le crâne, et on nous chasse de nos sièges. Voilà qui est plus étrange que le meurtre lui-même.

LADY MACBETH.

Mon digne seigneur, vos nobles amis ont besoin de vous.

MACBETH.

J'oubliais... Ne vous étonnez pas, mes très-dignes amis; j'ai une étrange infirmité qui n'est rien pour ceux qui me connaissent. Allons, amitié et santé à tous! Maintenant je vais m'asseoir. Donnez-moi du vin; remplissez jusqu'au bord!

Entre le SPECTRE.

Je bois à la joie de toute la table, et à notre cher ami Banquo qui nous manque. Que n'est-il ici! A lui et à tous notre soif! Buvons tous à tous!

LES SEIGNEURS.

Nous vous rendons hommage en vous faisant raison.

MACBETH.

Arrière! ôte-toi de ma vue! que la terre te cache! Tes os sont sans moelle; ton sang est glacé; tu n'as pas de regard dans ces yeux qui éblouissent.

LADY MACBETH.

Ne voyez là, nobles pairs, qu'un fait habituel. Ce n'est pas autre chose. Seulement cela gâte le plaisir du moment.

MACBETH.

Tout ce qu'ose un homme, je l'ose. Approche sous la figure de l'ours velu de Russie, du rhinocéros armé ou du tigre d'Hyrcanie, prends toute autre forme que celle-ci, et mes nerfs impassibles ne trembleront pas. Ou bien rede-

viens vivant, et provoque-moi au désert avec ton épée; si alors je m'enferme en tremblant, déclare-moi le marmot d'une fille. Hors d'ici, ombre horrible!

(*Le spectre disparaît.*)

Moqueuse illusion, hors d'ici!... Oui! c'est cela... Dès qu'il s'en va, je redeviens homme... De grâce restez assis.

LADY MACBETH.

Vous avez fait fuir la gaieté et rompu notre bonne réunion par ce désordre surprenant.

MACBETH.

De telles choses peuvent-elles arriver et fondre sur nous, comme un nuage d'été, sans nous causer un étonnement particulier? Vous me faites méconnaître mon propre caractère, quand je songe que, devant de pareils spectacles, vous pouvez conserver le rubis naturel de vos joues, alors que les miennes sont blanches de frayeur.

ROSSE.

Quels spectacles, monseigneur?

LADY MACBETH.

Je vous en prie, ne lui parlez pas; il va de pire en pire; toute question l'exaspère. Bonsoir en même temps à tous. N'attendez pas votre tour de partir, mais partez tous à la fois.

LENOX.

Bonsoir; et puisse une meilleure santé être accordée à sa majesté!

LADY MACBETH.

Affectueux bonsoir à tous!

(*Sortent les seigneurs et les gens de la suite.*)

MACBETH.

Il y aura du sang versé; on dit que le sang veut du sang. On a vu les pierres remuer et les arbres parler. Des augures, des révélations intelligibles ont, par la voix des pies, des corbeaux et des corneilles, dénoncé l'homme de sang le mieux caché... Où en est la nuit?

LADY MACBETH.

A l'heure encore indécise de sa lutte avec le matin.

MACBETH.

Que dis-tu de Macduff qui refuse de se rendre en personne à notre solennelle invitation?

LADY MACBETH.

Lui avez-vous envoyé quelqu'un, sire?

MACBETH.

Non, j'en suis prévenu indirectement; mais j'enverrai. Il n'y a pas un d'eux chez qui je ne tienne un homme à mes gages. J'irai demain, de bonne heure, trouver les sœurs fatidiques. Il faut qu'elles parlent encore; car je suis maintenant décidé à savoir le pire, fût-ce par les pires moyens : devant mes intérêts tout doit céder. J'ai marché si loin dans le sang que, si je ne traverse pas le gué, j'aurai autant de peine à retourner qu'à avancer. J'ai dans la tête d'étranges choses qui réclament ma main, et veulent être exécutées avant d'être méditées.

LADY MACBETH.

Vous avez besoin du cordial de toute créature, le sommeil.

MACBETH.

Viens, nous allons dormir. Mon étrange oubli de moi-même est une timidité novice qui veut être aguerrie par l'épreuve. Nous sommes encore jeunes dans l'action.

(*Ils sortent.*)

SCENE XIV.

La bruyère.

Tonnere. HECATE *entre; les* TROIS SORCIERES *vont à sa rencontre.*

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Eh bien, qu'avez-vous, Hécate? Vous paraissez irritée.

HÉCATE.

N'ai-je pas raison de l'être, mégères, quand vous êtes si insolentes et si effrontées? Comment avez-vous osé —

commercer et trafiquer avec Macbeth d'oracles et d'affaires de mort, sans que moi, la maîtresse de vos enchantements, l'agent mystérieux de tout maléfice, j'aie été appelée à intervenir ou à montrer la gloire de notre art? Et, qui pis est, vous avez fait tout cela pour un fils entêté, rancuneux, colère, qui, comme les autres, vous aime pour lui-même, non pour vous. Mais réparez votre faute maintenant : partez et venez au trou de l'Achéron me rejoindre demain matin : il doit s'y rendre pour connaître sa destinée. Préparez vos vases, vos sortilèges, vos enchantements, tout enfin. Moi, je vais dans l'air; j'emploierai cette nuit à une œuvre terrible et fatale. Une grande affaire doit être achevée avant midi. A la pointe de la lune pend une goutte de vapeur profonde; je l'attraperai avant qu'elle tombe à terre. Cette goutte, distillée par des procédés magiques, fera surgir des apparitions fantastiques qui, par la force de leurs illusions, l'entraîneront à sa ruine. Il insultera le destin, narguera la mort, et mettra ses espérances au dessus de la sagesse, de la religion et de la crainte. Et, vous le savez toutes, la sécurité est la plus grande ennemie des mortels.

Chani derrière le théâtre.

Venez, venez...

HÉCATE.

Ecoutez, on m'appelle : vous voyez, mon petit esprit m'attend, assis dans un nuage de brume.

(*Elle sort.*)

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Allons, hâtons-nous. Elle sera bientôt de retour.

(*Sortent les sorcières.*)

SCENE XV.

Fores. Une salle dans le palais.

Entrent LENOX *et un autre* SEIGNEUR.

LENOX.

Mes dernières paroles ont frappé votre pensée qui peut

maintenant conclure. Je répète seulement que les choses ont été étrangement arrangées. Macbeth s'est apitoyé sur le gracieux Duncan?... Pardieu, il était mort!... Quant au vaillant Banquo, il s'est promené trop tard?... Vous pouvez dire, si cela vous plaît, que c'est Fléance qui l'a tué, car Fléance s'est sauvé... On ne doit pas se promener trop tard. Comment se refuser à voir tout ce qu'il y a eu de monstrueux de la part de Malcolm et de Donalbain à tuer leur auguste père? Exécrable action! Combien elle a affligé Macbeth! N'a-t-il pas immédiatement, dans une rage pieuse, mis en pièces les deux coupables, qui étaient esclaves de l'ivresse et captifs du sommeil? N'est-ce pas là une noble action?... Oui, et fort prudente aussi, car cela aurait pu irriter un cœur vif d'entendre ces hommes nier le fait... Bref, je dis qu'il a bien arrangé les choses; et je pense que, s'il tenait sous clef les fils de Duncan, (ce qui n'arrivera pas, s'il plaît à Dieu), ils verraient ce que c'est que de tuer un père; et Fléance aussi! Mais, silence! car, pour avoir parlé trop haut et manqué de paraître à la fête du tyran, j'apprends que Macduff est en disgrâce. Pouvez-vous me dire, monsieur, où il s'est réfugié?

LE SEIGNEUR.

Le fils de Duncan, dont ce tyran usurpe les droits héréditaires, vit à la cour d'Angleterre, où il est reçu par le très-pieux Edouard avec tant de grâce que la malveillance de la fortune ne lui fait rien perdre des honneurs qui lui sont dus. Macduff aussi s'est rendu là; il va prier le saint roi de lancer à son aide Northumberland et le belliqueux Siward, afin que, grâce à leur secours et à la sanction du Très-Haut, nous puissions de nouveau mettre le couvert sur notre table, dormir toutes nos nuits, délivrer nos fêtes et nos banquets des couteaux sanglants, rendre un légitime hommage et recevoir de purs honneurs, toutes satisfactions auxquelles nous ne pouvons qu'aspirer aujourd'hui. Cette nouvelle a tellement exaspéré le roi, qu'il fait des préparatifs de guerre.

LENOX.

Avait-il fait mander Macduff?

LE SEIGNEUR.

Oui, et, Macduff ayant répondu résolûment : « Non, monsieur! » le messager lui a tourné le dos d'un air nébuleux, en grondant, comme s'il voulait dire : « Vous déplorerez le moment où vous m'embarrassez de cette réponse. »

LENOX.

Voilà qui doit bien engager Macduff à être prudent et à garder la distance que la sagesse lui indique. Puisse, avant son arrivée, quelque saint ange voler à la cour d'Angleterre et y révéler son message, en sorte que la paix bénie soit rendue au plus vite à notre patrie accablée sous une main maudite!

LE SEIGNEUR.

Mes prières l'accompagneront!

(Ils sortent.)

SCENE XVI.

Une caverne obscure. Au milieu un chaudron bouillant. Tonnerre.

Entrent les TROIS SORCIERES.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Trois fois le chat tacheté a miaulé.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Trois fois; et une fois le hérisson a grogné.

TROISIÈME SORCIÈRE.

La harpie crie : il est temps! il est temps!

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Tournons en rond autour du chaudron,
Et jetons-y les entrailles empoisonnées.
Crapaud qui, sous la froide pierre,
Endormi trente-un jours et trente-une nuits,
As mitonné dans ton venin,
Bous le premier dans le pot enchanté.

TOUTES TROIS.

Double, double, peine et trouble!
Feu, brûle, et, chaudron, bouillonne!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Filet de couleuvre de marais,
Dans le chaudron bous et cuis.
Œil de salamandre, orteil de grenouille,
Poil de chauve-souris et langue de chien,
Langue fourchue de vipère, dard de reptile aveugle,
Patte de lézard, aile de hibou,
Pour faire un charme puissant en trouble,
Bouillez et écumez comme une soupe d'enfer.

TOUTES TROIS.

Double, double, peine et trouble!
Feu, brûle, et chaudron, bouillonne!

TROISIÈME SORCIÈRE.

Ecaille de dragon, dent de loup,
Momie de sorcière, estomac et gueule
De requin dévorant des mers,
Racine de ciguë arrachée dans l'ombre,
Foie de juif blasphémateur,
Fiel de bouc, branches d'if
Cassées dans une éclipse de lune,
Nez de Turc et lèvre de Tartare,
Doigt d'un marmot étranglé en naissant
Et mis bas par une drôlesse dans un fossé,
Faites une bouillie épaisse et visqueuse;
Ajoutons les boyaux de tigre,
Comme ingrédient, dans notre chaudron.

TOUTES TROIS.

Double, double, peine et trouble!
Feu, brûle, et chaudron, bouillonne!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Refroidissons le tout avec du sang de babouin,
Et le charme sera solide et bon.

Entrent HECATE
et TROIS AUTRES SORCIERES.

HÉCATE.

Oh! c'est bien! j'approuve votre besogne; et chacune aura part au profit. Maintenant, tout autour du chaudron, entonnez une ronde comme les elfes et les fées, pour enchanter ce que vous y avez mis.

CHANSON.

Noirs esprits, etc.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Au picotement de mes pouces, je sens qu'un maudit vient par ici. Ouvrez, serrures, à quiconque frappe!

On frappe. Entre MACBETH.

MACBETH.

Eh bien! mystérieuses et noires larves de minuit, que faites-vous?

TOUTES TROIS.

Une œuvre sans nom.

MACBETH.

Je vous en conjure, au nom de la chose que vous professez, quels que soient vos moyens de savoir, répondez-moi! Dussiez-vous déchaîner les vents et les lancer à l'assaut des églises, dussent les vagues écumantes détruire et engloutir toutes les marines, dussent les blés en épis être couchés, et les arbres abattus, dussent les châteaux s'écrouler sur ceux qui les gardent, dussent les palais et les pyramides renverser leurs têtes sur leurs fondements, dussent du trésor de la nature tomber pêle-mêle tous les germes, jusqu'à ce que la destruction même soit écœurée, répondez à ce que je vous demande.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Parle.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Questionne.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Nous répondrons.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Dis, aimes-tu mieux tout savoir de notre bouche ou de celle de nos maîtres?

MACBETH.

Appelez-les! faites-les-moi voir.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Versons le sang d'une truie qui a mangé ses neuf pourceaux; prenons de la graisse qui a suinté du gibet d'un meurtrier, et jetons-la dans la flamme.

TOUTES TROIS.

Viens d'en bas ou d'en haut, et montre-toi adroitement dans ton œuvre.

Tonnerre. Une tête armée d'un casque apparaît hors de terre.

MACBETH.

Dis-moi, puissance inconnue...

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Il connaît ta pensée; écoute ses paroles, mais ne dis rien.

LE FANTOME.

Macbeth! Macbeth! Macbeth! défie-toi de Macduff! défie-toi du thane de Fife!.... Renvoyez-moi. C'est assez.

(*Le fantôme redescend.*)

MACBETH.

Qui que tu sois, merci de ton bon avis. Tu as fait vibrer la corde de mon inquiétude. Mais un mot encore

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Il ne se laisse pas commander... En voici un autre plus puissant que le premier.

Tonnerre. Le fantôme d'un enfant ensanglanté sort de terre.

LE FANTOME.

Macbeth! Macbeth! Macbeth!

MACBETH.

Je t'écouterais de trois oreilles, si je les avais.

LE FANTOME.

Sois sanguinaire, hardi et résolu : ris-toi du pouvoir de l'homme, car nul être né d'une femme ne pourra nuire à Macbeth.

(*Le fantôme redescend.*)

MACBETH.

Alors vis, Macduff. Qu'ai-je besoin de te craindre? Mais, n'importe! Je veux avoir une garantie double et engager le destin. Tu ne vivras pas! Ainsi, je pourrai dire à la peur au cœur blême qu'elle ment, et dormir en dépit de la foudre.

Tonnerre. Le fantôme d'un enfant couronné s'élève, ayant un arbre dans la main.

Quel est celui qui surgit, pareil au fils d'un roi et qui porte sur son front enfantin le cercle fermé de la souveraineté?

LES TROIS SORCIÈRES.

Ecoute, mais ne lui parle pas.

LE FANTOME.

Sois d'humeur léonine, sois fier; et ne t'inquiète pas de ceux qui ragent, s'agitent ou conspirent; jamais Macbeth ne sera vaincu, avant que la grande forêt de Birnam marche contre lui jusqu'à la haute colline de Dunsinane.

(*Le fantôme redescend.*)

MACBETH.

Cela ne sera jamais. Qui peut faire la presse sur une forêt et sommer un arbre de détacher sa racine fixée en terre? Douces prédictions! O bonheur! Révolte, ne lève pas la tête avant que la forêt de Birnam se lève, et notre Macbeth vivra dans les grandeurs tout le bail de la nature, pour ne rendre qu'à l'heure coutumière de la mort le dernier soupir... Cependant mon cœur palpite pour savoir encore une chose : dites-moi, autant que votre art peut le deviner, si la lignée de Banquo régnera jamais dans ce royaume.

LES TROIS SORCIÈRES.

Ne cherche pas à en savoir davantage.

MACBETH.

Je veux être satisfait. Si vous me le refusez, qu'une éternelle malédiction tombe sur vous! Dites-moi tout. Pourquoi ce chaudron s'enfonce-t-il, et quel est ce bruit?

(*Symphonie de hautbois.*)

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Montrez-vous!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Montrez-vous!

TROISIÈME SORCIÈRE.

Montrez-vous!

TOUTES TROIS.

Montrez-vous à ses yeux et affligez son cœur. Venez, puis disparaissez, ombres légères.

Huit rois paraissent et traversent le théâtre à la file; le dernier avec un miroir à la main. Banquo les suit.

MACBETH.

Tu ressembles trop à l'esprit de Banquo! A bas! ta couronne brûle mes prunelles... Tes cheveux, à toi, autre front cerclé d'or, sont comme ceux du premier... Le troisième ressemble au précédent... Sales stryges, pourquoi me montrez-vous cela ... Un quatrième?... Ecartez-vous, mes yeux ! Quoi ! cette ligne se prolongera-t-elle jusqu'aux craquements de la fin du monde ? Un autre encore !... Un septième !... Je n'en veux plus voir. Et pourtant le huitième apparaît, tenant un miroir qui m'en montre une foule d'autres, et j'en vois qui portent un double globe et un triple sceptre ! Horrible vision ! A présent, je le vois, c'est la vérité ; car voici Banquo, tout barbouillé de sang, qui sourit et me montre ses enfants dans ces rois... Quoi ! en serait-il ainsi ?

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Oui, seigneur, tout cela est exact... Mais pourquoi Macbeth reste-t-il ainsi stupéfait ? Allons, mes sœurs,

relevons ses esprits, en lui montrant le meilleur de nos divertissements. Je vais charmer l'air pour en tirer des sons, tandis que vous exécuterez votre antique ronde. Puisse alors ce grand roi reconnaître que nous avons dignement fêté sa venue !

Musique. Les sorcières dansent et s'évanouissent.

MACBETH.

Où sont-elles ? parties !... Que cette heure funeste reste à jamais maudite dans le calendrier !... Entrez, vous qui êtes là, dehors.

Entre LENOX.

LENOX.

Quel est le désir de votre grâce ?

MACBETH.

Avez-vous vu les sœurs fatidiques ?

LENOX.

Non, monseigneur.

MACBETH.

N'ont-elles pas passé près de vous ?

LENOX.

Non, vraiment, monseigneur.

MACBETH.

Infecté soit l'air sur lequel elles chevauchent ! Et damnés soient tous ceux qui les croient !... J'ai entendu un galop de cheval. Qui donc est arrivé ?

LENOX.

Ce sont deux ou trois cavaliers, monseigneur, qui vous apportent la nouvelle que Macduff s'est enfui en Angleterre.

MACBETH.

Enfui en Angleterre ?

LENOX.

Oui, mon bon seigneur.

MACBETH.

O temps ! tu préviens mes exploits redoutés. L'intention

fugace n'est jamais atteinte, à moins que l'action ne marche avec elle. A l'avenir, le premier mouvement de mon cœur sera le premier mouvement de ma main. Aujourd'hui même, pour couronner ma pensée par un acte, que la résolution prise soit exécutée : je veux surprendre le château de Macduff, m'emparer de Fife, passer au fil de l'épée sa femme, ses petits enfants et tous les êtres infortunés qui le continuent dans sa race. Pas de niaise forfanterie ! J'accomplirai cette action avant que l'idée refroidisse. Mais plus de visions !... Où sont ces messieurs ? Allons, conduisez-moi où ils sont.

(*Ils sortent.*)

SCENE XVII

Fife. Une chambre dans le château de Macduff.
Entrent LADY MACDUFF, *son* FILS *et* ROSSE.

LADY MACDUFF.

Qu'avait-il fait qui l'obligeât à fuir le pays ?

ROSSE.

Vous devez avoir de la patience, madame.

LADY MACDUFF.

Il n'en a pas eu, lui ! Sa fuite a été une folie. A défaut de nos actes, nos peurs font de nous des traîtres.

ROSSE.

Vous ne savez pas s'il y a eu de sa part sagesse ou peur.

LADY MACDUFF.

Sagesse ! laisser sa femme, laisser ses enfants, ses gens et ses titres dans un lieu d'où il s'enfuit lui-même ! Il ne nous aime pas : il n'a pas même l'instinct de la nature : le pauvre roitelet, le plus petit des oiseaux, défendra ses petits dans son nid contre le hibou. Il n'y a que de la peur, et pas d'affection, non, pas plus que de sagesse, dans cette fuite précipitée ainsi contre toute raison.

ROSSE.

Ma chère petite cousine, je vous en prie, régentez-vous vous-même. Car, pour votre mari, il est noble, sage, judi-

cieux ; il connaît à fond les crises de notre époque. Je n'ose en dire davantage, mais ce sont des temps cruels que ceux où nous sommes traîtres sans le savoir, où nous écoutons les rumeurs de la crainte, sans savoir ce que nous craignons, flottant sur une mer farouche et violente qui nous agite en tout sens !... Je prends congé de vous : avant peu, je reviendrai. Quand une situation est au pire, il faut qu'elle cesse ou qu'elle se relève... Mon joli cousin, le ciel vous bénisse !

LADY MACDUFF.

Il a un père, et pourtant il n'a pas de père.

ROSSE.

Je serais fou de rester plus longtemps ; je causerais ma disgrâce et vous compromettrais. Je prends immédiatement congé de vous.

(Sort Rosse.)

LADY MACDUFF.

Garnement, votre père est mort. Qu'allez-vous faire ? Comment vivrez-vous ?

L'ENFANT.

Comme les oiseaux, mère.

LADY MACDUFF.

Quoi ! de vers et de mouches ?

L'ENFANT.

Je veux dire, de ce que je trouverai ; comme eux.

LADY MACDUFF.

Pauvre oiseau ! tu ne craindrais jamais le filet, ni la glu, ni les piéges, ni le trébuchet !

L'ENFANT.

Pourquoi les craindrais-je, mère ? Ils ne sont pas faits pour les pauvres oiseaux. Vous avez beau dire, mon père n'est pas mort.

LADY MACDUFF.

Si, il est mort. Comment remplaceras-tu un père ?

L'ENFANT.

Et vous, comment remplacerez-vous un mari ?

LADY MACDUFF.

Ah! je puis m'en acheter vingt au marché.

L'ENFANT.

Alors vous ne les achèterez que pour les revendre.

LADY MACDUFF.

Tu parles avec tout ton esprit, et, ma foi, avec assez d'esprit pour ton âge.

L'ENFANT.

Est-ce que mon père était un traître, mère ?

LADY MACDUFF.

Oui, c'en était un.

L'ENFANT.

Qu'est-ce que c'est qu'un traître ?

LADY MACDUFF.

Eh bien, c'est quelqu'un qui fait un faux serment.

L'ENFANT.

Et ce sont des traîtres tous ceux qui font ça ?

LADY MACDUFF.

Quiconque le fait est un traître et mérite d'être pendu.

L'ENFANT.

Et tous ceux qui font un faux serment méritent-ils d'être pendus ?

LADY MACDUFF.

Tous.

L'ENFANT.

Qui est-ce qui doit les pendre?

LADY MACDUFF.

Eh bien, les honnêtes gens.

L'ENFANT.

Alors les faiseurs de faux serments sont des imbéciles; car ils sont assez nombreux pour battre les honnêtes gens et les pendre.

LADY MACDUFF.

Que Dieu te vienne en aide, pauvre singe! Mais qui te tiendra lieu de père?

L'ENFANT.

Si mon père était mort, vous le pleureriez; si vous ne le pleuriez pas, ce serait signe que j'en aurais bien vite un nouveau.

LADY MACDUFF.

Pauvre babillard! comme tu jases!

Entre un MESSAGER.

LE MESSAGER.

Le ciel vous bénisse, belle dame! Je ne vous suis pas connu, bien que je sache parfaitement le rang que vous tenez. Je soupçonne que quelque danger vous menace. Si vous voulez suivre l'avis d'un homme qui parle net, qu'on ne vous trouve pas ici; fuyez avec vos petits. Je suis bien brutal, je le sens, de vous effrayer ainsi. Bien pire serait pour vous l'horrible cruauté qui menace de si près votre personne. Dieu vous préserve! Je n'ose rester plus longtemps.

(*Sort le messager.*)

LADY MACDUFF.

Où dois-je fuir? Je n'ai pas fait de mal. Mais je me rappelle à présent que je suis dans ce monde terrestre où faire le mal passe souvent pour louable, et faire le bien, parfois, pour une dangereuse folie. Pourquoi donc, hélas! me couvrir de cette féminine excuse que je n'ai pas fait de mal?... Quels sont ces visages?

Entrent des ASSASSINS.

PREMIER ASSASSIN.

Où est votre mari?

LADY MACDUFF.

Pas dans un lieu assez maudit, j'espère, pour qu'un homme tel que toi puisse le trouver.

L'ASSASSIN.

C'est un traître.

L'ENFANT.

Tu mens, scélérat aux oreilles velues!

L'ASSASSIN, *le poignardant.*

Comment! mauvais œuf! menu fretin de trahison!

L'ENFANT.

Il m'a tué, mère! Sauvez-vous, je vous en prie!

(*Il meurt.*)

(*Lady Macduff sort en criant au meurtre, et poursuivie par les assassins.*)

SCENE XVIII.

En Angleterre. Une salle dans le palais du roi.

Entrent MALCOLM *et* MACDUFF.

MALCOLM.

Allons chercher quelque ombre désolée, et là pleurons toutes les larmes de nos tristes cœurs.

MACDUFF.

Saisissons plutôt l'épée meurtrière, et comme de braves gens, couvrons de notre personne nos droits abattus. Chaque matin, de nouvelles veuves hurlent, de nouveaux orphelins sanglotent, de nouvelles douleurs frappent la face du ciel qui en retentit, comme si, par sympathie pour l'Ecosse, il répétait dans un cri chaque syllabe de désespoir.

MALCOLM.

Je suis prêt à déplorer ce que je crois, à croire ce que je vois et à réparer ce que je pourrai, dès que je trouverai l'occasion amie. Ce que vous avez dit peut par hasard être vrai. Mais ce tyran, dont le seul nom ulcère notre langue était autrefois réputé honnête; vous l'avez beaucoup aimé; il ne vous a pas encore effleuré. Je suis jeune, mais vous pouvez par moi bien mériter de lui; et ce serait sage de sacrifier un pauvre, faible et innocent agneau pour apaiser un Dieu irrité.

MACDUFF.

Je ne suis pas un traître.

MALCOLM.

Mais Macbeth en est un. Une bonne et vertueuse nature peut se démentir sur un ordre impérial... Mais je vous demande pardon, mon opinion ne peut changer ce que vous êtes. Les anges sont brillants toujours, quoique le plus brillant soit tombé; quand tout ce qu'il y a d'infâme aurait le front de la vertu, la vertu n'en devrait pas moins avoir l'air vertueux.

MACDUFF.

J'ai perdu mes espérances.

MALCOLM.

Peut-être à l'endroit même où j'ai trouvé mes doutes. Pourquoi avez-vous quitté votre femme et vos enfants, ces objets si précieux, ces liens d'amour si forts, avec cette brusquerie, sans même leur dire adieu?... De grâce, voyez dans mes défiances, non votre déshonneur, mais ma propre sûreté... Vous pouvez être parfaitement sincère, quoi que je puisse penser.

MACDUFF.

Saigne, saigne, pauvre patrie! Grande tyrannie, établis solidement ta base, car la vertu n'ose pas te combattre! Jouis de ton usurpation; ton titre est consacré!... Adieu, seigneur! Je ne voudrais pas être le misérable que tu penses, pour tout l'espace de terre qui est dans la griffe du tyran, dût le riche Orient en être l'appoint.

MALCOLM.

Ne vous offensez pas. Je ne parle pas ainsi par défiance absolue de vous. Je crois que notre patrie s'affaisse sous le joug; elle pleure, elle saigne, et chaque jour de plus ajoute une plaie à ses blessures. Je crois aussi que bien des bras se lèveraient pour ma cause; et ici même le gracieux roi d'Angleterre m'en a offert des meilleurs, par milliers. Mais, après tout, quand j'aurai écrasé ou mis au bout de mon épée la tête du tyran, ma pauvre patrie verra régner plus de vices qu'auparavant; elle souffrira plus et de plus de manières que jamais, sous celui qui lui succédera.

MACDUFF.

Quel sera donc celui-là?

MALCOLM.

Ce sera moi-même! moi en qui je sens tous les vices si bien greffés que, quand ils s'épanouiront, le noir Macbeth semblera pur comme neige; et la pauvre Ecosse le tiendra pour un agneau, en comparant ses actes à mes innombrables méfaits.

MACDUFF.

Non! dans les légions même de l'horrible enfer, on ne trouverait pas un démon plus damné en perversité que Macbeth.

MALCOLM.

J'accorde qu'il est sanguinaire, luxurieux, avare, faux, fourbe, brusque, malicieux, imbu de tous les vices qui ont un nom. Mais il n'y a pas de fond, non, pas de fond, à mon libertinage : vos femmes, vos filles, vos matrones, vos vierges, ne rempliraient pas la citerne de mes désirs, et mes passions franchiraient toutes les digues opposées à ma volonté. Mieux vaut Macbeth qu'un roi tel que moi.

MACDUFF.

L'intempérance sans bornes est une tyrannie de la nature: elle a fait le vide prématuré d'heureux trônes et la chute de bien des rois. Cependant ne craignez pas de vous attribuer ce qui est à vous. Vous pourrez assouvir vos désirs à cœur joie et passer pour un homme froid au milieu d'un monde aveuglé. Nous avons assez de dames complaisantes. Il n'y a pas en vous de vautour qui puisse dévorer tout ce qui s'offrira à votre grandeur, aussitôt cette inclination connue.

MALCOLM.

Outre cela, il y a dans ma nature, composée des plus mauvais instincts, une avarice si insatiable que, si j'étais roi, je retrancherais tous les nobles pour avoir leurs terres; je voudrais les joyaux de l'un, la maison de l'autre; et chaque nouvel avoir ne serait pour moi qu'une sauce qui

me rendrait plus affamé. Je forgerais d'injustes querelles avec les meilleurs, avec les plus loyaux, et je les détruirais pour avoir leur bien.

MACDUFF.

L'avarice creuse plus profondément, elle jette des racines plus pernicieuses que la luxure éphémère d'un été; elle est l'épée qui a tué nos rois. Cependant, ne craignez rien; l'Ecosse a de quoi combler vos désirs à foison, rien que dans ce qui vous appartient. Tout cela est supportable, avec des vertus pour contrepoids.

MALCOLM.

Des vertus! mais je n'en ai pas. Celles qui conviennent aux rois, la justice, la sincérité, la tempérance, la stabilité, la générosité, la persévérance, la pitié, l'humanité, la piété, la patience, le courage, la fermeté, je n'en ai pas même l'arrière-goût; mais j'abonde en penchants diversement criminels que je satisfais par tous les moyens. Oui, si j'en avais le pouvoir, je verserais dans l'enfer le doux lait de la concorde, je bouleverserais la paix universelle, je détruirais toute unité sur la terre.

MACDUFF.

O Ecosse! Ecosse!

MALCOLM.

Si un tel homme est fait pour gouverner, parle; je suis ce que j'ai dit.

MACDUFF.

Fait pour gouverner! non, pas même pour vivre... O nation misérable sous un usurpateur au sceptre sanglant, quand reverras-tu tes jours prospères, puisque l'héritier le plus légitime de ton trône reste sous l'interdit de sa propre malédiction, et blasphème son origine!... Ton auguste père était le plus saint des rois; la reine qui t'a porté, plus souvent à genoux que debout, est morte chaque jour où elle a vécu. Adieu! Les vices dont tu t'accuses toi-même m'ont banni d'Ecosse... O mon cœur! ici finit ton espérance!

MALCOLM.

Macduff, cette noble émotion, fille de l'intrégité, a effacé de mon âme les noirs scrupules et réconcilié mes pensées avec ta loyauté et ton honneur. Le diabolique Macbeth a déjà cherché par maintes ruses pareilles à m'attirer en son pouvoir, et une sage prudence me détourne d'une précipitation trop crédule. Mais que le Dieu d'en-haut intervienne seul entre toi et moi! Car, dès ce moment, je me remets à ta direction et je rétracte mes médisances contre moi-même; j'abjure ici les noirceurs et les vices que je me suis imputés, comme étrangers à ma nature. Je suis encore inconnu à la femme; je ne me suis jamais parjuré; c'est à peine si j'ai convoité ce qui m'appartenait; à aucune époque je n'ai violé ma foi; je ne livrerais pas en traître un démon à un autre; j'aime la vérité non moins que la vie; mon premier mensonge, je viens de le faire contre moi-même; ce que je suis vraiment est à ta disposition, à celle de mon pauvre pays. Déjà avant ton arrivée ici, le vieux Siward, à la tête de dix mille hommes vaillants, tous réunis sur un même point, allait marcher sur l'Ecosse; maintenant, nous partirons ensemble. Puisse notre fortune être aussi bonne que notre cause est juste! Pourquoi êtes-vous silencieux?

MACDUFF.

Il est bien difficile de concilier immédiatement d'aussi agréables choses et d'aussi désagréables.

Entre un DOCTEUR.

MALCOLM

Bien; nous reparlerons tout à l'heure... Le roi va-t-il venir, dites-moi?

LE DOCTEUR.

Oui, seigneur; il y a là un tas de misérables êtres qui attendent de lui la guérison; leur maladie défie les puissants efforts de l'art, mais il n'a qu'à les toucher, et telle est la vertu sainte dont le ciel a doué sa main, qu'ils se rétablissent sur-le-champ.

MALCOLM.

Je vous remercie, docteur.

(*Sort le Docteur.*)

MACDUFF.

De quelle maladie veut-il parler?

MALCOLM.

On l'appelle le *mal du roi.* C'est une opération tout à fait miraculeuse de ce bon prince, et que souvent, depuis mon séjour en Angleterre, je lui ai vu faire. Comment il sollicite le ciel, lui seul le sait au juste. Le fait est que des gens étrangement atteints, tout enflés et couverts d'ulcères pitoyables à voir, vrai désespoir de la chirurgie, sont guéris par lui : il pend autour de leur cou une pièce d'or qu'il attache avec de pieuses prières; et l'on dit qu'il laisse à la dynastie qui lui succédera le pouvoir béni de guérir. Outre cette étrange vertu, il a le céleste don de prophétie; et les mille bénédictions suspendues à son trône le proclament plein de grâce.

Entre ROSSE.

MACDUFF.

Voyez qui vient ici!

MALCOLM.

Un de mes compatriotes; mais je ne le reconnais pas encore.

MACDUFF.

Mon cousin toujours charmant, soyez le bienvenu ici.

MALCOLM.

Je le reconnais. Dieu de bonté, écarte bien vite les causes qui nous font étrangers!

ROSSE.

Amen, seigneur.

MACDUFF.

L'Ecosse est-elle encore dans le même état?

ROSSE.

Hélas! pauvre patrie! elle a presque peur de se reconnaître! Elle ne peut plus être appelée notre mère, mais

notre tombe. Hormis ce qui n'a pas de conscience, on n'y voit personne sourire : des soupirs, des gémissements, des cris à déchirer l'air y sont entendus, mais non remarqués; le désespoir violent y semble un délire vulgaire; la cloche des morts y sonne sans qu'à peine on demande pour qui; la vie des hommes de bien y dure moins longtemps que la fleur de leur chapeau, elle est finie, avant d'être flétrie.

MACDUFF.

O récit trop minutieux, et cependant trop vrai!

MALCOLM.

Quel est le malheur le plus récent?

ROSSE.

Le malheur vieux d'une heure siffle celui qui en parle; chaque minute en enfante un nouveau.

MACDUFF.

Comment va ma femme?

ROSSE.

Mais, bien.

MACDUFF.

Et tous mes enfants?

ROSSE.

Bien aussi.

MACDUFF.

Le tyran n'a pas attaqué leur repos?

ROSSE.

Non ; ils étaient bien en repos quand je les ai quittés.

MACDUFF.

Ne soyez pas avare de vos paroles : où en sont les choses ?

ROSSE.

Quand je suis parti pour porter ici les nouvelles qui n'ont cessé de m'accabler, le bruit courait que beaucoup de braves gens s'étaient mis en campagne ; et j'y crois d'autant plus volontiers que j'ai vu sur pied les forces du tyran. Le moment de la délivrance est venu; un regard

de vous en Ecosse créerait des soldats, et déciderait nos femmes même à combattre pour mettre fin à leurs cruelles angoisses.

MALCOLM.

Qu'elles se consolent ! Nous partons pour l'Ecosse. Sa majesté d'Angleterre nous a prêté dix mille hommes et le brave Siward ; pas de plus vieux ni de meilleur soldat que lui dans la chrétienté.

ROSSE.

Plût au ciel que je puisse répondre à ces consolations par d'autres ! mais j'ai à dire des paroles qui devraient être hurlées dans un désert où aucune oreille ne les saisirait.

MACDUFF.

Qui intéressent-elles ? la cause générale ? ou ne sont-elles qu'un apanage de douleur dû à un seul cœur ?

ROSSE.

Il n'est pas d'âme honnête qui ne prenne une part à ce malheur, bien que la plus grande en revienne à vous seul.

MACDUFF.

Si elle doit m'échoir, ne me la retenez pas ; donnez-la-moi vite.

ROSSE.

Que vos oreilles n'aient pas de ma voix une horreur éternelle, si elle leur transmet les accents les plus accablants qu'elles aient jamais entendus.

MACDUFF.

Humph ! je devine !

ROSSE.

Votre château a été surpris ; votre femme et vos enfants barbarement massacrés. Vous raconter les détails, ce serait à la curée de ces meurtres ajouter votre mort.

MALCOLM.

Ciel miséricordieux ?... Allons ! mon cher, n'enfoncez point votre chapeau sur vos sourcils ! Donnez la

parole à la douleur : le chagrin qui ne parle pas murmure au cœur gonflé l'injonction de se briser.

MACDUFF.

Mes enfants aussi ?

ROSSE.

Femme, enfants, serviteurs, tout ce qu'ils ont pu trouver.

MACDUFF.

Et il a fallu que je fusse absent ! Ma femme tuée aussi ?

ROSSE.

J'ai dit.

MALCOLM.

Prenez courage. Faisons de notre grande vengeance un remède qui guérisse cette mortelle douleur.

MACDUFF.

Il n'a pas d'enfants !... Tous mes jolis petits ? Avez-vous dit tous ?... Oh ! infernal milan ! Tous ? Quoi ! tous mes jolis poussins, et leur mère, dénichés d'un seul coup !

MALCOLM.

Raisonnez la chose comme un homme.

MACDUFF.

Oui, mais il faut bien aussi que je la sente en homme. Je ne puis oublier qu'il a existé des êtres qui m'étaient si précieux... Le ciel a donc regardé cela sans prendre leur parti ? Coupable Macduff, ils ont tous été frappés à cause de toi ! Misérable que je suis, ce n'est pas leur faute, c'est la mienne, si le meurtre s'est abattu sur leurs âmes. Que le ciel les repose maintenant !

MALCOLM.

Que ceci soit la pierre où votre épée s'aiguise ! Que la douleur se change en colère ; n'émoussez pas votre cœur, enragez-le !

MACDUFF.

Oh ! moi ! me borner à jouer la femme par les yeux et le bravache par la langue !... Non ! Ciel clément,

coupe court à tout délai ; mets-moi face à face avec ce démon de l'Ecosse, place-le à la portée de mon épée, et, s'il m'échappe, ô ciel, pardonne-lui aussi !

MALCOLM.

Voilà de virils accents. Allons, rendons-nous près du roi : nos forces sont prêtes ; il ne nous manque plus que les adieux. Macbeth est mûr pour la secousse fatale, et les puissances d'en haut font mouvoir leurs instruments. Acceptez tout ce qui peut vous consoler. Elle est longue la nuit qui ne trouve jamais le jour !

(*Ils sortent.*)

SCENE XIX

Dunsinane. Une salle dans le château.

Entrent un MEDECIN *et une* DAME DE SERVICE.

LE MÉDECIN.

J'ai veillé deux nuits avec vous ; mais je ne puis rien apercevoir qui confirme votre rapport. Quand s'est-elle ainsi promenée dernièrement ?

LA DAME DE SERVICE.

Depuis que sa majesté est entrée en campagne. Je l'ai vue se lever de son lit, jeter sur elle sa robe de nuit, ouvrir son cabinet, prendre du papier, le plier, écrire dessus, le lire, ensuite le sceller, et retourner au lit ; tout cela pourtant dans le plus profond sommeil.

LE MÉDECIN.

Grande perturbation de la nature! Recevoir à la fois les bienfaits du sommeil et agir comme en état de veille. Dans cette agitation léthargique, outre ses promenades et autres actes effectifs, par moment, que lui avez-vous entendu dire ?

LA DAME DE SERVICE.

Des choses, monsieur, que je ne veux pas répéter après elle.

LE MÉDECIN.

Vous pouvez me les redire, à moi ; cela est de stricte convenance.

LA DAME DE SERVICE.

Ni à vous, ni à personne, puisque je n'ai pas de témoin pour confirmer mes paroles.

Entre LADY MACBETH, *avec un flambeau.*

Tenez, la voici qui vient ! Justement dans la même tenue ; et, sur ma vie, profondément endormie. Observez-la ; approchez.

LE MÉDECIN.

Comment s'est-elle procuré cette lumière ?

LA DAME DE SERVICE.

Ah ! elle l'avait près d'elle ; elle a de la lumière près d'elle continuellement, c'est son ordre...

LE MÉDECIN.

Vous voyez, ses yeux sont ouverts.

LA DAME DE SERVICE.

Oui, mais ils sont fermés à la sensation.

LE MÉDECIN.

Qu'est-ce qu'elle fait là ? Regardez comme elle se frotte les mains.

LA DAME DE SERVICE.

C'est un geste qui lui est habituel, d'avoir ainsi l'air de se laver les mains. Je l'ai vue continuer à faire cela pendant un quart d'heure.

LADY MACBETH.

Il y a toujours une tache.

LE DOCTEUR.

Ecoutez ! elle parle : je vais noter tout ce qui lui échappera, pour fixer plus fermement mon souvenir.

LADY MACBETH.

Va-t'en, tache damnée! va-t'en, dis-je... Une! deux! Alors il est temps de faire la chose !... L'enfer est sombre !... Fi ! monseigneur, fi ! un soldat avoir peur !... A quoi bon redouter qu'on le sache, quand nul ne pourra demander de comptes à notre autorité ? Pourtant qui aurait cru que le vieux homme eût en lui tant de sang?

LE MÉDECIN.

Remarquez-vous cela ?

LADY MACBETH.

Le thane de Fife avait une femme; où est-elle à présent ?... Quoi ! ces mains-là ne seront donc jamais propres ?... Assez, monseigneur, assez ! Vous gâtez tout avec ces frémissements.

LE MÉDECIN.

Allez! allez! vous en savez plus que vous ne devriez!

LA DAME DE SERVICE.

Elle a parlé plus qu'elle n'aurait dû, je suis sûre de cela. Le ciel sait ce qu'elle sait !

LADY MACBETH.

Il y a toujours l'odeur du sang... Tous les parfums d'Arabie ne rendraient pas suave cette petite main ! Oh ! oh ! oh !

LE MÉDECIN.

Quel soupir ! Le cœur est douloureusement chargé.

LA DAME DE SERVICE.

Je ne voudrais pas avoir dans mon sein un cœur pareil, pour tous les honneurs rendus à sa personne.

LE MÉDECIN.

Bien, bien, bien.

LA DAME DE SERVICE.

Priez Dieu que tout soit bien, monsieur.

LE MÉDECIN.

Cette maladie échappe à mon art; cependant j'ai connu des gens qui se sont promenés dans leur sommeil et qui sont morts saintement dans leur lit.

LADY MACBETH.

Lavez vos mains, mettez votre robe de nuit, ne soyez pas si pâle... Je vous le répète, Banquo est enterré, il ne peut pas sortir de sa tombe.

LE MÉDECIN.

Serait-il vrai?

LADY MACBETH.

Au lit ! au lit ! on frappe à la porte. Venez, venez, venez, venez, donnez-moi votre main. Ce qui est fait ne peut être défait : au lit ! au lit ! au lit !

(*Sort lady Macbeth.*)

LE MÉDECIN.

Ira-t-elle au lit maintenant ?

LA DAME DE SERVICE.

Tout droit.

LE MÉDECIN.

D'horribles murmures ont été proférés... Des actions contre nature produisent des troubles contre nature. Les consciences infectées déchargent leurs secrets sur les sourds oreillers. Elle a plus besoin du prêtre que du médecin. Dieu, Dieu, pardonne-nous à tous !... Suivez-la. Eloignez d'elle tout ce qui peut être nuisible, et ayez toujours les yeux sur elle. Sur ce, bonne nuit, elle a confondu mon âme et effaré mes regards. Je pense, mais je n'ose parler.

LA DAME DE SERVICE.

Bonne nuit, bon docteur.

(*Ils sortent.*)

SCENE XX

Les environs de Dunsinane.

Entrent, tambours battants, enseignes déployées,

MENTETH, CATHNESS, ANGUS, LENOX *et des soldats.*

MENTETH.

Les forces anglaises approchent, conduites par Malcolm, son oncle Siward, et le brave Macduff. La vengeance brûle en eux : une cause si chère entraînerait à la charge sanglante et sinistre l'homme le plus mortifié.

ANGUS.

Nous les rencontrerons sûrement près de la forêt de Birnam ; c'est par cette route qu'ils arrivent.

CATHNESS.

Qui sait si Donalbain est avec son frère ?

LENOX.

Je suis certain que non, monsieur. J'ai la liste de tous les gentilhommes ; le fils de Siward en est, ainsi que beaucoup de jeunes imberbes qui font aujourd'hui leurs premières preuves de virilité.

MENTETH.

Que fait le tyran?

CATHNESS.

Il fortifie solidement le donjon de Dunsinane. Quelques-uns disent qu'il est fou ; d'autres, qui le haïssent moins, appellent cela une vaillante furie ; mais ce qui est certain, c'est qu'il ne peut pas boucler sa cause défaillante dans le ceinturon de la règle.

ANGUS.

C'est maintenant qu'il sent ses meurtres secrets se coller à ses mains. A chaque instant des révoltes lui jettent à la face sa foi brisée. Ceux qu'il commande obéissent seulement au commandement, nullement à l'affection... Il sent maintenant sa grandeur s'affaisser autour de lui, comme une robe de géant sur un voleur nain.

MENTETH.

Qui blâmerait ses sens surmenés de se révolter et de bondir, quand tout ce qui est en lui se reproche d'y être ?

CATHNESS.

Allons ! mettons-nous en marche pour porter notre obéissance à qui nous la devons. Allons trouver le médecin de la société malade ; et, réunis à lui, versons, pour purger notre pays, toutes les gouttes de notre sang.

LENOX.

Versons-en du moins ce qu'il en faudra pour arroser la fleur souveraine et noyer la zizanie. Dirigeons notre marche sur Birnam.

(Ils sortent.)

SCENE XXI

Dunsinane. Une salle dans le château.

Entrent MACBETH, *le* MEDECIN, *des gens de la suite.*

MACBETH.

Ne me transmettez plus de rapports!... qu'ils désertent tous ! Jusqu'à ce que la forêt de Birnam se transporte à Dunsinane, je ne puis être atteint par la crainte. Qu'est-ce que le marmouset Malcolm ? N'est-il pas né d'une femme ? Les esprits, qui connaissent toutes les conséquences mortelles, ont prononcé ainsi à mon égard : « Ne crains rien, Macbeth ; nul homme né d'une femme n'aura jamais de pouvoir sur toi. » Fuyez donc, thanes traîtres, et allez vous mêler aux épicuriens anglais. L'âme par qui je règne et le cœur que je porte ne seront jamais accablés par le doute ni ébranlés par la peur.

Entre un SERVITEUR.

Que le diable te noircisse de sa damnation, drôle à face de crème ! Où as-tu pris cet air d'oie ?

LE SERVITEUR.

Il y a dix mille...

MACBETH.

Oisons, maraud !

LE SERVITEUR.

Soldats, seigneur.

MACBETH.

Va, pique-toi le visage, et farde de rouge ta peur, marmot au foie de lis ! Quels soldats, chiffon ? Mort de ton âme ! tes joues de linge sont conseillères de peur. Quels soldats, face de lait caillé ?

LE SERVITEUR.

Les forces anglaises, sauf votre bon plaisir.

MACBETH.

Ote ta face d'ici !... Seyton !... Le cœur me lève quand je vois... Seyton ! allons!... Ce grand coup va m'exalter pour toujours ou me désarçonner tout de suite.

J'ai assez vécu : le printemps de ma vie est en proie à la sécheresse, aux feuilles jaunes ; de tout ce qui doit accompagner le vieil âge, le respect, l'amour, l'obéissance, les troupes d'amis, je n'ai plus rien à espérer ; ce qui m'attend à la place, ce sont des malédictions muettes, mais profondes, des hommages de bouche, murmures que les pauvres cœurs retiendraient volontiers, s'ils l'osaient !... Seyton !...

Entre SEYTON.

SEYTON.

Quel est votre gracieux plaisir ?

MACBETH.

Quelles nouvelles encore ?

SEYTON.

Tous les rapports se confirment, monseigneur.

MACBETH.

Je combattrai jusqu'à ce que ma chair tombe hachée de mes os... Donne-moi mon armure.

SEYTON.

Il n'en est pas encore besoin.

MACBETH.

Je veux la mettre. Qu'on lance encore de la cavalerie ; qu'on balaie la contrée d'alentour ; qu'on pende ceux qui parlent de peur... Donne-moi mon armure... Comment va votre malade, docteur ?

LE MÉDECIN.

Elle a moins une maladie, monseigneur, qu'un trouble causé par d'accablantes visions qui l'empêchent de reposer.

MACBETH.

Guéris-la de cela. Tu ne peux donc pas traiter un esprit malade, arracher de la mémoire un chagrin enraciné, effacer les ennuis inscrits dans le cerveau, et, grâce à quelque doux antidote d'oubli, débarrasser le sein gonflé des dangereuses matières qui pèsent sur le cœur ?

LE MÉDECIN.

En pareil cas, c'est au malade à se traiter lui-même.

MACBETH.

Qu'on jette la médecine aux chiens, je ne veux rien d'elle... Allons, mettez-moi mon armure; donnez-moi mon bâton de commandement... Seyton, fais faire une sortie... Docteur, les thanes me désertent... Allons ! mon cher, dépêchons !... Si tu pouvais, docteur, examiner l'eau de mon royaume, découvrir sa maladie, et lui rendre, en le purgeant, sa bonne santé première, je jetterais tes louanges à tous les échos, pour qu'ils les répétassent... Otez-moi mon armure, vous dis-je... Quelle rhubarbe, quel séné, quelle drogue purgative pourrait donc faire évacuer d'ici ces Anglais?... As-tu ouï parler d'eux?

LE MÉDECIN.

Oui, mon bon seigneur ; les préparatifs de votre majesté nous ont donné de leurs nouvelles.

MACBETH.

Qu'on porte mon armure derrière moi... Je ne craindrai pas la mort ni la ruine avant que la forêt de Birnam vienne à Dunsinane... *(Il sort.)*

LE MÉDECIN.

Si j'étais une bonne fois élargi de Dunsinane, il n'est pas de profits qui m'y feraient revenir.

(Il sort.)

SCENE XXII

Les environs de Dunsinane. Une forêt à l'horizon.

Entrent, sous des drapeaux, au son du tambour, MALCOLM, *le vieux* SIWARD *et son fils,* MACDUFF, MENTETH, CATHNESS, ANGUS, LENOX, ROSSE, *suivis de soldats en marche.*

MALCOLM.

Cousin, j'espère que le jour n'est pas loin où nous serons en sûreté dans nos foyers.

MENTETH.

Nous n'en doutons nullement.

SIWARD.

Quelle est cette forêt devant nous ?

MENTETH.

La forêt de Birnam.

MALCOLM.

Que chaque soldat coupe une branche d'arbre et la porte devant lui ; par là nous jetterons l'ombre sur notre force, et nous mettrons en erreur les éclaireurs ennemis.

LES SOLDATS.

Nous allons le faire

SIWARD.

Tout ce que nous apprenons, c'est que le tyran se tient toujours dans Dunsinane avec confiance, et attendra que nous l'y assiégions.

MALCOLM.

Là est sa suprême espérance; car, partout où l'occasion s'en offre, petits et grands lui font défection. Il n'a plus à son service que des êtres contraints dont le cœur même est ailleurs.

MACDUFF.

Que nos justes censures attendent l'événement infaillible ; jusque-là déployons la plus savante bravoure.

SIWARD.

Le temps approche où une décision nécessaire nous fera connaître notre avoir et notre déficit. Les conjectures de la pensée reflètent ses espérances incertaines : mais le dénoûment infaillible, ce sont les coups qui doivent le déterminer. A cette fin précipitons la guerre.

(*Ils se mettent en marche.*)

SCENE XXIII

Dunsinane. Intérieur du château.

Entrent, sous les drapeaux, au son du tambour, MACBETH, SEYTON *et des soldats.*

MACBETH.

Qu'on déploie nos bannières sur les murs extérieurs;

le cri de garde est toujours : ils viennent! Notre château est assez fort pour narguer un siége : qu'ils restent étendus là jusqu'à ce que la famine et la fièvre les dévorent! S'ils n'étaient pas renforcés par ceux qui devraient être des nôtres, nous aurions pu hardiment aller à eux, barbe contre barbe, et les faire battre en retraite jusque chez eux... Quel est ce bruit?

SEYTON.

Ce sont des cris de femme, mon bon seigneur.

MACBETH.

J'ai presque perdu le goût de l'inquiétude. Il fut un temps où mes sens se seraient glacés au moindre cri nocturne, où mes cheveux, à un récit lugubre, se seraient dressés et agités comme s'ils étaient vivants. Je me suis gorgé d'horreurs. L'épouvante, familière à mes meurtrières pensées, ne peut plus me faire tressaillir. Pourquoi ces cris?

SEYTON.

La reine est morte, monseigneur.

MACBETH.

Elle aurait dû mourir plus tard; le moment serait toujours venu de dire ce mot-là!... Demain, puis demain, puis demain glisse à petits pas de jour en jour jusqu'à la dernière syllabe du registre des temps : et tous nos hiers n'ont fait qu'éclairer pour des fous le chemin de la mort poudreuse Eteins-toi, éteins-toi, court flambeau! La vie n'est qu'un fantôme errant, un pauvre comédien qui se pavane et s'agite durant son heure sur la scène et qu'ensuite on n'entend plus; c'est une histoire dite par un idiot, pleine de fracas et de furie, et qui ne signifie rien...

Entre un MESSAGER.

Tu viens pour user de ta langue; ton conte, vite!

LE MESSAGER.

Mon gracieux seigneur, je voudrais vous rapporter ce que j'affirme avoir vu, mais je ne sais comment faire.

MACBETH.

Eh bien, parlez, monsieur!

LE MESSAGER.

Comme je montais ma garde sur la colline, j'ai regardé du côté de Birnam, et tout à coup il m'a semblé que la forêt se mettait en mouvement.

MACBETH, *le frappant.*

Misérable menteur!

LE MESSAGER.

Que j'endure votre courroux, si cela n'est pas vrai; vous pouvez, à trois milles d'ici, la voir qui arrive; je le répète, c'est un bois mouvant.

MACBETH.

Si ton rapport est faux, je te ferai pendre vivant au premier arbre, jusqu'à ce que la faim te racornisse; s'il est sincère, je me soucie peu que tu m'en fasses autant. Je rétracte ma résolution, et je commence à soupçonner l'équivoque du démon qui ment en disant vrai. « Ne crains rien jusqu'à ce que la forêt de Birnam marche sur Dunsinane! » Et voici que la forêt marche vers Dunsinane... Aux armes! aux armes, et sortons! Si ce qu'il affirme est réel, nul moyen de fuir d'ici, ni d'y demeurer. Je commence à être las du soleil, et je voudrais que l'empire du monde fût anéanti en ce moment. Qu'on sonne la cloche d'alarme!... Vent, souffle! viens, destruction! Nous mourrons du moins, le harnais sur le dos.

(*Ils sortent.*)

SCENE XXIV.

Une plaine devant le château.

Entrent, sous les drapeaux, au son des tambours, MALCOLM, *le vieux* SIWARD, MACDUFF, *etc., et des soldats portant des branches d'arbres.*

MALCOLM.

Assez près maintenant! Jetez vos écrans de feuillage, et montrez-vous comme vous êtes... Vous, digne oncle,

avec mon cousin, votre noble fils, vous commanderez notre front de bataille; le digne Macduff et nous, nous nous chargeons du reste, conformément à notre plan.

SIWARD.

Adieu. Pour peu que nous rencontrions ce soir les forces du tyran, je veux être battu, si nous ne savons pas leur tenir tête.

MACDUFF.

Faites parler toutes nos trompettes; donnez-leur tout leur souffle, à ces bruyants hérauts du sang et de la mort.

(*Ils sortent. Fanfares d'alarme prolongées.*)

SCENE XXV.

Dunsinane. Une autre partie de la plaine.

MACBETH.

Ils m'ont lié à un poteau; je ne puis pas fuir, et il faut que je soutienne la lutte comme un ours... Où est celui qui n'est pas né d'une femme? C'est lui que je dois craindre, ou personne.

Entre le jeune SIWARD.

LE JEUNE SIWARD.

Quel est ton nom?

MACBETH.

Tu seras effrayé de l'entendre.

LE JEUNE SIWARD.

Non, quand tu t'appellerais d'un nom plus brûlant que tous ceux de l'enfer.

MACBETH.

Mon nom est Macbeth.

LE JEUNE SIWARD.

Le diable lui-même ne pourrait prononcer un titre plus odieux à mon oreille.

MACBETH.

Non, ni plus terrible.

LE JEUNE SIWARD.

Tu mens, tyran abhorré! Avec mon épée je vais te prouver ton mensonge.

(*Ils se battent; le jeune Siward est tué.*)

MACBETH.

Tu étais né d'une femme... Je souris aux épées, je nargue les armes brandies par tout homme né d'une femme.

(*Il sort.*)

Fanfare d'alarme. Entre MACDUFF.

MACDUFF.

Le bruit est de ce côté... Tyran, montre ta face; si tu n'es pas tué de ma main, les ombres de ma femme et de mes enfants me hanteront toujours. Je ne puis pas frapper les misérables Irlandais, dont les bras sont loués pour porter des bâtons. C'est toi, Macbeth, qu'il me faut; sinon, je rentrerai au fourreau, sans en avoir essayé la lame, mon épée inactive. Tu dois être par là. Ce grand cliquetis semble annoncer un combattant du plus grand éclat. Fais-le-moi trouver, fortune, et je ne demande plus rien.

(*Il sort. Fanfare d'alarme.*)

Entrent MALCOLM *et le vieux* SIWARD.

SIWARD.

Par ici, monseigneur! Le château s'est rendu sans résistance : les gens du tyran combattent dans les deux armées; les nobles thanes guerroient bravement; la journée semble presque se déclarer pour vous, et il reste peu à faire.

MALCOLM.

Nous avons rencontré des ennemis qui frappent à côté de nous.

SIWARD.

Entrons dans le château, seigneur.

(*Ils sortent. Fanfare d'alarme.*)

Rentre MACBETH.

MACBETH.

Pourquoi jouerais-je le fou romain et me tuerais-je de ma propre épée? Tant que je verrai des vivants, ses entailles feront mieux sur eux.

Rentre MACDUFF.

MACDUFF.

Tourne-toi, limier d'enfer, tourne-toi.

MACBETH.

De tous les hommes, je n'ai évité que toi seul; mais retire-toi, mon âme est déjà trop chargée du sang des tiens.

MACDUFF.

Je n'ai pas de paroles, ma voix est dans mon épée, scélérat ensanglanté de forfaits sans nom!

(*Ils se battent.*)

MACBETH.

Tu perds ta peine. Tu pourrais aussi aisément balafrer de ton épée l'air impalpable que me faire saigner. Que ta lame tombe sur des cimiers vulnérables : j'ai une vie enchantée qui ne peut pas céder à un être né d'une femme.

MACDUFF.

N'espère plus dans ce charme. Que l'ange que tu as toujours servi t'apprenne que Macduff a été arraché du ventre de sa mère avant terme.

MACBETH.

Maudite soit la langue qui me dit cela! car elle vient d'abattre en moi le meilleur de l'homme. Qu'on ne croie plus désormais ces démons jongleurs qui équivoquent avec nous par des mots à double sens, qui tiennent leur promesse pour notre oreille,. et la violent pour notre espérance!... Je ne me battrai pas avec toi.

MACDUFF.

Alors, rends-toi, lâche! Et vis pour être le spectacle et l'étonnement du siècle. Nous mettrons ton portrait,

comme celui de nos monstres rares, sur un poteau, et nous écrirons dessous : « Ici on peut voir le tyran. »

MACBETH.

Je ne me rendrai pas. Pour baiser la terre devant les pas du jeune Malcolm, ou pour être harcelé par les malédictions de la canaille! Bien que la forêt de Birnam soit venue à Dunsinane, et que tu sois mon adversaire, toi qui n'es pas né d'une femme, je tenterai la dernière épreuve; j'étends devant mon corps mon belliqueux bouclier : frappe, Macduff; et damné soit celui qui le premier criera : « Arrête! assez! »

(Ils sortent en se battant.)

Retraite. Fanfare. Rentrent, tambour battant, enseignes déployées, MALCOLM, *le vieux* SIWARD, ROSSE, LENOX, ANGUS, CATHNESS, MENTETH, *et des* SOLDATS.

MALCOLM.

Je voudrais que les amis qui nous manquent fussent ici sains et saufs!

SIWARD.

Il faut bien en perdre. Et pourtant, à voir ceux qui restent, une si grande journée ne nous a pas coûté cher.

MALCOLM.

Macduff nous manque, ainsi que votre noble fils.

ROSSE, *à Siward.*

Votre fils, milord, a payé la dette du soldat; il n'a vécu que jusqu'à ce qu'il fût un homme; à peine sa prouesse lui a-t-elle confirmé ce titre, au poste immuable où il a combattu, qu'il est mort comme un homme.

SIWARD.

Il est donc mort?

ROSSE.

Oui, et emporté du champ de bataille. Votre douleur ne doit pas se mesurer à son mérite, car alors elle n'aurait pas de fin.

SIWARD.

A-t-il reçu ses blessures par devant?

ROSSE.

Oui, de face.

SIWARD.

Eh bien, qu'il soit le soldat de Dieu! Eussé-je autant de fils que j'ai de cheveux, je ne leur souhaiterais pas une plus belle mort. Et voilà son glas sonné.

MALCOLM.

Il mérite plus de regrets; il les aura de moi.

SIWARD.

Il n'en mérite pas plus. On dit qu'il est bien parti, et qu'il a payé son écot. Sur ce, que Dieu soit avec lui!... Voici venir une consolation nouvelle.

Rentre MACDUFF, *portant la tête de Macbeth au bout d'une pique.*

MACDUFF.

Salut, roi! car tu l'es.

(*Il enfonce la pique en terre.*)

Regarde où se dresse la tête maudite de l'usurpateur. Notre temps est libre. Ceux que je vois autour de toi, perles de ta couronne, répètent mentalement mon salut; je leur demande de s'écrier tout haut avec moi : Salut, roi d'Ecosse!

TOUS.

Salut, roi d'Ecosse!

(*Fanfares.*)

MALCOLM.

Nous ne ferons pas une large dépense de temps avant de compter avec tous vos dévouements et de nous acquitter envers vous. Thanes et cousins, dès aujourd'hui soyez comtes; les premiers que jamais l'Ecosse ait désignés par ce titre. Tout ce qui reste à faire pour replanter à nouveau notre société: rappeler nos amis exilés qui ont fui à l'étranger les pièges d'une tyrannie soupçonneuse; dénoncer les ministres cruels du boucher

qui vient de mourir, et de son infernale reine qui s'est, dit-on, violemment ôté la vie de ses propres mains; enfin, tous les actes urgents qui nous réclament, nous les accomplirons, avec la grâce de Dieu, dans la mesure, le temps et le lieu voulus. Sur ce, merci à tous et à chacun. Nous vous invitons à venir à Scone voir notre couronnement.

Fanfare. Tous sortent.

FIN DE MACBETH.

LA TRAGIQUE HISTOIRE DE HAMLET PRINCE DE DANEMARK

PERSONNAGES :

CLAUDIUS, roi de Danemark.
HAMLET, fils du précédent roi, neveu du roi actuel.
POLONIUS, chambellan.
HORATIO, ami d'Hamlet.
LAERTES, fils de Polonius.
VOLTIMAND
CORNELIUS
ROSENCRANTZ } courtisans.
GUILDENSTERN
OSRIC
UN AUTRE COURTISAN.
UN PRETRE.
MARCELLUS, officier.
BERNARDO, officier.
FRANCISCO, soldat.
REYNALDO, serviteur de Polonius.
UN CAPITAINE.
UN AMBASSADEUR.
LE SPECTRE DU PERE D'HAMLET.
FORTINBRAS, prince de Norwège.
GERTRUDE, reine de Danemark et mère d'Hamlet.
OPHELIA, fille de Polonius.
Seigneurs, Dames, Officiers, Soldats, Fossoyeurs, Matelots, Messagers, Gens de suite.

LA TRAGIQUE HISTOIRE DE HAMLET PRINCE DE DANEMARK

SCENE I.

Elseneur. Une plate-forme devant le château. Francisco est en faction. Bernardo vient à lui.

BERNARDO.

Qui est là?

FRANCISCO.

Non, répondez-moi, vous! Halte! faites-vous reconnaître vous-même.

BERNARDO.

Vive le roi!

FRANCISCO.

Bernardo!

BERNARDO.

Lui-même.

FRANCISCO.

Vous venez très-exactement à votre heure.

BERNARDO.

Minuit vient de sonner; va te mettre au lit, Francisco.

FRANCISCO.

Grand merci de venir ainsi me relever. Le froid est aigre, et je suis transi jusqu'au cœur.

BERNARDO.

Avez-vous eu une faction tranquille?

FRANCISCO.

Pas même une souris qui ait remué!

BERNARDO.

Allons, bonne nuit : si vous rencontrez Horatio et Marcellus, mes camarades de garde, dites-leur de se dépêcher.

Entrent HORATIO *et* MARCELLUS.

FRANCISCO.

Je pense que je les entends... Halte! qui va là?

HORATIO.

Amis de ce pays.

MARCELLUS.

Hommes liges du roi danois.

FRANCISCO.

Bonne nuit.

MARCELLUS.

Ah! adieu, honnête soldat : qui vous a relevé?

FRANCISCO.

Bernardo a pris ma place. Bonne nuit.

(*Francisco sort.*)

MARCELLUS.

Holà! Bernardo!

BERNARDO.

Réponds donc. Est-ce Horatio qui est là?

HORATIO.

C'est toujours bien un morceau de lui.

BERNARDO.

Bienvenu, Horatio! Bienvenu, bon Marcellus!

MARCELLUS.

Hé bien! cet être a-t-il reparu cette nuit?

BERNARDO.

Je n'ai rien vu.

MARCELLUS.

Horatio dit que c'est uniquement notre imagination, et il ne veut pas se laisser prendre par la croyance à cette terrible apparition que deux fois nous avons vue. Voilà pourquoi je l'ai pressé de faire, avec nous, cette nuit une minutieuse veillée, afin que, si la vision revient encore, il puisse confirmer nos regards et lui parler.

HORATIO.

Bah! bah! elle ne paraîtra pas.

BERNARDO.

Asseyez-vous un moment, que nous rebattions encore une fois vos oreilles, si bien fortifiées contre notre histoire, du récit de ce que nous avons vu deux nuits.

HORATIO.

Soit! asseyons-nous, et écoutons ce que Bernardo va nous dire.

BERNARDO.

C'était justement la nuit dernière, alors que cette étoile, là-bas, qui va du pôle vers l'ouest, avait terminé son cours pour illuminer cette partie du ciel où elle flamboie maintenant. Marcellus et moi, la cloche sonnait alors une heure.

MARCELLUS.

Paix, interromps-toi!... Regarde! le voici qui revient.

Le SPECTRE *entre.*

BERNARDO.

Avec la même forme, semblable au roi qui est mort.

MARCELLUS.

Tu es un savant, parle-lui, Horatio.

BERNARDO.

Ne ressemble-t-il pas au roi? Regarde-le bien, Horatio.

HORATIO.

Tout à fait! Je suis labouré par la peur et par l'étonnement.

BERNARDO.

Il voudrait qu'on lui parlât.

MARCELLUS.

Questionne-le, Horatio.

HORATIO.

Qui es-tu, toi qui usurpes cette heure de la nuit et cette forme noble et guerrière sous laquelle la majesté ensevelie

du Danemark marchait naguère? Je te somme au nom du ciel; parle.

MARCELLUS.

Il est offensé.

BERNARDO.

Vois! il s'en va fièrement.

HORATIO.

Arrête; parle! je te somme de parler; parle!

(*Le Spectre sort.*)

MARCELLUS.

Il est parti et ne veut pas répondre.

BERNARDO.

Eh bien! Horatio, vous tremblez et vous êtes tout pâle : ceci n'est-il rien de plus que de l'imagination? Qu'en pensez-vous?

HORATIO.

Devant mon Dieu, je n'aurais pu le croire, sans le témoignage sensible et évident de mes propres yeux.

MARCELLUS.

Ne ressemble-t-il pas au roi?

HORATIO.

Comme tu te ressembles à toi-même. C'était bien là l'armure qu'il portait, quand il combattit l'ambitieux Norwégien; ainsi il fronçait le sourcil alors que, dans une entrevue furieuse, il écrasa sur la glace les Polonais en traîneaux. C'est étrange.

MARCELLUS.

Deux fois déjà, et justement à cette heure de mort, il a passé avec cette démarche martiale près de notre poste.

HORATIO.

Quel sens particulier donner à ceci? Je n'en sais rien, mais, à en juger en gros et de prime abord, c'est le présage de quelque étrange catastrophe dans l'Etat.

MARCELLUS.

Eh bien! asseyons-nous, et que celui qui le sait me dise pourquoi ces gardes si strictes et si rigoureuses fatiguent

ainsi toutes les nuits les sujets de ce royaume? Pourquoi tous ces canons de bronze fondus chaque jour, et toutes ces munitions de guerre achetées à l'étranger? Pourquoi ces presses faites sur les charpentiers de navire, dont la rude tâche ne distingue plus le dimanche du reste de la semaine? Quel peut être le but de cette activité toute haletante, qui fait de la nuit la compagne de travail du jour? Qui pourra m'expliquer cela?

HORATIO.

Je puis le faire, du moins d'après la rumeur qui court. Notre feu roi, dont l'image vient de nous apparaître, fut, comme vous savez, provoqué à un combat par Fortinbras de Norwège, que piquait un orgueil jaloux. Dans ce combat, notre vaillant Hamlet (car cette partie du monde connu l'estimait pour tel) tua ce Fortinbras. En vertu d'un contrat bien scellé, dûment ratifié par la justice et par les hérauts, Fortinbras perdit avec la vie toutes les terres qu'il possédait et qui revinrent au vainqueur. Contre ce gage, une portion équivalente avait été risquée par notre roi, à charge d'être réunie au patrimoine de Fortinbras, si celui-ci eût triomphé. Ainsi les biens de Fortinbras, d'après le traité et la teneur formelle de certains articles, ont dû échoir à Hamlet. Maintenant, mon cher, le jeune Fortinbras, écervelé, tout plein d'une ardeur fougueuse, a ramassé çà et là, sur les frontières de Norwège, une bande d'aventuriers sans feu ni lieu, enrôlés moyennant les vivres et la paye, pour quelque entreprise hardie : or, il n'a d'autre but (et cela est prouvé à notre gouvernement) que de reprendre sur nous, par un coup de main et par des moyens violents, les terres susdites, ainsi perdues par son père. Et voilà, je pense, la cause principale de nos préparatifs, la raison des gardes qu'on nous fait monter, et le grand motif du train de poste et du remue-ménage que vous voyez dans le pays.

BERNARDO.

Je pense que ce ne peut être autre chose; tu as raison. Cela pourrait bien expliquer pourquoi cette figure prodi-

gieuse passe toute armée à travers nos postes, si semblable au roi qui était et qui est encore l'occasion de ces guerres.

HORATIO.

Il suffit d'un atome pour troubler l'œil de l'esprit. A l'époque la plus glorieuse et la plus florissante de Rome, un peu avant que tombât le tout-puissant Jules César, les tombeaux laissèrent échapper leurs hôtes, et les morts en linceul allèrent, poussant des cris rauques, dans les rues de Rome. On vit aussi des astres avec des queues de flamme, des rosées de sang, des signes désastreux dans le soleil, et l'astre humide sous l'influence duquel est l'empire de Neptune s'évanouit dans une éclipse, à croire que c'était le jour du jugement. Ces mêmes signes précurseurs d'événements terribles, messagers toujours en avant des destinées, prologue des catastrophes imminentes, le ciel et la terre les ont fait apparaître dans nos climats à nos compatriotes.

Le Spectre reparaît.

Mais, chut! regardez! là! il revient encore! Je vais lui barrer le passage, dût-il me foudroyer. Arrête, illusion! Si tu as un son, une voix dont tu fasses usage, parle-moi! S'il y a à faire quelque bonne action qui puisse contribuer à ton soulagement et à mon salut, parle-moi! Si tu es dans le secret de quelque malheur national, qu'un avertissement pourrait peut-être prévenir, oh! parle! Ou si tu as enfoui pendant ta vie dans le sein de la terre un trésor extorqué, ce pourquoi, dit-on, vous autres esprits vous serrez souvent après la mort, dis-le moi.

(*Le coq chante.*)

Arrête et parle... Retiens-le, Marcellus.

MARCELLUS.

Le frapperai-je de ma pertuisane?

HORATIO.

Oui, s'il ne veut pas s'arrêter.

BERNARDO.

Il est ici!

HORATIO.

Il est ici!

(Le Spectre sort.)

MARCELLUS.

Il est parti! Nous avons tort de faire à un être si majestueux ces menaces de violence; car il est, comme l'air, invulnérable, et nos vains coups ne seraient qu'une méchante moquerie.

BERNARDO.

Il allait parler quand le coq a chanté.

HORATIO.

Et alors il a bondi comme un être coupable à une effrayante sommation. J'ai ouï dire que le coq, qui est le clairon du matin, avec son cri puissant et aigu, éveille le dieu du jour; et qu'à ce signal, qu'ils soient dans la mer ou dans le feu, dans la terre ou dans l'air, les esprits égarés et errants regagnent en hâte leurs retraites; et la preuve nous en est donnée par ce que nous venons de voir.

MARCELLUS.

Il s'est évanoui au chant du coq. On dit qu'aux approches de la saison où l'on célèbre la naissance de notre Sauveur, l'oiseau de l'aube chante toute la nuit, et alors, dit-on, aucun esprit n'ose s'aventurer dehors. Les nuits sont saines ; alors pas d'étoile qui frappe, pas de fée qui jette des sorts, pas de sorcière qui ait le pouvoir de charmer, tant cette époque est bénie et pleine de grâce !

HORATIO.

C'est aussi ce que j'ai ouï dire, et j'en crois quelque chose. Mais, voyez, le matin, vêtu de son manteau roux, s'avance sur la rosée de cette haute colline, là-bas à l'orient. Finissons notre faction, et, si vous m'en croyez, faisons part de ce que nous avons vu cette nuit au jeune Hamlet ; car, sur ma vie, cet esprit, muet pour nous, lui parlera. Consentez-vous à cette confidence, aussi impérieuse à notre dévouement que conforme à notre devoir ?

MARCELLUS.

Faisons cela, je vous prie : je sais où, ce matin, nous avons le plus de chance de le trouver.

SCENE II

Salle d'Etat dans le château.

Entrent le ROI, *la* REINE, HAMLET, POLONIUS, LAERTES, VOLTIMAND, CORNELIUS, *des* SEIGNEURS *et leur suite.*

LE ROI.

Bien que la mort de notre cher frère Hamlet soit un souvenir toujours vert, bien qu'il soit convenable pour nous de maintenir nos cœurs dans le chagrin, et, pour tous nos sujets, d'avoir sur le front la même contraction de douleur, cependant la raison, en lutte avec la nature, veut que nous pensions à lui avec une sage tristesse, et sans nous oublier nous-mêmes. Voilà pourquoi celle qui fut jadis notre sœur, qui est maintenant notre reine, et notre associée à l'empire de ce belliqueux Etat, a été prise par nous pour femme. C'est avec une joie douloureuse, en souriant d'un œil et en pleurant de l'autre, en mêlant le chant des funérailles au chant des noces, et en tenant la balance égale entre la joie et la douleur, que nous nous sommes mariés ; nous n'avons pas résisté à vos sages conseils qui ont été librement donnés dans toute cette affaire. Nos remercîments à tous ! Maintenant passons outre, et sachez que le jeune Fortinbras, se faisant une faible idée de nos forces ou pensant que, par suite de la mort de feu notre cher frère, notre empire se lézarde et tombe en ruines, est poursuivi par la chimère de sa supériorité, et n'a cessé de nous importuner de messages, par lesquels il nous réclame les terres très légalement cédées par son père à notre frère très-vaillant. Voilà pour lui. Quant à nous et à l'objet de cette assemblée, voici quelle est l'affaire. Nous avons écrit sous ce pli au roi de Norwège, oncle du jeune Fortinbras, qui, impotent et retenu

au lit, connaît à peine les intentions de son neveu, afin qu'il ait à arrêter ces menées ; car les levées et les enrôlements nécessaires à la formation des corps se font tous parmi ses sujets. Sur ce, nous vous dépêchons, vous, brave Cornélius, et vous, Voltimand, pour porter ces compliments écrits au vieux Norwège; et nous limitons vos pouvoirs personnels, dans vos négociations avec le roi, à la teneur des instructions détaillées que voici. Adieu, et que votre diligence prouve votre dévouement.

CORNÉLIUS ET VOLTIMAND.

En cela, comme en tout, nous vous montrerons notre dévouement.

LE ROI.

Nous n'en doutons pas ; adieu de tout cœur.

(Voltimand et Cornélius sortent.)

Et maintenant, Laertes, qu'avez-vous de nouveau à nous dire Vous nous avez parlé d'une requête. Qu'est-ce, Laertes ? Vous ne sauriez parler raison au roi de Danemark et perdre vos paroles. Que peux-tu désirer, Laertes, que je ne sois prêt à t'accorder avant que tu le demandes ? La tête n'est pas plus naturellement dévouée au cœur, la main, plus serviable à la bouche, que la couronne de Danemark ne l'est à ton père. Que veux-tu, Laertes ?

LAERTES.

Mon redouté seigneur, je demande votre congé et votre agrément pour retourner en France. Je suis venu avec empressement en Danemark pour vous rendre hommage à votre couronnement ; mais maintenant, je dois l'avouer, ce devoir une fois rempli, mes pensées et mes vœux se tournent de nouveau vers la France et s'inclinent humblement devant votre gracieux congé.

LE ROI.

Avez-vous la permission de votre père? Que dit Polonius ?

POLONIUS.

Il a fini, Monseigneur, par me l'arracher à force d'importunités ; mais, enfin, j'ai à regret mis à son désir le sceau de mon consentement. Je vous supplie de le laisser partir.

LE ROI.

Pars quand tu voudras, Laertes : le temps t'appartient, emploie-le au gré de tes plus chers caprices. Eh bien ! Hamlet, mon cousin et mon fils...

HAMLET, *à part.*

Un peu plus que cousin et un peu moins que fils.

LE ROI.

Pourquoi ces nuages qui planent encore sur votre front?

HAMLET.

Il n'en est rien, Seigneur; je suis trop près du soleil.

LA REINE.

Bon Hamlet, dépouille ces couleurs nocturnes et jette au roi de Danemark un regard ami. Ne t'acharne pas, les paupières ainsi baissées, à chercher ton noble père dans la poussière. Tu le sais, c'est la règle commune : tout ce qui vit doit mourir, emporté par la nature dans l'éternité.

HAMLET.

Oui, Madame, c'est la règle commune.

LA REINE.

S'il en est ainsi, pourquoi, dans le cas présent, te semble-t-elle si étrange?

HAMLET.

Elle me semble, Madame? non, elle est! Je ne connais pas les semblants. Ce n'est pas seulement ce manteau noir comme l'encre, bonne mère, ni ce costume obligé d'un deuil solennel, ni le souffle violent d'un soupir forcé, ni le ruisseau intarissable qui inonde les yeux, ni la mine abattue du visage, ni toutes ces formes, tous ces modes, toutes ces apparences de la douleur qui peuvent révéler ce que j'éprouve. Ce sont là des semblants, car

ce sont des actions qu'un homme peut jouer; mais j'ai en moi ce qui ne peut se feindre. Tout le reste n'est que le harnais et le vêtement de la douleur.

LE ROI.

C'est chose touchante et honorable pour votre caractère, Hamlet, de rendre à votre père ses funèbres devoirs. Mais, rappelez-vous-le, votre père avait perdu son père, celui-ci avait perdu le sien. C'est pour le survivant une obligation filiale de garder pendant quelque temps la tristesse du deuil; mais persévérer dans une affliction obstinée, c'est le fait d'un entêtement impie; c'est une douleur indigne d'un homme; c'est la preuve d'une volonté en révolte contre le ciel, d'un cœur sans humilité, d'une âme sans résignation, d'une intelligence simple et illettrée. Car, pour un fait qui, nous le savons, doit nécessairement arriver, et est aussi commun que la chose la plus vulgaire, à quoi bon, dans une opposition maussade, nous émouvoir à ce point? Fi! c'est une offense au ciel, une offense aux morts, une offense à la nature, une offense absurde à la raison, pour qui la mort des pères est un lieu commun et qui n'a cessé de crier, depuis le premier cadavre jusqu'à l'homme qui meurt aujourd'hui : *Cela doit être ainsi!* Nous vous en prions, jetez à terre cette impuissante douleur, et regardez-nous comme un père. Car, que le monde le sache bien, vous êtes de tous le plus proche de notre trône; et la noble affection que le plus tendre père a pour son fils, je l'éprouve pour vous. Quant à votre projet de retourner aux écoles de Wittemberg, il est en tout contraire à notre désir; nous vous en supplions, consentez à rester ici, pour la joie et la consolation de nos yeux, vous, le premier de notre cour, notre cousin et notre fils.

LA REINE.

Que les prières de ta mère ne soient pas perdues, Hamlet; je t'en prie, reste avec nous; ne vas pas à Wittemberg.

HAMLET.

Je ferai de mon mieux pour vous obéir en tout, Madame.

LE ROI.

Allons, voilà une réponse affectueuse et convenable : Soyez en Danemark comme nous-même.... Venez, Madame : cette déférence gracieuse et naturelle d'Hamlet sourit à mon cœur : en actions de grâces, je veux que le roi de Danemark ne boive pas aujourd'hui une joyeuse santé, sans que les gros canons le disent aux nuages, et que chaque toast du roi soit répété par le ciel, écho du tonnerre terrestre. Sortons.

(*Le Roi, la Reine, les Seigneurs, Polonius et Laertes sortent.*)

HAMLET.

Ah! si cette chair trop solide pouvait se fondre, se dissoudre et se perdre en rosée! si l'Eternel n'avait pas dirigé ses canons contre le suicide!... O Dieu! ô Dieu! combien pesantes, usées, plates et stériles, me semblent toutes les jouissances de ce monde! Fi de la vie! ah! fi! c'est un jardin de mauvaises herbes qui montent en graine; une végétation fétide et grossière est tout ce qui l'occupe. Que les choses en soient venues là! depuis deux mois seulement qu'il est mort! Non, non, pas même deux mois! Un roi si excellent; qui était à celui-ci ce qu'Hypérion est à un satyre; si tendre pour ma mère qu'il ne voulait pas permettre aux vents du ciel d'atteindre trop rudement son visage. Ciel et terre! faut-il que je me souvienne? Quoi, elle se pendait à lui, comme si ses désirs grandissaient en se rassasiant. Et pourtant! En un mois... Ne pensons pas à cela... Fragilité, ton nom est femme! En un petit mois, avant d'avoir usé les souliers avec lesquels elle suivait le corps de mon pauvre père, comme Niobé, tout en pleurs. Eh quoi! elle, elle-même! O ciel! une bête qui n'a pas de réflexion, aurait gardé le deuil plus longtemps... Mariée avec mon oncle, le frère de mon père, mais pas plus semblable à mon père que moi

à Hercule : en un mois! avant même que le sel de ses larmes menteuses eût cessé d'irriter ses yeux rougis, elle s'est mariée! O ardeur criminelle! courir avec une telle vivacité à des draps incestueux! C'est une mauvaise action qui ne peut mener à rien de bon. Mais tais-toi, mon cœur! car il faut que je retienne ma langue.

HORATIO, BERNARDO *et* MARCELLUS
entrent.

HORATIO.

Salut à Votre Seigneurie.

HAMLET.

Je suis charmé de vous voir bien portant; Horatio, si j'ai bonne mémoire!

HORATIO.

Lui-même, Monseigneur, et votre humble serviteur toujours.

HAMLET.

Dites mon bon ami; j'échangerai ce titre avec vous. Et que faites-vous loin de Wittemberg, Horatio? Marcellus?

MARCELLUS.

Mon bon seigneur.

HAMLET.

Je suis charmé de vous voir; bonsoir, Monsieur. Mais vraiment pourquoi avez-vous quitté Wittemberg?

HORATIO.

Un caprice de vagabond, mon bon seigneur.

HAMLET.

Je ne laisserais pas votre ennemi parler de la sorte; vous ne voudrez pas faire violence à mon oreille pour la forcer à croire votre propre déposition contre vous-même. Je sais que vous n'êtes point un vagabond. Mais quelle affaire avez-vous à Elseneur? Nous vous apprendrons à boire sec avant votre départ.

HORATIO.

Monseigneur, j'étais venu pour assister aux funérailles de votre père.

HAMLET.

Ne te moque pas de moi, je t'en prie, camarade étudiant; je crois que c'est pour assister aux noces de ma mère.

HORATIO.

Il est vrai, Monseigneur, qu'elles ont suivi de bien près.

HAMLET.

Economie! économie, Horatio! Les viandes cuites pour les funérailles ont été servies froides sur les tables du mariage. Que n'ai-je été rejoindre mon plus intime ennemi dans le ciel plutôt que d'avoir jamais vu ce jour, Horatio! Mon père! il me semble que je vois mon père!

HORATIO.

Où donc, Monseigneur?

HAMLET.

Avec les yeux de la pensée, Horatio.

HORATIO.

Je l'ai vu jadis, c'était un magnifique roi.

HAMLET.

C'était un homme auquel, tout bien considéré, je ne retrouverai pas de pareil.

HORATIO.

Monseigneur, je crois l'avoir vu la nuit dernière.

HAMLET.

Vu! qui?

HORATIO.

Monseigneur, le roi votre père.

HAMLET.

Le roi mon père!

HORATIO.

Calmez pour un moment votre surprise par l'attention.

afin que je puisse, avec le témoignage de ces messieurs, vous raconter ce prodige.

HAMLET.

Pour l'amour de Dieu, parle.

HORATIO.

Pendant deux nuits de suite, tandis que ces messieurs, Marcellus et Bernardo, étaient de garde, au milieu du désert funèbre de la nuit, voici ce qui leur est arrivé : Une figure semblable à votre père, armée de toutes pieces, de pied en cap, leur est apparue, et, avec une démarche solennelle, a passé lentement et majestueusement près d'eux : trois fois elle s'est promenée devant leurs yeux interdits et fixes d'épouvante, à la distance du baton qu'elle tenait. Et eux, dissous par la terreur en une sueur glacée, sont restés muets et n'ont osé lui parler. Ils m'ont fait part de ce secret effrayant; et la nuit suivante j'ai monté la garde avec eux. Alors, juste sous la forme et à l'heure que tous deux m'avaient indiquées, sans qu'il y manquât un détail, l'apparition est revenue. J'ai reconnu votre père; ces deux mains ne sont pas plus semblables.

HAMLET.

Mais où cela s'est-il passé?

MARCELLUS.

Monseigneur, sur la plate-forme où nous étions de garde.

HAMLET.

Et vous ne lui avez pas parlé?

HORATIO.

Si, Monseigneur : mais il n'a fait aucune réponse. Une fois pourtant, il m'a semblé qu'il levait la tête et se mettait en mouvement comme s'il voulait parler : mais alors justement, le coq matinal a jeté un cri aigu; et à ce bruit, le spectre s'est enfui à la hâte et s'est évanoui de notre vue.

HAMLET.

C'est très-étrange.

HORATIO.

C'est aussi vrai que j'existe, mon honoré seigneur; et nous avons pensé qu'il était écrit dans notre devoir de vous en instruire.

HAMLET.

Mais vraiment, vraiment, Messieurs, ceci me trouble. Etes-vous de garde cette nuit?

TOUS.

Oui, Monseigneur.

HAMLET.

Armé, dites-vous?

TOUS.

Armé, Monseigneur.

HAMLET.

De pied en cap?

TOUS.

De la tête aux pieds, Monseigneur.

HAMLET.

Vous n'avez donc pas vu sa figure?

HORATIO.

Oh! si, Monseigneur, il portait sa visière levée.

HAMLET.

Eh bien! avait-il l'air farouche?

HORATIO.

Plutôt l'aspect de la tristesse que de la colère.

HORATIO.

Pâle ou rouge?

HORATIO.

Ah! très-pâle.

HAMLET.

Et il fixait les yeux sur vous?

HORATIO.

Constamment.

HAMLET.

Je voudrais avoir été là.

HORATIO.

Vous auriez été bien stupéfait.

HAMLET.

C'est très-probable, très-probable. Est-il resté longtemps?

HORATIO.

Le temps qu'il faudrait pour compter jusqu'à cent sans se presser.

BERNARDO ET MARCELLUS.

Plus longtemps, plus longtemps.

HORATIO.

Pas la fois où je l'ai vu.

HAMLET.

La barbe était grisonnante, n'est-ce pas ?

HORATIO.

Elle était comme je la lui ai vue de son vivant, d'un noir argenté.

HAMLET.

Je veillerai cette nuit ; peut-être reviendra-t-il encore.

HORATIO.

Oui, je le garantis.

HAMLET.

S'il se présente sous la figure de mon noble père, je lui parlerai, dût l'enfer, bouche béante, m'ordonner de me taire. Je vous en prie tous, si vous avez jusqu'ici tenu cette vision secrète, gardez toujours le silence; et quoi qu'il arrive cette nuit, confiez-le à votre réflexion, mais pas à votre langue. Je récompenserai vos dévouements. Ainsi, adieu. Sur la plate-forme, entre onze heures et minuit, j'irai vous voir.

TOUS.

Nos hommages à Votre Seigneurie.

HAMLET.

Non, à moi votre amitié, comme la mienne à vous. Adieu.

(*Horatio, Marcellus et Bernardo sortent.*)

L'esprit de mon père en armes! Tout cela va mal! Je soupçonne quelque hideuse tragédie! Que la nuit n'est-elle déjà venue! Jusque-là, reste calme, mon âme! Les noires actions, quand toute la terre les couvrirait, se dresseront aux yeux des hommes.

(*Il sort.*)

SCENE III.

Une chambre dans la maison de Polonius.

Entrent LAERTES *et* OPHELIA.

LAERTES.

Mes bagages sont embarqués, adieu. Ah! sœur, quand les vents seront bons et qu'un convoi sera prêt à partir, ne vous endormez pas, mais donnez-moi de vos nouvelles.

OPHÉLIA.

En pouvez-vous douter?

LAERTES.

Pour ce qui est d'Hamlet et de ses frivoles attentions, regardez cela comme une fantaisie, un jeu sensuel, une violette de la jeunesse printanière, précoce mais éphémère, suave mais sans durée, dont le parfum remplit une minute; rien de plus.

OPHÉLIA.

Rien de plus, vraiment?

LAERTES.

Non, croyez-moi, rien de plus. Car la nature, dans la croissance, ne développe pas seulement les muscles et la masse du corps; mais, à mesure que le temple est plus vaste, les devoirs que le service intérieur impose à l'âme grandissent également. Peut-être, vous aime-t-il aujourd'hui; peut-être aucune souillure, aucune déloyauté ne ternit-elle la vertu de ses désirs; mais vous devez craindre, en considérant sa grandeur, que sa volonté ne soit pas à lui ; en effet, il est lui-même le sujet de sa naissance. Il ne lui est pas permis, comme aux gens sans valeur,

de décider pour lui-même ; car de son choix dépendent le salut et la santé de tout l'Etat ; et aussi son choix doit-il être circonscrit par l'opinion et par l'assentiment du corps dont il est la tête. Donc, s'il dit qu'il vous aime, vous ferez sagement de n'y croire que dans les limites où son rang spécial lui laisse la liberté de faire ce qu'il dit : liberté que règle tout entière la grande voix du Danemark. Considérez donc quelle atteinte subirait votre honneur si vous alliez écouter ses chansons d'une oreille trop crédule, ou perdre votre cœur, ou bien ouvrir le trésor de votre chasteté à son importunité triomphante. Prenez-y garde, Ophélia, prenez-y garde, ma chère sœur, et tenez-vous en arrière de votre affection, hors de la portée de ses dangereux désirs. La vierge la plus chiche est assez prodigue si elle démasque sa beauté pour la lune. La vertu même n'échappe pas aux coups de la calomnie ; le ver rouge les nouveaux-nés du printemps, trop souvent même avant que leurs boutons soient éclos ; et c'est au matin de la jeunesse, à l'heure des limpides rosées, que les souffles contagieux sont le plus menaçants. Soyez donc prudente : la meilleure sauvegarde, c'est la crainte ; la jeunesse trouve la révolte en elle-même, quand elle ne la trouve pas près d'elle.

OPHÉLIA.

Je conserverai le souvenir de ces bons conseils comme un gardien pour mon cœur. Mais vous, cher frère, ne faites pas comme ce pasteur impie qui indique une route escarpée et épineuse vers le ciel, tandis que lui-même, libertin repu et impudent, foule les primevères du sentier de la licence, sans ce soucier de ses propres sermons.

LAERTES.

N'ayez pas de crainte pour moi. Je tarde trop longtemps. Mais voici mon père.

POLONIUS *entre.*

Une double bénédiction est une double faveur ; l'occasion sourit à de seconds adieux.

POLONIUS.

Encore ici, Laertes! à bord! à bord! Quelle honte! Le vent est assis sur l'épaule de votre voile, et l'on vous attend. Voici ma bénédiction !

(Il met sa main sur la tête de Laertes.)

Maintenant grave dans ta mémoire ces quelques préceptes : Refuse l'expression à tes pensées et l'exécution à toute idée irréfléchie. Sois familier, mais nullement vulgaire. Quand tu as adopté et éprouvé un ami, accroche-le à ton âme avec un crampon d'acier, mais ne durcis pas ta main au contact du premier camarade frais éclos que tu dénicheras. Garde-toi d'entrer dans une querelle ; mais, une fois dedans, comporte-toi de manière que l'adversaire se garde de toi. Prête l'oreille à tous, mais tes paroles au petit nombre. Prends l'opinion de chacun, mais réserve ton jugement. Que ta mise soit aussi coûteuse que ta bourse te le permet, sans être de fantaisie excentrique ; riche, mais peu voyante ; car le vêtement révèle souvent l'homme ; et en France, les gens de qualité et du premier rang ont, sous ce rapport, le goût le plus exquis et le plus digne. Ne soit ni emprunteur, ni prêteur ; car le prêt fait perdre souvent argent et ami, et l'emprunt émousse l'économie. Avant tout, sois loyal envers toi-même; et aussi infailliblement que la nuit suit le jour, tu ne pourras être déloyal envers personne. Adieu. Que ma bénédiction assaisonne pour toi ces conseils !

LAERTES.

Je prends très-humblement congé de vous, Monseigneur.

POLONIUS.

L'heure vous appelle : allez, vos serviteurs attendent.

LAERTES.

Adieu, Ophélia ; et souvenez-vous bien de ce que je vous ai dit.

OPHÉLIA.

Tout est enfermé dans ma mémoire, et vous en garderez vous-même la clef.

LAERTES.

Adieu.

(*Laertes sort.*)

POLONIUS.

Que vous a-t-il dit, Ophélia ?

OPHÉLIA.

C'est, ne vous déplaise, quelque chose touchant le seigneur Hamlet.

POLONIUS.

Bonne idée, pardieu ! On m'a dit que, depuis peu, Hamlet a eu avec vous de fréquents tête-à-tête ; et que vous-même vous lui aviez prodigué très-généreusement vos audiences. S'il en est ainsi (et l'on me l'a fait entendre par voie de précaution), je dois vous dire que vous ne comprenez pas très-clairement vous-même ce qui convient à ma fille et à votre honneur. Qu'y a-t-il entre vous ? Confiez-moi la vérité.

OPHÉLIA.

Il m'a depuis peu, Monseigneur, fait maintes offres de son affection.

POLONIUS.

De son affection ? peuh ! Vous parlez en fille verte, qui n'a point passé par le crible de tous ces dangers-là. Croyez-vous à ses offres, comme vous les appelez ?

OPHÉLIA.

Je ne sais pas, Monseigneur, ce que je dois penser.

POLONIUS.

Eh bien ! moi, je vais vous l'apprendre. Pensez que vous êtes une enfant d'avoir pris pour argent comptant des offres qui ne sont pas de bon aloi. Estimez-vous plus chère ; ou bien, pour ne pas perdre le souffle de ma pauvre parole en périphrase, vous m'estimez pour un niais.

OPHÉLIA.

Monseigneur, il m'a importunée de son amour, mais avec des manières honorables.

POLONIUS.

Oui, appelez cela des manières ; allez ! allez !

OPHÉLIA.

Et il a appuyé ses discours, Monseigneur, de tous les serments les plus sacrés.

POLONIUS.

Bah ! pièges à attraper des grues ! Je sais, alors que le sang brûle, avec quelle prodigalité l'âme prête des serments à la langue. Ces lueurs, ma fille, qui donnent plus de lumière que de chaleur, et qui s'éteignent au moment même où elles promettent le plus, ne les prenez pas pour une vraie flamme. Désormais, ma fille, soyez un peu plus avare de votre virginale présence ; ne dépréciez point vos rendez-vous à ce point de les donner à commandement. Quant au seigneur Hamlet, ce que vous devez penser de lui, c'est qu'il est jeune, et qu'il a pour ses écarts la corde plus lâche que vous. En un mot, Ophélia, ne vous fiez pas à ses serments ; car ils sont, non les interprètes de l'intention qui se montre sous leur vêtement, mais les entremetteurs des désirs sacrilèges, qui ne profèrent tant de saintes et pieuses promesses que pour mieux tromper. Une fois pour toutes, je vous le dis en termes nets : à l'avenir, ne calomniez pas vos loisirs en employant une minute à échanger des paroles et à causer avec le seigneur Hamlet. Veillez-y, je vous l'ordonne, passez votre chemin.

OPHÉLIA.

J'obéirai, Monseigneur.

(Ils sortent.)

SCENE IV

La plate-forme.

Entrent HAMLET, HORATIO *et* MARCELLUS.

HAMLET.

L'air pince rudement. Il fait très-froid.

HORATIO.

L'air est piquant et aigre.

HAMLET.

Quelle heure, à présent ?

HORATIO.

Pas loin de minuit, je crois.

MARCELLUS.

Non, il est déjà sonné.

HORATIO.

Vraiment ? Je ne l'ai pas entendu ; alors le temps approche où l'esprit a l'habitude de se promener.

On entend au dehors une fanfare de trompettes et une décharge d'artillerie.

Qu'est-ce que cela signifie, Monseigneur ?

HAMLET.

Le roi passe cette nuit à boire, au milieu de l'orgie et des danses aux contorsions effrontées ; et à mesure qu'il boit les rasades de vin du Rhin, la timbale et la trompette proclament ainsi le triomphe de ses toasts.

HORATIO.

Est-ce la coutume ?

HAMLET.

Oui, pardieu ! Mais, selon mon sentiment, quoique je sois né dans ce pays et fait pour ses usages, c'est une coutume qu'il est plus honorable de violer que d'observer. Ces débauches abrutissantes nous font, de l'orient à l'occident, bafouer et insulter par les autres nations qui nous traitent d'ivrognes et souillent notre nom du sobriquet de pourceaux. Et vraiment cela suffit pour énerver la gloire que méritent nos exploits les plus sublimes. Pareille chose arrive souvent aux individus qui ont quelque vicieux signe naturel. S'ils sont nés (ce dont ils ne sont pas coupables, car la créature ne choisit pas son origine) avec quelque goût extravagant qui renverse souvent l'enceinte fortifiée de la raison, ou avec une habitude qui

couvre de levain les plus louables qualités; ces hommes, dis-je, auront beau ne porter la marque que d'un seul défaut, livrée de la nature ou insigne du hasard, leurs autres vertus (fussent-elles pures comme la grâce et aussi infinies que l'humanité le permet) seront corrompues dans l'opinion générale par cet unique défaut. Un atome d'impureté perdra la plus noble substance par son contact infamant.

Entre le SPECTRE.

HORATIO.

Regardez, Monseigneur, le voilà !

HAMLET.

Anges, ministres de grâce, défendez-nous ! Qui que tu sois, esprit salutaire ou lutin damné ; que tu apportes avec toi les brises du ciel ou les rafales de l'enfer; que tes intentions soient perverses ou charitables, tu te présentes sous une forme si provoquante que je veux te parler. Je t'invoque, Hamlet, sire, mon père, royal Danois ! Oh ! réponds-moi. Ne me laisse pas déchirer par le doute ; mais dis-moi pourquoi tes os sanctifiés, ensevelis dans la mort, ont déchiré leur suaire ! Pourquoi le sépulcre où nous t'avons vu inhumé en paix, a ouvert ses lourdes mâchoires de marbre pour te rejeter dans ce monde ! Que signifie ceci ? Pourquoi toi, corps mort, viens-tu, tout couvert d'acier, revoir ainsi les clairs de lune et rendre effrayante la nuit ? Et nous, bouffons de la nature, pourquoi ébranles-tu si horriblement notre imagination par des pensées inaccessibles à nos âmes ? dis, pourquoi cela ? dans quel but ? que veux-tu de nous ?

HORATIO.

Il vous fait signe de le suivre, comme s'il voulait vous faire une communication à vous seul.

MARCELLUS.

Voyez avec quel geste courtois il vous appelle vers un lieu plus écarté ; mais n'allez pas avec lui !

HORATIO.

Non, gardez-vous-en bien !

HAMLET.

Il ne veut pas parler ici ; alors je veux le suivre.

HORATIO.

N'en faites rien, Monseigneur.

HAMLET.

Pourquoi ? qu'ai-je à craindre ? je n'estime pas ma vie au prix d'une épingle ; et quant à mon âme, que peut-il lui faire, puisqu'elle est immortelle comme lui ? Il me fait signe encore ; je vais le suivre.

HORATIO.

Eh quoi ! Monseigneur, s'il allait vous attirer vers les flots ou sur la cime effrayante de ce rocher qui s'avance au-dessus de sa base, dans la mer ? et là, prendre quelque autre forme horrible pour détruire en vous la souveraineté de la raison et vous jeter en démence ? Songez-y : l'aspect seul de ce lieu donne des fantaisies de désespoir au cerveau de quiconque contemple la mer de cette hauteur et l'entend rugir au-dessous.

HAMLET.

Il me fait signe encore.

(*Au spectre.*)

Va ! je te suis.

MARCELLUS.

Vous n'irez pas, Monseigneur.

HAMLET.

Lâchez ma main.

HORATIO.

Soyez raisonnable ; vous n'irez pas !

HAMLET.

Ma fatalité me hèle et rend ma plus petite artère aussi robuste que les muscles du lion néméen.

(*Le Spectre lui fait signe.*)

Il m'appelle encore.

(*S'échappant de leurs bras.*)

Lâchez-moi, Messieurs. Par le ciel, je ferai un spectre de qui m'arrêtera ! Arrière, vous dis-je !

(*Au Spectre.*)

Marche, je te suis.

(*Le Spectre et Hamlet sortent.*)

HORATIO.

L'imagination le rend furieux.

MARCELLUS.

Suivons-le ; c'est manquer à notre devoir de lui obéir ainsi.

HORATIO.

Allons sur ses pas. Quelle sera l'issue de tout ceci ?

MARCELLUS.

Il y a quelque chose de pourri dans l'empire du Danemark.

HORATIO.

Le ciel avisera.

MARCELLUS.

Eh bien ! suivons-le.

(*Ils sortent.*)

SCENE V

Une autre partie de la plate-forme.

HAMLET *et le* SPECTRE *reviennent*

HAMLET.

Où veux-tu me conduire ? Parle, je n'irai pas plus loin.

LE SPECTRE.

Ecoute-moi bien.

HAMLET.

J'écoute.

LE SPECTRE.

L'heure est presque arrivée où je dois retourner dans les flammes sulfureuses qui servent à mon tourment.

HAMLET.

Hélas ! pauvre ombre !

LE SPECTRE.

Ne me plains pas, mais prête ta sérieuse attention à ce que je vais te révéler.

HAMLET.

Parle, je suis tenu d'écouter.

LE SPECTRE.

Comme tu le seras de tirer vengeance, quand tu auras écouté.

HAMLET.

Comment ?

LE SPECTRE.

Je suis l'esprit de ton père, condamné pour un certain temps à errer la nuit, et, le jour, à jeûner dans une prison de flamme, jusqu'à ce que le feu m'ait purgé des crimes noirs commis aux jours de ma vie mortelle. S'il ne m'était pas interdit de dire les secrets de ma prison, je ferais un récit dont le moindre mot labourerait ton âme, glacerait ton jeune sang, ferait sortir de leur sphère tes yeux comme deux étoiles, déferait le nœud de tes boucles tressées, et hérisserait chacun de tes cheveux sur ta tête comme des piquants sur un porc épic furieux. Mais ces descriptions du monde éternel ne sont pas faites pour des oreilles de chair et de sang... Ecoute, écoute, oh ! écoute ! Si tu as jamais aimé ton tendre père...

HAMLET.

O ciel !

LE SPECTRE.

Venge-le d'un meurtre horrible et monstrueux.

HAMLET.

D'un meurtre ?

LE SPECTRE.

Un meurtre horrible ! le plus excusable l'est ; mais celui-ci fut le plus horrible, le plus étrange, le plus monstrueux.

HAMLET.

Fais-le-moi vite connaître, pour qu'avec des ailes rapides comme l'idée ou les pensées d'amour, je vole à la vengeance !

LE SPECTRE.

Tu es prêt, je le vois. Tu serais plus inerte que la ronce qui s'engraisse et pourrit à l'aise sur la rive du Léthé, si tu n'étais pas excité par ceci. Maintenant, Hamlet, écoute : On a fait croire que, tandis que je dormais dans mon jardin, un serpent m'avait piqué : ainsi, toutes les oreilles du Danemark ont été grossièrement abusées par un récit forgé de ma mort. Mais sache-le, toi, noble jeune homme : le serpent qui a mordu ton père mortellement porte aujourd'hui sa couronne.

HAMLET.

O mon âme prophétique ! mon oncle !

LE SPECTRE.

Oui, ce monstre incestueux, adultère, par la magie de son esprit, par ses dons perfides (oh ! maudits soient l'esprit et les dons qui ont le pouvoir de séduire à ce point !) a fait céder à sa passion honteuse la volonté de ma reine, la plus vertueuse des femmes en apparence... O Hamlet, quelle chute ! De moi en qui l'amour toujours digne marchait, la main dans la main, avec la foi conjugale, descendre à un misérable dont les dons naturels étaient si peu de chose auprès des miens. Mais, ainsi que la vertu reste toujours inébranlable, même quand le vice la courtise sous une forme céleste ; de même la luxure, bien qu'accouplée à un ange rayonnant, aura beau s'assouvir sur un lit divin, elle n'aura pour proie que l'immondice. Mais doucement ! il me semble que je respire la brise du matin. Abrégeons. Je dormais dans mon jardin, selon ma constante habitude, dans l'après-midi. A cette heure de pleine sécurité, ton oncle se glissa près de moi avec une fiole pleine du jus maudit de la jusquiame, et m'en versa dans le creux de l'oreille la liqueur lépreuse. L'effet en est funeste pour le sang de l'homme ; rapide

comme le vif argent, elle s'élance à travers les portes et les allées naturelles du corps ; et par son action énergique, fait figer et cailler, comme une goutte d'acide fait du lait, le sang le plus limpide et le plus pur. C'est ce que j'éprouvai; et tout à coup je sentis, pareil à Lazare, la lèpre couvrir partout d'une croûte infecte et hideuse la surface lisse de mon corps. Voilà comment dans mon sommeil la main d'un frère me ravit à la fois existence, couronne et reine. Arraché dans la floraison même de mes péchés, sans sacrements, sans préparation, sans viatique, sans m'être mis en règle, j'ai été envoyé devant mon juge, ayant toutes mes fautes sur ma tête. O horrible! horrible! oh ! bien horrible ! Si tu n'es pas dénaturé, ne supporte pas cela ; que le lit royal de Danemark ne soit pas la couche de la luxure et de l'inceste damné ! Mais, quelle que soit la manière dont tu poursuives cette action, que ton esprit reste pur, que ton âme s'abstienne de tout projet hostile à ta mère ; abandonne-la au ciel et à ces épines qui s'attachent à son sein pour la piquer et la déchirer. Adieu, une fois pour toutes ! Le ver luisant annonce que le matin est proche, et commence à pâlir ses feux impuissants. Adieu, adieu, Hamlet, souviens-toi de moi.

(*Le Spectre sort.*)

HAMLET.

O vous toutes, légions du ciel! O terre! Quoi encore? Y accouplerai-je l'enfer?... Infamie!... Contiens-toi, contiens-toi, mon cœur! et vous, mes nerfs, ne vieillissez pas en un instant, et tenez-moi raide!... Me souvenir de toi! Oui, pauvre ombre, tant que ma mémoire aura son siége dans ce globe égaré. Me souvenir de toi ? Oui, je veux du registre de ma mémoire effacer tous les souvenirs vulgaires et frivoles, tous les dictons des livres, toutes les formes, toutes les impressions qu'y ont copiées la jeunesse et l'observation ; et ton ordre vivant remplira seul les feuillets du livre de mon cerveau, fermé à ces vils sujets. Oui, par le ciel ! ô la plus perfide des femmes ! O scélé-

rat! scélérat! scélérat souriant et damné! Mes tablettes! mes tablettes! Il importe d'y noter qu'un homme peut sourire, sourire, et n'être qu'un scélérat. Du moins, j'en suis sûr, cela se peut en Danemark.

(*Il écrit.*)

Ainsi, mon oncle, vous êtes là. Maintenant le mot d'ordre. C'est : *Adieu! adieu! Souviens-toi de moi!* Je l'ai juré.

HORATIO, *derrière la scène.*

Monseigneur! Monseigneur!

MARCELLUS, *derrière la scène.*

Seigneur Hamlet!

HORATIO, *derrière la scène.*

Le ciel le préserve!

MARCELLUS, *derrière la scène.*

Ainsi soit-il!

HORATIO.

Hillo! ho! ho! Monseigneur!

HAMLET.

Hillo! ho! ho! page! viens, mon faucon, viens!

Entrent HORATIO *et* MARCELLUS.

MARCELLUS.

Que s'est-il passé, mon noble seigneur?

HORATIO.

Quelle nouvelle, Monseigneur?

HAMLET.

Oh! prodigieuse!

HORATIO.

Mon bon seigneur, dites-nous-la.

HAMLET.

Non, vous la révéleriez.

HORATIO.

Pas moi, Monseigneur, j'en jure par le ciel.

MARCELLUS.

Ni moi, Monseigneur.

HAMLET.

Qu'en dites-vous donc? quel cœur d'homme l'eût jamais pensé?... Mais vous serez discrets.

HORATIO ET MARCELLUS.

Oui, par le ciel, Monseigneur!

HAMLET.

S'il y a dans tout le Danemark un scélérat... c'est un coquin fieffé.

HORATIO.

Il n'était pas besoin, Monseigneur, qu'un fantôme sortît de la tombe pour nous apprendre cela.

HAMLET.

Oui, c'est vrai; vous êtes dans le vrai : ainsi donc, sans plus de circonlocutions, je trouve à propos que nous nous serrions la main et que nous nous quittions, vous pour aller où vos affaires et vos besoins vous appelieront; (car chacun a ses affaires et ses besoins, quels qu'ils soient,) et moi, pauvre garçon, pour aller prier, voyez-vous.

HORATIO.

Ce sont là des paroles égarées et vertigineuses, Monseigneur.

HAMLET.

Je suis fâché qu'elles vous offensent, fâché du fond du cœur; oui, vrai, du fond du cœur.

HORATIO.

Il n'y a pas d'offense, Monseigneur.

HAMLET.

Si, par saint Patrick! il y en a une, une offense bien grave encore. En ce qui touche cette vision, c'est un honnête fantôme, permettez-moi de vous le dire; quant à votre désir de connaître ce qu'il y a entre nous, maîtrisez-le de votre mieux. Et maintenant, mes bons amis, si vous

êtes vraiment des amis, des condisciples, des compagnons d'armes, accordez-moi une pauvre faveur.

HORATIO.

Qu'est-ce, Monseigneur? volontiers.

HAMLET.

Ne faites jamais connaître ce que vous avez vu cette nuit.

HORATIO ET MARCELLUS.

Jamais, Monseigneur.

HAMLET.

Bien, mais jurez-le.

HORATIO.

Sur ma foi, Monseigneur, je n'en dirai rien.

MARCELLUS.

Ni moi, Monseigneur, sur ma foi.

HAMLET.

Jurez sur mon épée.

MARCELLUS.

Nous avons déjà juré, Monseigneur.

HAMLET.

Jurez, sur mon épée, jurez!

LE SPECTRE, *de dessous terre.*

Jurez!

HAMLET.

Ah! ah! mon garçon, est-ce toi qui parles? es-tu là, sou vaillant? Allons... vous entendez le gaillard dans la cave, consentez à jurer.

HORATIO.

Prononcez la formule, Monseigneur!

HAMLET.

Ne jamais dire un mot de ce que vous avez vu; jurez-le sur mon épée.

LE SPECTRE, *de dessous terre.*

Jurez!

HAMLET.

Hic et ubique. Alors, changeons de place. Venez ici, Messieurs, et étendez encore les mains sur mon épée. Vous ne parlerez jamais de ce que vous avez entendu, jurez-le sur mon épée.

LE SPECTRE, *de dessous terre.*

Jurez!

HAMLET.

Bien dit, vieille taupe! Peux-tu donc travailler si vite sous terre? L'excellent pionnier! Eloignons-nous encore une fois, mes bons amis.

HORATIO.

Nuit et jour! voilà un prodige bien étrange!

HAMLET.

Donnez-lui donc la bienvenue due à un étranger. Il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel, Horatio, qu'il n'en est rêvé dans votre philosophie. Mais venez donc. Jurez ici, comme tout à l'heure, et que le ciel vous soit en aide! Quelque étrange ou bizarre que soit ma conduite, car il se peut que plus tard, je juge convenable d'affecter une allure fantasque, jurez que, me voyant alors, jamais il ne vous arrivera, en croisant les bras de cette façon, en secouant la tête ainsi, ou en prononçant quelque phrase douteuse, comme : « Bien! bien! Nous savons! » ou : « Nous pourrions si nous voulions! » ou : « S'il nous plaisait de parler! » ou : « Il ne tiendrait qu'à nous! » ou tel autre mot ambigu, de donner à entendre que vous avez un secret de moi. Jurez cela, et que la merci divine vous assiste au besoin! Jurez!

LE SPECTRE, *de dessous terre.*

Jurez!

HAMLET.

Calme-toi! calme-toi, âme en peine! Sur ce, Messieurs, je me recommande à vous de toute mon affection;

et tout ce qu'un pauvre homme comme Hamlet pourra faire pour vous exprimer son affection et son amitié, sera fait, Dieu aidant. Rentrons ensemble, et toujours le doigt sur les lèvres, je vous prie. Notre époque est détraquée. Maudite fatalité que je sois jamais né pour la remettre en ordre! Eh bien! allons! partons ensemble!

(*Ils sortent.*)

SCENE VI.

Une chambre dans la maison de Polonius.

Entrent POLONIUS *et* REYNALDO.

POLONIUS.

Donnez-lui cet argent et ces billets, Reynaldo.

REYNALDO.

Oui, Monseigneur.

POLONIUS.

Il sera merveilleusement sage, bon Reynaldo, avant de l'aller voir, de vous enquérir de sa conduite.

REYNALDO.

Monseigneur, c'était mon intention.

POLONIUS.

Bien dit, pardieu! très-bien dit! Voyez-vous, mon cher, sachez-moi d'abord quels sont les Danois qui sont à Paris; comment, avec qui, de quelles ressources, où ils vivent; quelle est leur société, leur dépense; et une fois assuré, par ces évolutions et ce manège de questions, qu'ils connaissent mon fils, avancez-vous plus que vos demandes n'auront l'air d'y toucher. Donnez-vous comme ayant de lui une connaissance éloignée, en disant, par exemple : « Je connais son père et sa famille, et un peu lui-même. » Comprenez-vous bien, Reynaldo?

REYNALDO.

Oui, très-bien, Monseigneur.

POLONIUS.

« Et un peu lui-même; mais, (pourrez-vous ajouter)

« bien imparfaitement; d'ailleurs, si c'est bien celui dont » je parle, c'est un jeune homme très-dérangé, adonné à » ceci ou à cela... » et alors mettez-lui sur le dos tout ce qu'il vous plaira d'inventer; rien cependant d'assez odieux pour le déshonorer; faites-y attention; tenez-vous, mon cher, à ces légèretés, à ces folies, à ces écarts usuels, bien connus comme inséparables de la jeunesse en liberté.

REYNALDO.

Par exemple, Monseigneur, l'habitude de jouer.

POLONIUS.

Oui, ou de boire, de tirer l'épée, de jurer, de se quereller, de courir les filles : vous pouvez aller jusque-là.

REYNALDO.

Monseigneur, il y aurait là de quoi le déshonorer!

POLONIUS.

Non, en vérité; si vous savez tempérer la chose dans l'accusation. N'allez pas ajouter à sa charge qu'il est débauché par nature; ce n'est pas là ce que je veux dire : mais effleurez si légèrement ses torts, qu'on n'y voie que les fautes de la liberté, l'étincelle et l'éruption d'un cerveau en feu, et les écarts d'un sang indompté, qui emporte tous les jeunes gens.

REYNALDO.

Mais, mon bon seigneur...

POLONIUS.

Et à quel effet devrez-vous agir ainsi?

REYNALDO.

C'est justement, Monseigneur, ce que je voudrais savoir.

POLONIUS.

Eh bien! mon cher, voici mon but, et je crois que c'est un plan infaillible. Quand vous aurez imputé à mon fils ces légères imperfections qu'on verrait chez tout être un peu souillé par l'action du monde, faites bien attention! si votre interlocuteur, celui que vous voulez sonder, a jamais remarqué aucun des vices énumérés par vous chez

le jeune homme dont vous lui parlez vaguement, il tombera d'accord avec vous de cette façon : *Cher monsieur*, ou *mon ami*, ou *seigneur!* suivant le langage et la formule, adoptés par le pays ou par l'homme en question.

REYNALDO.

Très-bien, Monseigneur.

POLONIUS.

Eh bien, donc, alors il... alors... Qu'est-ce que j'allais dire! J'allais dire quelque chose : Où en étais-je?

REYNALDO.

Vous disiez : « Il tombera d'accord de cette façon... »

POLONIUS.

Il tombera d'accord de cette façon... Oui, morbleu, il tombera d'accord avec vous comme ceci : « Je connais » le jeune homme, je l'ai vu hier ou l'autre jour, à telle » ou telle époque; avec tel et tel; et, comme vous disiez, » il était là à jouer; » ou : « Je l'ai surpris à boire », ou « se querellant au jeu de paume »; ou, peut-être : « Je l'ai vu entrer dans telle maison suspecte (*videlicet*, un bordel), » et ainsi de suite. Vous voyez maintenant, la carpe de la vérité se prend à l'hameçon de vos mensonges; et c'est ainsi que, nous autres, hommes de bon sens et de portée, en entortillant le monde et en nous y prenant de biais, nous trouvons indirectement notre direction. Voilà comment, par mes instructions et mes avis préalables, vous connaîtrez mon fils. Vous m'avez compris, n'est-ce pas?

REYNALDO.

Oui, Monseigneur.

POLONIUS.

Dieu soit avec vous! bon voyage!

REYNALDO.

Mon bon seigneur...

POLONIUS.

Faites par vous-même l'observation de ses penchants.

REYNALDO.

Oui, Monseigneur.

POLONIUS.

Et laissez-le jouer sa musique.

REYNALDO.

Bien, Monseigneur.

POLONIUS.

Adieu.

(*Reynaldo sort.*)

Entre OPHELIA.

Eh bien! Ophélia, qu'y a-t-il?

OPHÉLIA.

Oh! Monseigneur! monseigneur, j'ai été si effrayée!

POLONIUS.

De quoi, au nom du ciel?

OPHÉLIA.

Monseigneur, j'étais à coudre dans ma chambre, lorsqu'est entré le seigneur Hamlet, le pourpoint tout débraillé, la tête sans chapeau, les bas chiffonnés, sans jarretières et retombant sur la cheville, pâle comme sa chemise, les genoux s'entrechoquant, enfin avec un aspect aussi lamentable que s'il avait été lâché de l'enfer pour raconter des horreurs... Il se met devant moi.

POLONIUS.

Son amour pour toi l'a rendu fou!

OPHÉLIA.

Je n'en sais rien, Monseigneur, mais, vraiment, j'en ai peur.

POLONIUS.

Qu'a-t-il dit?

OPHÉLIA.

Il m'a prise par le poignet et m'a serrée très-fort. Puis,

il s'est éloigné de toute la longueur de son bras; et, avec l'autre main posée comme cela au-dessus de mon front, il s'est mis à étudier ma figure comme s'il voulait la dessiner. Il est resté longtemps ainsi. Enfin, secouant légèrement mon bras, et agitant trois fois la tête de haut en bas, il a poussé un soupir si pitoyable et si profond qu'on eût dit que son corps allait éclater et que c'était sa fin. Cela fait, il m'a lâchée, et, la tête tournée par-dessus l'épaule, il semblait trouver son chemin sans y voir, car il a franchi les portes sans l'aide de ses yeux, et jusqu'à la fin, il en a détourné la lumière sur moi.

POLONIUS.

Viens avec moi : je vais trouver le roi. C'est bien là le délire même de l'amour : il se frappe lui-même dans sa violence, et entraîne la volonté à des entreprises désespérées, plus souvent qu'aucune des passions qui, sous le ciel, accablent notre nature. Je suis fâché!... Ah ça, lui auriez-vous dit dernièrement des paroles dures?

OPHÉLIA.

Non, mon bon seigneur; mais, comme vous me l'aviez commandé, j'ai repoussé ses lettres et je lui ai refusé tout accès près de moi.

POLONIUS.

C'est cela qui l'a rendu fou. Je suis fâché de n'avoir pas mis plus d'attention et de discernement à le juger. Je craignais que ce ne fût qu'un jeu, et qu'il ne voulût ton naufrage. Mais, maudits soient mes soupçons! Il semble que c'est le propre de notre âge de pousser trop loin la précaution dans nos jugements, de même que c'est chose commune parmi la jeune génération de manquer de retenue. Viens, allons trouver le roi. Il faut qu'il sache tout ceci : le secret sur cet amour peut provoquer plus de malheurs que sa révélation de colères. Viens.

(Ils sortent.)

SCENE VII.

Une salle dans le château.

Entrent le ROI *et la* REINE, *et leur suite,* ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN.

LE ROI.

Soyez les bienvenus, cher Rosencrantz et vous Guildenstern; outre le désir que nous avions de vous voir, le besoin que nous avons de vos services nous a provoqué à vous mander en toute hâte. Vous avez su quelque chose de la transformation d'Hamlet; je dis transformation, car à l'extérieur comme à l'intérieur, c'est un homme qui ne se ressemble plus. Un motif autre que la mort de son père, a-t-il pu le mettre à ce point hors de son bon sens? je ne puis en juger. Je vous en supplie tous deux, vous qui avez été élevés dès l'enfance avec lui, et êtes restés depuis ses camarades de jeunesse et de goûts, daignez résider ici à notre cour quelque temps encore, pour que votre compagnie le rappelle vers le plaisir, et recueillez tous les indices que vous pourrez glaner dans l'occasion afin de savoir si le mal inconnu qui l'accable ainsi, ne serait pas, une fois découvert, facile pour nous à guérir.

LA REINE.

Chers messieurs, il a beaucoup parlé de vous; et il n'y a pas, j'en suis sûre, deux hommes au monde auxquels il soit plus attaché. Si vous vouliez bien nous montrer assez de courtoisie et de bienveillance pour passer quelque temps avec nous, afin d'aider à l'accomplissement de notre espérance, cette visite vous vaudra des remercîments dignes de la reconnaissance d'un roi.

ROSENCRANTZ.

Vos Majestés pourraient, en vertu du pouvoir souverain qu'elles ont sur nous, signifier leur bon plaisir redouté, comme un ordre plutôt que comme une prière.

GUILDENSTERN.

Nous obéirons tous deux; et tout courbés, nous nous

engageons ici à mettre libéralement nos services à vos pieds, sur un commandement.

LE ROI.

Merci, Rosencrantz; merci, gentil Guildenstern.

LA REINE.

Merci, Guildenstern; merci, gentil Rosencrantz. Veuillez, je vous en supplie, vous rendre sur-le-champ auprès de mon fils. Il est bien changé!

(*Se tournant vers sa suite.*)

Que quelques-uns de vous aillent conduire ces messieurs là où est Hamlet.

GUILDENSTERN.

Fasse le ciel que notre présence et nos soins lui soient agréables et salutaires!

LA REINE.

Amen!

(*Sortent Rosencrantz, Guildenstern et quelques hommes de la suite.*)

Entre POLONIUS.

POLONIUS, *au roi.*

Mon bon seigneur, les ambassadeurs sont joyeusement revenus de Norwège.

LE ROI.

Tu as toujours été le père des bonnes nouvelles.

POLONIUS.

Vrai, Monseigneur? soyez sûr, mon bon suzerain, que mes services, comme mon âme, sont voués en même temps à mon Dieu et à mon gracieux roi.

(*A part, au roi.*)

Et je pense, à moins que ma cervelle ne sache plus suivre la piste d'une affaire aussi sûrement que de coutume, que j'ai découvert la cause même de l'état lunatique d'Hamlet.

LE ROI.

Oh! parle! il me tarde de t'entendre.

POLONIUS.

Donnez d'abord audience aux ambassadeurs, ma nouvelle sera le dessert de ce grand festin.

LE ROI.

Fais-leur toi-même les honneurs et introduis-les.

(*Polonius sort.*)

(*A la reine.*)

Il me dit, chère Gertrude, qu'il a découvert le principe et la source de tout le trouble de votre fils.

LA REINE.

Je doute fort que ce soit autre chose que le grand motif, la mort de son père et notre mariage précipité.

Rentre POLONIUS, *avec* VOLTIMAND *et* CORNELIUS.

LE ROI.

Bien, nous l'examinerons. Soyez les bienvenus, mes bons amis! Parlez, Voltimand, que nous portez-vous de la part de notre frère de Norwège?

VOLTIMAND.

Le plus ample renvoi de compliments et de vœux. Dès notre première entrevue, il a expédié l'ordre de suspendre les levées de son neveu, qu'il avait prises pour des préparatifs contre les Polonais, mais qu'après meilleur examen, il a reconnues pour être dirigées contre Votre Altesse. Indigné de ce qu'on eût ainsi abusé de sa maladie, de son âge, de son impuissance, il a fait arrêter Fortinbras, lequel s'est soumis sur-le-champ, a reçu les réprimandes du Norwégien, et enfin a fait vœu devant son oncle de ne jamais diriger de tentative armée contre Votre Majesté. Sur quoi, le vieux Norwégien, accablé de joie, lui a accordé trois mille couronnes de traitement annuel, ainsi que le commandement pour employer les soldats, levés par lui, contre les Polonais. En même temps, il vous prie, par les présentes,

(*Il remet au roi un papier.*)

de vouloir bien accorder un libre passage à travers vos domaines pour cette expédition, sous telles conditions de sûretés et de garanties qui sont proposées ici.

LE ROI.

Cela ne nous déplaît pas. Nous lirons cette dépêche plus à loisir et nous y répondrons après y avoir réfléchi. En attendant, nous vous remercions de votre bonne besogne. Allez vous reposer; ce soir nous nous attablerons ensemble : soyez les bienvenus chez nous!

(*Sortent Voltimand et Cornélius.*)

POLONIUS.

Voilà une affaire bien terminée. Mon Suzerain et Madame, discuter ce que doit être la majesté royale, ce que sont les devoirs des sujets, pourquoi le jour est le jour, la nuit la nuit, et le temps le temps, ce serait perdre la nuit, le jour et le temps. En conséquence, puisque la brièveté est l'âme de l'esprit et que la prolixité en est le corps et la floraison extérieure, je serai bref. Votre noble fils est fou; je dis fou : car définir en quoi la folie véritable consiste, ce serait tout simplement fou : mais laissons cela.

LA REINE.

Plus de faits et moins d'art.

POLONIUS.

Madame, je n'y mets aucun art, je vous jure. Que votre fils est fou, cela est vrai; il est vrai que c'est dommage, et c'est dommage que ce soit vrai : voilà une sotte figure. Je dis adieu à l'art et vais parler simplement. Nous accordons qu'il est fou. Il reste maintenant à découvrir la cause de cet effet, ou plutôt la cause de ce méfait; car cet effet est le méfait d'une cause. Voilà ce qui reste à faire, et voici le reste du raisonnement. Pesez bien mes paroles. J'ai une fille (je l'ai, tant qu'elle est mienne), qui remplissant son devoir d'obéissance...

suivez bien! m'a remis ceci. Maintenant, méditez tout, et concluez.

(*Il lit.*)

« *A la céleste idole de mon âme, à la belle des belles, à Ophélia.* »

Voilà une mauvaise phrase, une phrase vulgaire; « belle des belles » est une expression vulgaire; mais écoutez :

« *Qu'elle garde ceci sur son magnifique sein blanc.* »

LA REINE.

Quoi! ceci est adressé par Hamlet à Ophélia?

POLONIUS.

Attendez, ma bonne dame, je cite textuellement :

« *Doute que les astres soient de flammes;*
» *Doute que le soleil tourne;*
» *Doute que la vérité soit la vérité,*
» *Mais ne doute jamais de mon amour!*

» *O chère Ophélia, je suis mal à l'aise en ces vers; je n'ai point l'art d'aligner mes soupirs, mais je t'aime bien! oh! par-dessus tout, crois-le. Adieu.*

» *A toi pour toujours, ma dame chérie, tant que cette machine mortelle m'appartiendra.*

» HAMLET. »

Voilà ce que, dans son obéissance, m'a remis ma fille : Elle m'a confié en outre, toutes les sollicitations qu'il lui adressait, avec tous les détails de l'heure, des moyens et du lieu.

LE ROI.

Mais comment a-t-elle accueilli son amour?

POLONIUS.

Que pensez-vous de moi?

LE ROI.

Ce que je dois penser d'un homme fidèle et honorable.

POLONIUS.

Je voudrais toujours l'être. Mais que penseriez-vous

de moi, si, quand j'ai vu cet ardent amour prendre essor, (je m'en étais aperçu, je dois vous le dire, avant que ma fille m'en eût parlé), que penseriez-vous de moi, que penserait de moi Sa Majesté bien-aimée la reine ici présente, si, jouant le rôle de pupitre ou d'album, ou faisant de mon cœur un complice muet, j'avais regardé cet amour d'un œil indifférent? Que penseriez-vous de moi?... Non, je suis allé rondement au fait et j'ai dit à cette petite maîtresse : *Le seigneur Hamlet est un prince hors de ta sphère, cela ne doit pas être.* Et alors je lui ai donné pour précepte de se tenir enfermée hors de sa portée, de ne pas admettre ses messagers, ni recevoir ses cadeaux. Ce que faisant, elle a pris les fruits de mes conseils; et lui (pour abréger l'histoire) se voyant repoussé, a été pris de tristesse, puis d'inappétence, puis d'insomnie, puis de faiblesse, puis de délire, et enfin, par aggravation, de cette folie qui l'égare maintenant et nous met tous en deuil.

LE ROI.

Croyez-vous que cela soit?

LA REINE.

C'est très-probable.

POLONIUS.

Quand m'est-il arrivé, je voudrais le savoir, de dire positivement : *Cela est*, lorsque cela n'était pas?

LE ROI.

Jamais, que je sache.

POLONIUS, *montrant sa tête et ses épaules.*

Séparez ceci de cela, s'il en est autrement; pourvu que les circonstances me guident, je découvrirai toujours la vérité, fût-elle cachée, ma foi! dans le centre de la terre.

LE ROI.

Comment nous assurer de la chose?

POLONIUS.

Vous savez que parfois il se promène, pendant quatre heures de suite, ici, dans la galerie.

LA REINE.

Oui, c'est vrai.

POLONIUS.

Au moment où il y sera, je lui lâcherai ma fille; cachons-nous alors, vous et moi, derrière une tapisserie. Surveillez l'entrevue : s'il est vrai qu'il ne l'aime pas, si ce n'est pas pour cela qu'il a perdu la raison, que je cesse d'assister aux conseils de l'Etat et que j'aille gouverner une ferme et des charretiers.

LE ROI.

Essayons cela.

Entre HAMLET, *lisant.*

LA REINE.

Voyez le malheureux qui s'avance tristement, un livre à la main.

POLONIUS.

Eloignez-vous, je vous en conjure, éloignez-vous tous deux; je veux l'aborder sur-le-champ. Oh! laissez-moi faire.

(*Sortent le Roi, la Reine et leur suite.*)

Comment va mon bon seigneur Hamlet?

HAMLET.

Bien, Dieu merci!

POLONIUS.

Me reconnaissez-vous, Monseigneur?

HAMLET.

Parfaitement, parfaitement; vous êtes un marchand de poisson.

POLONIUS.

Non, Monseigneur.

HAMLET.

Alors, je voudrais que vous fussiez honnête comme un de ces gens-là.

POLONIUS.

Honnête, Monseigneur?

HAMLET.

Oui, Monsieur. Pour trouver un honnête homme, au train dont va le monde, il faut choisir entre dix mille.

POLONIUS.

C'est bien vrai, Monseigneur.

HAMLET.

Le soleil, tout dieu qu'il est, fait produire des vers à un chien mort, en baisant sa charogne. Avez-vous une fille?

POLONIUS.

Oui, Monseigneur.

HAMLET.

Ne la laissez pas se promener au soleil : la conception est une bénédiction du ciel; mais, comme votre fille peut concevoir, ami, prenez garde.

POLONIUS.

Que voulez-vous dire par là?

(*A part.*)

Toujours à rabâcher de ma fille!... Cependant il ne m'a pas reconnu d'abord; il m'a dit que j'étais un marchand de poisson. Il n'y est plus! il n'y est plus! Et, de fait, dans ma jeunesse, l'amour m'a réduit à une extrémité bien voisine de celle-ci. Parlons-lui encore. Que lisez-vous là, Monseigneur?

HAMLET.

Des mots, des mots, des mots, des mots.

POLONIUS.

De quoi est-il question, Monseigneur?

HAMLET.

Entre qui?

POLONIUS.

Je demande de quoi il est question dans ce que vous lisez, Monseigneur?

HAMLET.

De calomnies, Monsieur! Ce coquin de satiriste dit que les vieux hommes ont la barbe grise et la figure ridée; que leurs yeux jettent une ambre, épaisse comme la gomme du prunier; qu'ils ont une abondante disette d'esprit, ainsi que des jarrets très-faibles. Toutes choses, Monsieur, que je crois de toute ma puissance et de tout mon pouvoir, mais que je regarde comme inconvenant d'imprimer ainsi : car vous-même, Monsieur, vous auriez le même âge que moi, si, comme une écrevisse, vous pouviez marcher à reculons.

POLONIUS, *à part.*

Quoique ce soit de la folie, il y a pourtant là de la suite.

(*Haut.*)

Irez-vous changer d'air, Monseigneur?

HAMLET.

Où cela? dans mon tombeau?

POLONIUS.

Ce serait, en réalité, changer d'air...

(*A part.*)

Comme ses répliques sont parfois grosses de sens! Heureuses reparties qu'a souvent la folie et que la raison et le bons sens ne trouveraient pas avec autant d'à-propos. Je vais le quitter et combiner tout de suite les moyens d'une rencontre entre lui et ma fille.

(*Haut.*)

Mon honorable seigneur, je vais très-humblement prendre congé de vous.

HAMLET.

Vous ne sauriez, Monsieur, rien prendre dont je fasse plus volontiers l'abandon ; excepté ma vie, excepté ma vie, excepté ma vie.

POLONIUS.

Adieu, Monseigneur.

HAMLET.

Sont-ils fastidieux, ces vieux fous !

Entrent ROSENGRANTZ *et* GUILDENSTERN.

POLONIUS.

Vous cherchez le seigneur Hamlet; le voilà.

ROSENGRANTZ, *à Polonius.*

Dieu vous garde, Monsieur !

(*Sort Polonius.*)

GUILDENSTERN.

Mon honoré seigneur !

ROSENCRANTZ.

Mon très-cher seigneur !

HAMLET.

Mes bons, mes excellents amis ! Comment vas-tu, Guildenstern ? Ah ! Rosencrantz ! Braves enfants, comment vous trouvez-vous ?

ROSENCRANTZ.

Comme la moyenne des enfants de la terre.

GUILDENSTERN.

Heureux, en ce sens que nous ne sommes pas trop heureux. Nous ne sommes point l'aigrette du chapeau de la fortune.

HAMLET.

Ni la semelle de son soulier ?

ROSENCRANTZ.

Ni l'une, ni l'autre.

HAMLET.

Alors, vous vivez près de sa ceinture, au centre de ses faveurs.

GUILDENSTERN.

Oui, nous sommes de ses amis privés.

HAMLET.

Dans les parties secrètes de la fortune ? Oh ! rien de plus vrai, c'est une catin. Quelles nouvelles ?

ROSENCRANTZ.

Aucune, Monseigneur, si ce n'est que le monde est devenu vertueux.

HAMLET.

Alors le jour du jugement est proche ; mais votre nouvelle n'est pas vraie. Laissez-moi vous faire une question plus personnelle : qu'avez-vous donc fait à la fortune, mes bons amis, pour qu'elle vous envoie en prison ici ?

GUILDENSTERN.

En prison, Monseigneur !

HAMLET.

Le Danemark est une prison.

ROSENCRANTZ.

Alors le monde en est une aussi.

HAMLET.

Une vaste prison, dans laquelle il y a beaucoup de cellules, de cachots et de donjons. Le Danemark est un des pires.

ROSENCRANTZ.

Nous ne sommes pas de cet avis, Monseigneur,

HAMLET.

C'est qu'alors le Danemark n'est point une prison pour vous ; car il n'y a de bien et de mal que selon l'opinion qu'on a. Pour moi, c'est une prison.

ROSENCRANTZ.

Soit. Alors, c'est votre ambition qui en fait une prison pour vous ; votre pensée y est trop à l'étroit.

HAMLET.

O Dieu ! je pourrais être enfermé dans une coquille de noix, et me regarder comme le roi d'un espace infini, si je n'avais pas de mauvais rêves.

GUILDENSTERN.

Ces rêves-là sont justement l'ambition ; car toute la substance de l'ambition n'est que l'ombre d'un rêve.

HAMLET.

Un rêve n'est lui-même qu'une ombre.

ROSENCRANTZ.

C'est vrai, et je tiens l'ambition pour chose si aérienne et si légère, qu'elle n'est que l'ombre d'un rêve.

HAMLET.

En ce cas, nos gueux sont des corps, et nos monarques et nos héros démesurés sont les ombres des gueux... Irons-nous à la cour ? car, franchement, je ne suis pas en train de raisonner.

ROSENCRANTZ et GUILDENSTERN.

Nous vous accompagnerons.

HAMLET.

Il ne s'agit pas de cela, je ne veux pas vous confondre avec le reste de mes serviteurs ; car, foi d'honnête homme, je suis terriblement accompagné. Ah çà! pour parler avec le laisser-aller de l'amitié, qu'êtes-vous venus faire à Elseneur ?

ROSENCRANTZ.

Vous voir, Monseigneur ; pas d'autre motif.

HAMLET.

Gueux comme je le suis, je suis pauvre même en remercîments ; mais je ne vous en remercie pas moins, et je vous assure, mes bons amis, mes remercîments sont trop chers à un sou. Vous a-t-on envoyé chercher, ou venez-vous me voir spontanément, de votre plein gré ? Allons ! agissez avec moi en confiance ; allons, allons ! parlez.

GUILDENSTERN.

Que pourrions-nous dire, Monseigneur ?

HAMLET.

Eh bien! n'importe quoi... qui réponde à ma question? On vous a envoyé chercher; il y a dans vos regards une sorte d'aveu que votre candeur n'a pas le talent de colorer. Je le sais, le bon roi et la bonne reine vous ont envoyé chercher.

ROSENCRANTZ.

Dans quel but, Monseigneur ?

HAMLET.

C'est ce qu'il faut m'apprendre. Ah ! laissez-moi vous conjurer ; par les droits de notre camaraderie, par l'harmonie de notre jeunesse, par les devoirs de notre amitié toujours constante, enfin par tout ce qu'un meilleur orateur pourrait invoquer de plus tendre, soyez droits et francs avec moi. Vous a-t-on envoyé chercher, oui ou non ?

ROSENCRANTZ, *à Guildenstern.*

Que dites-vous ?

HAMLET, *à part.*

Oui, allez, j'ai l'œil sur vous.

(*Haut.*)

Si vous m'aimez, ne me cachez rien.

GUILDENSTERN.

Monseigneur, on nous a envoyé chercher.

HAMLET.

Je vais vous dire pourquoi. De cette manière, mes pressentiments préviendront vos aveux, et votre discrétion envers le roi et la reine ne perdra rien de son duvet. J'ai depuis peu, je ne sais pourquoi, perdu toute ma gaieté, renoncé à tous mes exercices accoutumés ; et, vraiment, tout pèse si lourdement à mon humeur, que la terre, cette belle création, me semble un promontoire stérile; le ciel, ce dais splendide, regardez ! ce magnifique plafond, ce toit majestueux, constellé de flammes d'or, eh bien ! il ne m'apparaît plus que comme un noir amas de vapeurs pestilentielles. Quel chef-d'œuvre que l'homme ! qu'il est noble dans sa raison ! qu'il est infini dans ses facultés ! dans sa force et dans ses mouvements, comme il est expressif et admirable ! par l'action, semblable à un ange ! par la pensée, semblable à un Dieu! C'est la merveille du monde! l'animal idéal! Et pourtant qu'est à mes yeux cette quintessence de poussière ? L'homme n'a pas de

charme pour moi... ni la femme non plus, quoi que semble dire votre sourire.

ROSENCRANTZ.

Monseigneur, il n'y a rien de cela dans ma pensée.

HAMLET.

Pourquoi avez-vous ri, alors, quand j'ai dit: L'homme n'a pas de charme pour moi ?

ROSENCRANTZ.

C'est que je me disais, Monseigneur, puisque l'homme n'a pas de charme pour vous, quel maigre accueil vous feriez aux comédiens que nous avons accostés en route, et qui viennent ici vous offrir leurs services.

HAMLET.

Celui qui joue le roi sera le bienvenu ; Sa Majesté recevra tribut de moi ; le chevalier errant aura le fleuret et l'écu; l'amoureux ne soupirera pas gratis; le personnage lugubre achèvera en paix son rôle ; le bouffon fera rire ceux dont une toux sèche chatouille les poumons, et la princesse exprimera librement sa passion, dût le vers blanc en être estropié... Quels sont ces comédiens ?

ROSENCRANTZ.

Ceux-là même qui vous charmaient tant d'habitude, les tragédiens de la cité.

HAMLET.

Par quel hasard deviennent-ils ambulants ? Une résidence fixe, et pour l'honneur et pour le profit, leur serait plus avantageuse.

ROSENCRANTZ.

Je crois qu'elle leur est interdite en conséquence de la dernière innovation.

HAMLET.

Sont-ils toujours aussi estimés que lorsque j'étais en ville ? Sont-ils aussi suivis ?

ROSENCRANTZ.

Non, vraiment, ils ne le sont pas.

HAMLET.

D'où cela vient-il ? Est-ce qu'ils commencent à se rouiller ?

ROSENCRANTZ.

Non, leur zèle ne se ralentit pas ; mais vous saurez, Monsieur, qu'il nous est arrivé une nichée d'enfants, à peine sortis de l'œuf, qui récitent tout du même ton criard, et qui sont applaudis avec fureur pour cela ; ils sont maintenant à la mode, et ils clabaudent si fort contre les théâtres ordinaires (c'est ainsi qu'ils les appellent), que bien des gens portant l'épée ont peur des plumes d'oie, et n'osent plus y aller.

HAMLET.

Comment ! ce sont des enfants ? Qui les entretient ? d'où tirent-ils leur écot ? Est-ce qu'ils ne continueront pas leur métier quand leur voix aura mué ? Et si, plus tard, ils deviennent comédiens ordinaires, (ce qui est très-probable, s'ils n'ont pas d'autre ressource,) ne diront-ils pas que les auteurs de leur troupe ont eu grand tort de leur faire diffamer leur futur gagne-pain ?

ROSENCRANTZ.

Ma foi ! il y aurait beaucoup à faire de part et d'autre ; et la nation ne se fait pas faute de les pousser à la querelle. Il y a eu un temps où la pièce ne rapportait pas d'argent, à moins que tous les rivaux. poètes et auteurs, n'en vinssent aux coups.

HAMLET.

Est-il possible ?

GUILDENSTERN.

Il y a déjà eu bien des cervelles broyées.

HAMLET.

Et ce sont les enfants que l'emportent ?

ROSENCRANTZ.

Oui, Monseigneur ; ils emportent Hercule et son fardeau.

HAMLET.

Ce n'est pas fort surprenant. Tenez, mon oncle est roi de Danemark ; eh bien ! ceux qui lui auraient fait la grimace du vivant de mon père donnent vingt, quarante, cinquante et cent ducats pour son portrait en miniature. Sangdieu ! il y a là quelque chose qui n'est pas naturel: si la philosophie pouvait l'expliquer !

(*Fanfare de trompettes derrière le théâtre.*)

GUILDENSTERN.

Les acteurs sont là.

HAMLET.

Messieurs, vous êtes les bienvenus à Elseneur. Votre main. Approchez. Les devoirs de l'hospitalité sont la courtoisie et la politesse; laissez-moi m'acquitter envers vous dans les règles, de peur que ma cordialité envers les comédiens, qui, je vous le déclare, doit être noblement ostensible, ne paraisse dépasser celle que je vous témoigne. Vous êtes les bienvenus : mais mon oncle-père et ma tante-mère sont dans l'erreur.

GUILDENSTERN.

En quoi, mon cher seigneur ?

HAMLET.

Je ne suis fou que par le vent du nord-nord-ouest : quand le vent est au sud, je peux distinguer un faucon d'un héron.

Entre POLONIUS.

POLONIUS.

Salut, Messieurs !

HAMLET.

Ecoutez, Guildenstern...

(*A Rosencrantz.*)

Et vous aussi ; pour chaque oreille un auditeur. Ce grand bambin que vous voyez là, n'est pas encore hors de ses langes.

ROSENCRANTZ.

Peut-être y est-il revenu ; car on dit qu'un vieillard est enfant pour la seconde fois.

HAMLET.

Je vous prédis qu'il vient pour me parler des comédiens. Attention !... Vous avez raison, Monsieur, c'est effectivement lundi matin...

POLONIUS.

Monseigneur, j'ai une nouvelle à vous apprendre.

HAMLET.

Monseigneur, j'ai une nouvelle à vous apprendre. Du temps que Roscius était acteur à Rome...

POLONIUS.

Les acteurs viennent d'arriver ici, Monseigneur.

HAMLET.

Bah ! bah !

POLONIUS.

Sur mon honneur.

HAMLET.

Alors arriva chaque acteur sur son âne.

POLONIUS.

Ce sont les meilleurs acteurs du monde pour la tragédie, la comédie, le drame historique, la pastorale, la comédie pastorale, la pastorale historique, la tragédie historique, la pastorale tragico-comico-historique; pièces sans division ou poèmes sans limites. Pour eux, Sénèque ne peut être trop lourd, ni Plaute trop léger. Pour concilier les règles avec la liberté, ils n'ont pas leurs pareils.

HAMLET.

« *O Jephté ! juge d'Israël,* » quel trésor tu avais !

POLONIUS.

Quel trésor avait-il, Monseigneur ?

HAMLET.

Eh bien !

Une fille unique charmante
Qu'il aimait passionnément.

POLONIUS, *à part.*

Toujours ma fille !

HAMLET.

Ne suis-je pas dans le vrai, vieux Jephté ?

POLONIUS.

Si vous m'appelez Jephté, Monseigneur, c'est que j'ai une fille que j'aime passionnément.

HAMLET.

Non, cela ne s'ensuit pas.

POLONIUS.

Qu'est-ce donc qui s'ensuit, Monseigneur ?

HAMLET.

Eh bien !

Mais par hasard Dieu sait pourquoi.

Et puis, vous savez :

Il arriva, comme c'était probable...

Le premier couplet de cette pieuse complainte vous en apprendra plus long; mais regardez, voici qui me fait abréger.

Entrent QUATRE *ou* CINQ COMEDIENS.

Vous êtes les bienvenus, mes maîtres; bienvenus tous.

(*A l'un d'eux.*)

Je suis charmé de te voir bien portant... Bienvenus, mes bons amis !...

(*A un autre.*)

Oh ! ce vieil ami ! comme ta figure s'est aguerrie depuis que je ne t'ai vu; viens-tu en Danemark pour me faire la barbe ?... Et vous, ma jeune dame, ma princesse ! Par Notre-Dame ! Votre Grâce, depuis que je ne vous ai vue, est plus rapprochée du ciel de toute la hauteur d'un sabot vénitien. Priez Dieu que votre voix, comme une pièce d'or qui n'a plus cours, ne se fèle pas dans le cercle de votre gosier !... Maîtres, vous êtes tous les bienvenus. Vite, à la besogne, comme les fauconniers français, et élançons-

nous après la première chose venue. Tout de suite une tirade! Allons, donnez-nous un échantillon de votre talent; allons, une tirade passionnée!

PREMIER COMÉDIEN.

Quelle tirade, Monseigneur?

HAMLET.

Je t'ai entendu déclamer une tirade qui n'a jamais été dite sur la scène, ou, dans tous les cas, ne l'a été qu'une fois; car la pièce, je m'en souviens, ne plaisait pas à la foule; c'était du *caviar* pour le populaire; mais, selon mon opinion et celle de personnes dont le jugement, en pareilles matières, a plus de retentissement que le mien, c'était une excellente pièce, bien conduite dans toutes les scènes, écrite avec autant de réserve que de talent. On disait, je m'en souviens, qu'il n'y avait pas assez d'épices dans les vers pour rendre le sujet savoureux, et qu'il n'y avait rien dans le style qui pût faire accuser l'auteur d'affectation; mais on trouvait la pièce d'un goût honnête, aussi saine que suave, et beaucoup plutôt belle par la simplicité que par la recherche. Il y avait surtout un passage que j'aimais; c'était le récit d'Enée à Didon, et spécialement l'endroit où il parle du meurtre de Priam. Si ce morceau vit dans votre mémoire, commencez à ce vers... voyons... voyons...

Pyrrhus hérissé comme la bête d'Hyrcanie,

Ce n'est pas cela; ça commence par Pyrrhus...

Le hérissé Pyrrhus avait une armure de sable,
Qui, noire comme ses desseins, ressemblait à la nuit,
Quand il était couché dans le cheval sinistre.
Mais son physique affreux et noir est barbouillé
D'un blason plus effrayant; des pieds à la tête,
Il est maintenant tout gueules; il est horriblement coloré
Du sang des mères, des pères, des filles, des fils,
Cuit et empâté sur lui par les maisons en flammes
Qui prêtent une lumière tyrannique et damnée

A ces vils massacres. Rôti par la fureur et par le feu,
Et ainsi enduit de caillots coagulés,
Les yeux comme des escarboucles, l'infernal Pyrrhus
Cherche l'ancêtre Priam.

Maintenant, continuez, vous.

POLONIUS.

Par Dieu, Monseigneur, voilà qui est bien dit! bon accent et bonne mesure!

PREMIER COMÉDIEN.

Bientôt il le trouve
Lançant sur les Grecs des coups trop courts; son antique [épée,
Rebelle à son bras, reste où elle tombe,
Indocile au commandement. Lutte inégale!
Pyrrhus pousse à Priam; dans sa rage, il frappe à côté;
Mais le sifflement et le vent de son épée cruelle suffisent
Pour faire tomber l'aïeul énervé. Alors Ilion, inanimée,
Semble ressentir ce coup; de ses sommets embrasés
Elle s'affaisse sur sa base, et, dans un fracas affreux,
Fait prisonnière l'oreille de Pyrrhus, Mais tout à coup son [épée,
Qui allait tomber sur la tête blanche comme le lait
Du vénérable Priam, semble suspendue dans l'air.
Ainsi Pyrrhus est immobile comme un tyran en peinture;
Et, restant neutre entre sa volonté et son œuvre,
Il ne fait rien.
Mais de même que nous voyons souvent, à l'approche de [l'orage,
Le silence dans les cieux, les nuages immobiles,
Les vents hardis sans voix, et la terre au-dessous,
Muette comme la mort, puis tout à coup un effroyable [éclair
Qui déchire la région céleste; de même, après ce moment [d'arrêt,
Une fureur vengeresse ramène Pyrrhus à l'œuvre;
Et jamais les marteaux des Cyclopes ne tombèrent
Sur l'armure de Mars pour en forger la trempe éternelle,

Avec moins de remords que l'épée sanglante de Pyrrhus
Ne tombe maintenant sur Priam.
Arrière, arrière, Fortune! prostituée! Vous tous, dieux
Réunis en synode général, enlevez-lui sa puissance;
Brisez tous les rayons et toutes les jantes de sa roue,
Et roulez-en le moyen arrondi en bas de la colline du ciel,
Aussi bas que chez les démons!

POLONIUS.

C'est trop long.

HAMLET.

Nous l'enverrons chez le barbier avec votre barbe... Je t'en prie, continue : il lui faut une gigue ou une histoire de mauvais lieu. Sinon, il s'endort. Continue : arrive à Hécube.

PREMIER COMÉDIEN.

Mais celui, oh! celui qui eût vu la reine emmitouflée...

HAMLET.

La reine emmitouflée?

POLONIUS.

C'est bien! *la reine emmitouflée* est bien!

PREMIER COMÉDIEN.

Courir pieds nus çà et là, menaçant les flammes
Des larmes qui l'aveuglent; ayant un chiffon sur cette tête
Où était naguère un diadème; et, pour robe,
Autour de ses reins amollis et par trop fécondés,
Une couverture, attrapée dans l'alarme de la crainte,
Celui qui aurait vu cela, la langue trempée dans le venin,
Aurait déclaré la Fortune coupable de trahison.
Mais si les dieux eux-mêmes l'avaient vue alors
Qu'elle voyait Pyrrhus se faire un jeu malicieux
D'émincer avec son épée les membres de son époux,
Le cri de douleur qu'elle jeta tout à coup
(A moins que les choses de la terre ne les touchent pas du tout),
Aurait trait les larmes des yeux brûlants du ciel
Et la passion des dieux.

POLONIUS.

Voyez donc, s'il n'a pas changé de couleur. Il a des larmes dans les yeux! Assez, je te prie.

HAMLET.

C'est bien; je te ferai dire le reste bientôt.

(*A Polonius.*)

Veillez, je vous prie, monseigneur, à ce que ces comédiens soient bien traités. Entendez-vous? qu'on ait pour eux des égards; car ils sont le résumé, la chronique abrégée des temps. Mieux vaudrait pour vous une méchante épitaphe après votre mort que leurs blâmes pendant votre vie.

POLONIUS.

Monseigneur, je les traiterai conformément à leurs mérites.

HAMLET.

Morbleu! l'ami, beaucoup mieux. Traitez chacun d'après son mérite, qui donc échappera aux étrivières?... Non, traitez-les conformément à votre propre rang, à votre propre dignité. Moins vos égards seront mérités, plus votre bienveillance aura de mérite. Emmenez-les.

POLONIUS.

Venez, Messieurs.

(*Polonius sort avec quelques-uns des acteurs.*)

HAMLET.

Suivez-le, mes amis, nous aurons une représentation demain.

(*Au premier comédien, auquel il fait signe de rester.*)

Ecoutez-moi, vieil ami : pourriez-vous jouer « le meurtre de Gonzague? »

PREMIER COMÉDIEN.

Oui, Monseigneur.

HAMLET.

Eh bien, vous le jouerez demain soir. Vous pourriez, au besoin, étudier une apostrophe de douze ou quinze

vers que j'écrirais et que j'y intercalerais? Vous le pourriez, n'est-ce pas?

PREMIER COMÉDIEN.

Oui, Monseigneur.

HAMLET.

Fort bien!... Suivez ce seigneur, et ayez soin de ne pas vous moquer de lui.

(*Sort le comédien.*)

(*A Rosencrantz et à Guildenstern.*)

Mes bons amis, je vous laisse jusqu'à ce soir : vous êtes les bienvenus à Elseneur.

ROSENCRANTZ.

Mon bon seigneur!

(*Rosencrantz et Guildenstern sortent.*)

HAMLET.

Oui, que Dieu soit avec vous! Maintenant je suis seul. O misérable rustre, maroufle que je suis! N'est-ce pas monstrueux que ce comédien, ici, dans une pure fiction, dans le rêve d'une passion, puisse si bien soumettre son âme à sa propre pensée, que tout son visage s'enflamme sous cette influence, qu'il a les larmes aux yeux, l'effarement dans les traits, la voix brisée et toute sa personne en harmonie de formes avec son idée? Et tout cela pour rien! pour Hécube! Que lui est Hécube et qu'est-il à Hécube, pour qu'il pleure ainsi sur elle? Que ferait-il donc, s'il avait les motifs et les inspirations de douleur que j'ai? Il noierait la scène dans les larmes, il déchirerait l'oreille du public par d'effrayantes apostrophes, il rendrait fous les coupables, il épouvanterait les innocents, il confondrait les ignorants, il paralyserait les yeux et les oreilles du spectateur ébahi! Et moi pourtant, niais pétri de boue, blême coquin, Jeannot rêveur, impuissant pour ma propre cause, je ne trouve rien à dire, non, rien en faveur d'un roi à qui l'on a pris son bien et sa vie si chère dans un guet-apens damné! Suis-je donc un lâche! Qui veut m'appeler manant? me fendre la caboche? m'arracher la barbe et me la souffler à la face? me pincer par le

nez? me jeter le démenti par la gorge en pleine poitrine? Qui veut me faire cela? Ah! Pour sûr, je garderais la chose! Il faut absolument que j'aie le foie d'une tourterelle et que je n'aie pas assez de fiel pour rendre l'injure amère : autrement, il y a déjà longtemps que j'aurais engraissé tous les milans du ciel avec les entrailles de ce drôle. Sanguinaire et obscène scélérat! sans remords! traître! paillard! ignoble scélérat! O vengeance! Quel âne suis-je donc? Oui-dà, voilà qui est bien brave! Moi le fils du cher assassiné, moi, que le ciel et l'enfer poussent à la vengeance, me borner à décharger mon cœur en paroles, comme une putain, et à tomber dans le blasphème, comme une coureuse, comme un marmiton! Fi! quelle honte!... En campagne, ma cervelle!... Humph! j'ai ouï dire que des créatures coupables, assistant à une pièce de théâtre, ont, par l'action seule de la scène, été frappées dans l'âme, au point que sur-le-champ elles ont révélé leurs forfaits. Car le meurtre, bien qu'il n'ait pas de langue, trouve pour parler une voix miraculeuse. Je ferai jouer par ces comédiens quelque chose qui ressemble au meurtre de mon père, devant mon oncle. J'observerai ses traits, je le sonderai jusqu'au vif : pour peu qu'il se trouble, je sais ce que j'ai à faire. L'esprit que j'ai vu pourrait bien être le démon; car le démon a le pouvoir de revêtir une forme séduisante : oui, et peut-être, abusant de ma faiblesse et de ma mélancolie, grâce au pouvoir qu'il a sur les esprits comme le mien, me trompe-t-il pour me damner. Je veux avoir des preuves plus directes que cela. Cette pièce est la chose où j'attraperai la conscience du roi.

(Il sort.)

SCENE VIII.

Une autre salle dans le château.

Entrent le ROI, *la* REINE, POLONIUS, OPHELIA, ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN.

LE ROI.

Et vous ne pouvez pas, dans le courant de la causerie,

savoir de lui pourquoi il montre tout ce désordre, et déchire si cruellement le repos de toute sa vie par cette démence turbulente et dangereuse?

ROSENCRANTZ.

Il avoue qu'il se sent égaré; mais pour quel motif, il n'y a pas moyen de le lui faire dire.

GUILDENSTERN.

Nous le trouvons peu disposé à se laisser sonder. Il nous échappe avec une malicieuse folie, quand nous voulons l'amener à quelque aveu sur son état véritable.

LA REINE.

Vous a-t-il bien reçus?

ROSENCRANTZ.

Tout à fait en gentilhomme.

GUILDENSTERN.

Oui, mais avec une humeur forcée.

ROSENCRANTZ.

Avare de questions; mais, à nos demandes, très prodigue de réponses.

LA REINE.

L'avez-vous tâté au sujet de quelque passe-temps?

ROSENCRANTZ.

Madame, le hasard a voulu qu'en route nous ayons rencontré certains comédiens. Nous lui en avons parlé, et une sorte de joie s'est manifestée en lui à cette nouvelle. Ils sont ici, quelque part dans le palais, et, à ce que je crois, ils ont déjà l'ordre de jouer ce soir devant lui.

POLONIUS.

Cela est très-vrai, et il m'a supplié d'engager Vos Majestés à écouter et à voir la pièce.

LE ROI.

De tout mon cœur, et je suis ravi de lui savoir cette disposition. Mes chers Messieurs, aiguisez encore son ardeur et poussez ses idées vers ces plaisirs.

ROSENCRANTZ.

Oui, Monseigneur.

(*Sortent Rosencrantz et Guildenstern.*)

LE ROI.

Douce Gertrude, laissez-nous. Car nous avons secrètement envoyé chercher Hamlet, afin qu'il se trouve, comme par hasard, face à face avec Ophélia. Son père et moi, espions légitimes, nous nous placerons de manière que, voyant sans être vus, nous puissions juger nettement de leur tête-à-tête, et conclure d'après sa façon d'être si c'est le chagrin d'amour, ou non, qui le tourmente ainsi.

LA REINE.

Je vais vous obéir. Et pour vous, Ophélia, je souhaite que vos chastes beautés soient l'heureuse cause de l'égarement d'Hamlet : car j'espérerais que vos vertus le ramèneraient dans le droit chemin, pour votre honneur à tous deux.

OPHÉLIA.

Je le voudrais, Madame.

(*La reine sort.*)

POLONIUS.

Ophélia, promenez-vous ici. Gracieux maître, s'il vous plaît, nous irons nous placer.

(*A Ophélia.*)

Lisez dans ce livre; cette apparence d'occupation colorera votre solitude. C'est un tort que nous avons souvent : il arrive trop fréquemment qu'avec un visage dévot et une attitude pieuse, nous parvenons à sucrer le diable lui-même.

LE ROI, *à part.*

Oh! cela n'est que trop vrai! Quel cuisant coup de fouet ce mot-là donne à ma conscience! La joue d'une prostituée, embellie par un savant plâtrage, n'est pas plus hideuse sous ce qui la couvre que mon forfait, sous le fard de mes paroles. O poids accablant!

POLONIUS.

Je l'entends qui vient; retirons-nous, Monseigneur.

(*Sortent le roi et Polonius.*)

Entre HAMLET.

HAMLET.

Etre, ou ne pas être, c'est là la question. Y a-t-il plus de noblesse d'âme à subir la fronde et les flèches de la fortune outrageante, ou bien à s'armer contre une mer de douleurs et à l'arrêter par une révolte? Mourir... dormir, rien de plus;... et dire que par ce sommeil nous mettons fin aux maux du cœur et aux mille tortures naturelles qui sont le legs de la chair : c'est là un dénoûment qu'on doit souhaiter avec ferveur. Mourir... dormir, dormir! peut-être rêver! Oui, là est l'embarras. Car quels rêves peut-il nous venir dans ce sommeil de la mort, quand nous sommes débarrassés de l'étreinte de cette vie? Voilà qui doit nous arrêter. C'est cette réflexion-là qui nous vaut la calamité d'une si longue existence. Qui, en effet, voudrait supporter les flagellations et les dédains du monde, l'injure de l'oppresseur, l'humiliation de la pauvreté, les angoisses de l'amour méprisé, les lenteurs de la loi, l'insolence du pouvoir et les rebuffades que le mérite résigné reçoit d'hommes indignes, s'il pouvait en être quitte avec un simple poinçon? Qui voudrait porter ces fardeaux, grogner et suer sous une vie accablante, si la crainte de quelque chose après la mort, de cette région inexplorée, d'où nul voyageur ne revient, ne troublait la volonté, et ne nous faisait supporter les maux que nous avons par peur de nous lancer dans ceux que nous ne connaissons pas? Ainsi la conscience fait de nous tous des lâches; ainsi les couleurs natives de la résolution blémissent sous les pâles reflets de la pensée; ainsi les entreprises les plus énergiques et les plus importantes, se détournent de leur cours, à cette idée, et perdent le nom d'action... Doucement, maintenant! Voici la belle Ophélia... Nymphe, dans tes oraisons souviens-toi de tous mes péchés.

OPHÉLIA.

Mon bon seigneur, comment s'est porté Votre Honneur tous ces jours passés?

HAMLET.

Bien, je vous remercie humblement.

OPHÉLIA.

Monseigneur, j'ai de vous des souvenirs que depuis longtemps il me tarde de vous rendre. Recevez-les donc maintenant, je vous prie.

HAMLET.

Moi? non pas. Je ne vous ai jamais rien donné.

OPHÉLIA.

Mon honoré seigneur, vous savez très-bien que si. Les paroles qui les accompagnaient étaient faites d'un souffle si embaumé qu'ils en étaient plus riches : puisqu'ils ont perdu leur parfum, reprenez-les, car pour un noble cœur, le plus riche don devient pauvre, quand celui qui donne n'aime plus. Tenez, Monseigneur.

HAMLET.

Ha! ha! vous êtes vertueuse?

OPHÉLIA.

Monseigneur?

HAMLET.

Et vous êtes belle?

OPHÉLIA.

Que veut dire Votre Seigneurie?

HAMLET.

Que si vous êtes vertueuse et belle, vous ne devez pas permettre de relation entre votre vertu et votre beauté.

OPHÉLIA.

La beauté, Monseigneur, peut-elle avoir une meilleure compagne que la vertu?

HAMLET.

Oui, ma foi : car la beauté aura le pouvoir de faire de

la vertu une maquerelle, avant que la vertu ait la force de transformer la beauté à son image. Je vous ai aimée jadis.

OPHÉLIA.

Vous me l'avez fait croire en effet, Monseigneur.

HAMLET.

Vous n'auriez pas dû me croire; car la vertu a beau être greffé à notre vieille souche, celle-ci sent toujours son terroir. Je ne vous aimais pas.

OPHÉLIA.

Je n'en ai été que plus trompée.

HAMLET.

Va-t'en dans un couvent! A quoi bon te faire nourrice de pécheurs; je suis moi-même passablement vertueux; et pourtant je pourrais m'accuser de telles choses que mieux vaudrait que ma mère ne m'eût pas enfanté; je suis fort vaniteux, vindicatif, ambitieux; d'un signe je puis évoquer plus de méfaits que je n'ai de pensées pour les méditer, d'imagination pour leur donner forme, de temps pour les accomplir. A quoi sert-il que des gaillards comme moi rampent entre le ciel et la terre? Nous sommes tous des gueux fieffés; ne te fie à aucun de nous. Va tout droit dans un couvent... Où est votre père?

OPHÉLIA.

Chez lui, Monseigneur.

HAMLET.

Qu'on ferme les portes sur lui, pour qu'il ne joue pas le rôle de niais ailleurs que dans sa propre maison. Adieu.

OPHÉLIA.

Oh! secourez-le, vous, cieux cléments!

HAMLET.

Si tu te maries, je te donnerai pour dot cette vérité empoisonnée : Sois aussi chaste que la glace, aussi pure que la neige, tu n'échapperas pas à la calomnie. Va-t'en dans un couvent. Adieu. Ou, si tu veux absolument te

marier, épouse un imbécile; car les hommes sensés savent trop bien quels monstres vous faites d'eux. Au couvent, allons, et vite! Adieu.

OPHÉLIA.

Puissances célestes, guérissez-le!

HAMLET.

J'ai entendu un peu parler aussi de vos peintures. Dieu vous a donné un visage, et vous vous en faites un autre vous-mêmes; vous sautillez, vous trottinez, vous zézayez, vous affublez de sobriquets les créatures de Dieu, et vous donnez votre galanterie pour de l'ignorance. Allez, je ne veux plus de cela : cela m'a rendu fou. Je le déclare, nous n'aurons plus de mariages : ceux qui sont mariés déjà vivront tous, excepté un; les autres resteront comme ils sont. Au couvent, allez!

(*Sort Hamlet.*)

OPHÉLIA.

Oh! que voilà un noble esprit bouleversé! L'œil du courtisan, la langue du savant, l'épée du soldat! l'espérance, la rose de ce bel empire, le miroir du bon ton, le moule de l'élégance, l'observé de tous les observateurs! perdu, tout à fait perdu! Et moi, de toutes les femmes la plus accablée et la plus misérable, moi qui ai sucé le miel de ses vœux mélodieux, voir maintenant cette noble et souveraine raison faussée et criarde comme une cloche fêlée; voir la forme et la beauté incomparable de cette jeunesse en fleur, flétries par la démence! Oh! malheur à moi! avoir vu ce que j'ai vu, et voir ce que je vois!

Rentrent le ROI *et* POLONIUS.

LE ROI.

L'amour? non, son affection n'est pas de ce côté-là; non, ce qu'il disait, quoique manquant un peu de suite, n'était pas de la folie. Il y a dans son âme quelque chose que couve sa mélancolie; et j'ai peur de voir éclore et sortir de l'œuf quelque catastrophe. Pour l'empêcher,

voici, par une prompte détermination, ce que j'ai résolu : Hamlet partira sans délai pour l'Angleterre, pour réclamer le tribut qu'on néglige d'acquitter. Peut-être les mers, des pays différents, avec leurs spectacles variés, chasseront-ils de son cœur cet objet tenace sur lequel son cerveau se heurte sans cesse, et qui le met ainsi hors de lui-même... Qu'en pensez-vous?

POLONIUS.

Ce sera bien vu; mais je crois pourtant que l'origine et le commencement de sa douleur proviennent d'un amour dédaigné... Eh bien, Ophélia? vous n'avez pas besoin de nous répéter ce qu'a dit le seigneur Hamlet; nous avons tout entendu... Monseigneur, faites comme il vous plaira; mais, si vous le trouvez bon, après la pièce, il faudrait que la reine sa mère, seule avec lui, le pressât de révéler son chagrin. Qu'elle lui parle vertement; et moi, avec votre permission, je me placerai à la portée de toute leur conversation. Si elle ne parvient pas à le pénétrer, envoyez-le en Angleterre; ou reléguez-le dans le lieu que votre sagesse aura choisi.

LE ROI.

Il en sera fait ainsi : la folie chez les grands ne doit pas aller sans surveillance.

(*Ils sortent.*)

SCENE IX.

La grand'salle du château.

Entrent HAMLET *et* PLUSIEURS COMEDIENS.

HAMLET.

Dites, je vous prie, cette tirade comme je l'ai prononcée devant vous, d'une voix naturelle; mais si vous la braillez, comme font beaucoup de nos acteurs, j'aimerais autant faire dire mes vers par le crieur de la ville. Ne sciez pas trop l'air ainsi, avec votre bras; mais usez de tout sobrement; car, au milieu même du torrent, de la tempête, et, je pourrais dire, du tourbillon de la passion, vous devez avoir et conserver assez de modération pour pouvoir la

calmer. Oh! cela me blesse jusque dans l'âme d'entendre un robuste gaillard, à perruque échevelée, mettre une passion en lambeaux, voire même en haillons, et fendre les oreilles de la galerie qui généralement n'apprécie qu'une pantomime incompréhensible et le bruit. Je voudrais faire fouetter ce gaillard-là qui charge ainsi les matamores et outrehérode Hérode! Evitez cela, je vous prie.

PREMIER COMÉDIEN.

Je le promets à Votre Honneur.

HAMLET.

Ne soyez pas nos plus trop apprivoisé, mais que votre propre discernement soit votre guide : mettez l'action d'accord avec la parole, la parole d'accord avec l'action, en vous appliquant spécialement à ne jamais violer la nature; car toute exagération s'écarte du but du théâtre qui, dès l'origine comme aujourd'hui, a eu et a encore pour objet d'être le miroir de la nature, de montrer à la vertu ses propres traits, à l'infamie sa propre image, et au temps même sa forme et ses traits dans la personnification du passé. Maintenant, si l'expression est exagérée ou affaiblie, elle aura beau faire rire l'ignorant, elle blessera à coup sûr l'homme judicieux dont la critique a, vous devez en convenir, plus de poids que celle d'une salle entière. Oh! j'ai vu jouer des acteurs, j'en ai entendu louer hautement qui n'avaient ni l'accent, ni la tournure d'un chrétien, d'un païen, d'un homme! Ils s'enflaient et hurlaient de telle façon que, pour ne pas offenser Dieu, je les ai toujours crus enfantés par des journaliers de la nature qui, voulant faire des hommes, les avaient manqués et avaient produit une abominable contrefaçon de l'humanité.

PREMIER COMÉDIEN.

J'espère que nous avons réformé cela passablement chez nous.

HAMLET.

Oh! réformez-le tout à fait. Et que ceux qui jouent les clowns ne disent rien en dehors de leur rôle : car il en

est qui se mettent à rire d'eux-mêmes pour faire rire un certain nombre de spectateurs ineptes, au moment même où il faudrait remarquer quelque situation essentielle de la pièce. Cela est indigne, et montre la plus pitoyable prétention chez le clown dont c'est l'usage. Allez vous préparer.

(*Sortent les comédiens.*)

Entrent POLONIUS, ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN.

HAMLET, *à Polonius.*

Eh bien! Monseigneur, le roi entendra-t-il ce chef-d'œuvre?

POLONIUS.

Oui, la reine aussi, et cela tout de suite.

HAMLET.

Dites aux acteurs de se dépêcher.

(*Sort Polonius.*)

(*A Rosencrantz et à Guildenstern.*)

Voudriez-vous tous deux presser leurs préparatifs?

ROSENCRANTZ ET GUILDENSTERN.

Oui, Monseigneur.

(*Sortent Rosencrantz et Guildenstern.*)

HAMLET.

Holà! Horatio!

Entre HORATIO.

HORATIO.

Me voici, mon doux seigneur, à vos ordres.

HAMLET.

De tous ceux avec qui j'ai jamais été en rapport, Horatio, tu es par excellence l'homme juste.

HORATIO.

Oh! mon cher seigneur!

HAMLET.

Non, ne crois pas que je te flatte. Car quel avantage puis-je espérer de toi qui n'as d'autre revenu que ta bonne humeur pour te nourrir et t'habiller? A quoi bon flatter le pauvre? Non. Qu'une langue mielleuse lèche la pompe stupide; que les charnières fécondes du genou se ploient là où il peut y avoir profit à flagorner. Entends-tu? Depuis que mon âme tendre a été maîtresse de son choix et a pu distinguer entre les hommes, sa prédilection t'a marqué de son sceau : car tu as toujours été un homme qui sait tout souffrir comme s'il ne souffrait pas; un homme que les rebuffades et les faveurs de la fortune ont trouvé également reconnaissant. Bienheureux ceux chez qui le tempérament et le jugement sont si bien d'accord! Ils ne sont pas sous les doigts de la fortune une flûte qui sonne par le trou qu'elle veut. Donnez-moi l'homme qui n'est pas l'esclave de la passion, et je le porterai dans le fond de mon cœur, oui, dans le cœur de mon cœur, comme toi... Assez sur ce point. On joue ce soir devant le roi une pièce dont une scène rappelle beaucoup les détails que je t'ai dits sur la mort de mon père. Je t'en prie, quand tu verras cet acte-là en train, observe mon oncle avec toute la concentration de ton âme. Si son crime occulte ne s'échappe pas en un seul cri de sa tanière, ce que nous avons vu n'est qu'un spectre infernal, et mes imaginations sont aussi noires que l'enclume de Vulcain. Suis-le avec une attention profonde. Quant à moi, je riverai mes yeux à son visage; et, après, nous joindrons nos deux jugements pour prononcer sur ce qu'il aura laissé voir.

HORATIO.

C'est bien, Monseigneur. Si, pendant la représentation il me dérobe un seul mouvement, et s'il échappe à mes recherches, que je sois responsable du vol!

HAMLET.

Les voici qui viennent voir la pièce. Il faut que j'aie l'air de flâner.

(*A Horatio.*)

Allez prendre place...

Marche danoise. Fanfares.

Entrent le ROI, *la* REINE, POLONIUS, OPHELIA, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN *et autres.*

LE ROI.

Comment se porte notre cousin Hamlet ?

HAMLET.

Parfaitement, ma foi ! Je vis du plat du caméléon : je mange de l'air, et je me bourre de promesses. Vous ne pourriez pas nourrir ainsi des chapons.

LE ROI.

Cette réponse ne s'adresse pas à moi, Hamlet : je ne suis pour rien dans vos paroles.

HAMLET.

Ni moi non plus, je n'y suis plus pour rien.

(*A Polonius.*)

Monseigneur, vous jouâtes jadis à l'Université, m'avez-vous dit ?

POLONIUS.

Oui, Monseigneur : et je passais pour bon acteur.

HAMLET.

Et que jouâtes-vous ?

POLONIUS.

Je jouai Jules César ; je fus tué au Capitole. Brutus me tua.

HAMLET.

C'était un acte de brute de tuer un veau si capital... Les acteurs sont-ils prêts ?

ROSENCRANTZ.

Oui, Monseigneur ; ils attendent votre bon plaisir.

LA REINE.

Venez ici, mon cher Hamlet, asseyez-vous près de moi.

HAMLET.

Non, ma bonne mère.

(*Montrant Ophélia.*)

Voici un métal plus attractif.

POLONIUS, *au roi.*

Oh ! oh ! remarquez-vous cela ?

HAMLET, *se couchant aux pieds d'Ophélia.*

Madame, m'étendrai-je entre vos genoux ?

OPHÉLIA.

Non, Monseigneur.

HAMLET.

Je veux dire la tête sur vos genoux.

OPHÉLIA.

Oui, Monseigneur.

HAMLET.

Pensez-vous que j'eusse dans l'idée des choses grossières ?

OPHÉLIA.

Je ne pense rien, Monsieur.

HAMLET.

C'est une idée naturelle de s'étendre entre les jambes d'une fille.

OPHÉLIA.

Quoi, Monseigneur ?

HAMLET.

Rien.

OPHÉLIA.

Vous êtes gai, Monseigneur.

HAMLET.

Qui, moi ?

OPHÉLIA.

Oui, Monseigneur.

HAMLET.

Oh ! je ne suis que votre baladin. Qu'a un homme de

mieux à faire que d'être gai ? Tenez, regardez comme ma mère a l'air joyeux, et il n'y a que deux heures que mon père est mort.

OPHÉLIA.

Mais non, Monseigneur, il y a deux fois deux mois.

HAMLET.

Si longtemps ? Oh ! alors que le diable se mette en noir ; pour moi, je veux porter des vêtements écarlates. O ciel ! mort depuis deux mois, et pas encore oublié ! Alors, il y a espoir que la mémoire d'un grand homme lui survive six mois. Mais pour cela, par Notre-Dame, il faut qu'il bâtisse force églises. Sans quoi, il subira l'oubli comme le cheval de bois dont vous savez l'épitaphe :

Hélas ! hélas ! le cheval de bois est oublié.

(*Les trompettes sonnent. La pantomime commence. Un Roi et une Reine entrent, l'air fort amoureux ; ils se tiennent embrassés. La reine s'agenouille et fait au roi force gestes de protestation. Il la relève et penche sa tête sur son cou, puis s'étend sur un banc couvert de fleurs. Le voyant endormi, elle le quitte. Alors survient un personnage qui lui ôte sa couronne, la baise, verse du poison dans l'oreille du roi, et sort. La reine revient, trouve le roi mort, et donne tous les signes du désespoir. L'empoisonneur, suivi de deux ou trois personnages muets, arrive de nouveau et semble se lamenter avec elle. Le cadavre est emporté. L'empoisonneur fait sa cour à la reine en lui offrant des cadeaux. Elle semble quelque temps avoir de la répugnance et du mauvais vouloir, mais elle finit par agréer son amour. Ils sortent.*)

OPHÉLIA.

Que veut dire ceci, Monseigneur ?

HAMLET.

Parbleu ! c'est une embûche ténébreuse qui veut dire crime.

OPHÉLIA.

Cette pantomime indique probablement le sujet de la pièce.

Entre le PROLOGUE.

HAMLET.

Nous le saurons par ce gaillard-là. Les comédiens ne peuvent garder un secret ; ils diront tout.

OPHÉLIA.

Nous dira-t-il ce que signifiait cette pantomime ?

HAMLET.

Oui, et toutes les pantomimes que vous lui ferez voir. Montrez-lui sans honte n'importe laquelle, il vous l'expliquera sans honte.

OPHÉLIA.

Vous êtes méchant ! vous êtes méchant. Je veux suivre la pièce.

LE PROLOGUE.

Pour nous et pour notre tragédie,
Ici, inclinés devant votre clémence,
Nous demandons une attention patiente.

HAMLET.

Est-ce un prologue ou la devise d'une bague ?

OPHÉLIA.

C'est bref, Monseigneur.

HAMLET.

Comme l'amour d'une femme.

Entrent sur le second théâtre le ROI *et la* REINE *de la pièce.*

LE ROI DE LA PIÈCE.

Trente fois le chariot de Phœbus a fait le tour
Du bassin salé de Neptune et du domaine arrondi de Tellus ;
Et trente fois douze lunes ont de leur lumière empruntée
Eclairé en ce monde trente fois douze nuits,

Depuis que l'amour a joint nos cœurs et l'hyménée nos mains
Par les liens mutuels les plus sacrés.

LA REINE DE LA PIÈCE.

Puissent le soleil et la lune nous faire compter
Autant de fois leur voyage avant que cesse notre amour!
Mais, hélas! vous êtes depuis quelque temps si malade,
Si triste, si changé,
Que vous m'inquiétez. Pourtant, tout inquiète que je suis,
Vous ne devez pas vous en troubler, Monseigneur;
Car l'anxiété et l'affection d'une femme sont en égale mesure :
Ou toutes deux nulles ou toutes deux extrêmes.
Maintenant, ce qu'est mon amour, vous le savez par épreuve ;
Et mes craintes ont toute l'étendue de mon amour.
Là où l'amour est grand, les moindres appréhensions sont des craintes :
Là où grandissent les moindres craintes, croissent les grandes amours.

LE ROI DE LA PIÈCE.

Vraiment, amour, il faut que je te quitte, et bientôt.
Mes facultés actives se refusent à remplir leurs fonctions.
Toi, tu vivras après moi dans ce monde si beau,
Honorée, chérie; et, peut-être un homme aussi bon
Se présentant pour époux, tu...

LA REINE DE LA PIÈCE.

Oh! grâce du reste!
Un tel amour dans mon cœur serait trahison.
Que je sois maudite dans un second mari!
Nulle n'épouse le second sans tuer le premier.

HAMLET.

De l'absinthe ! voilà de l'absinthe !

LA REINE DE LA PIÈCE.

Les motifs qui causent un second mariage
Sont des raisons de vil intérêt, et non pas d'amour.

Je donne une seconde fois la mort à mon seigneur,
Quand un second époux m'embrasse dans mon lit.

LE ROI DE LA PIÈCE.

Je crois bien que vous pensez ce que vous dites là ;
Mais on brise souvent une détermination.
La résolution n'est que l'esclave de la mémoire,
Violemment produite, mais peu viable.
Fruit vert, elle tient à l'arbre,
Mais elle tombe sans qu'on la secoue, dès qu'elle est mûre.
Nous oublions fatalement
De nous payer ce que nous nous devons.
Ce que, dans la passion, nous nous proposons à nous-mêmes,
La passion finie, cesse d'être une volonté.
Les douleurs et les joies les plus violentes
Détruisent leurs décrets en se détruisant.
Où la joie a le plus de rires, la douleur a le plus de larmes.
Gaieté s'attriste et tristesse s'égaie au plus léger accident.
Ce monde n'est pas pour toujours, et il n'est pas étrange
Que nos amours mêmes changent avec nos fortunes.
Car c'est une question encore à décider,
Si c'est l'amour qui mène la fortune, ou la fortune, l'amour.
Un grand est-il à bas? voyez! ses courtisans s'envolent.
Le pauvre qui s'élève fait des amis de ses ennemis.
Et jusqu'ici l'amour a suivi la fortune :
Car celui qui n'a pas besoin ne manquera jamais d'ami;
Et celui qui, dans la nécessité, veut éprouver un ami vide,
Le convertit immédiatement en ennemi.
Mais, pour conclure logiquement là où j'ai commencé,
Nos volontés et nos destinées courent tellement en sens [contraire,
Que nos projets sont toujours renversés.
Nos pensées sont nôtres, mais leur fin, non pas!

Ainsi, tu crois ne jamais prendre un second mari;
Mais, meure ton premier maître, tes idées mourront
[avec lui.

LA REINE DE LA PIÈCE.

Que la terre me refuse la nourriture, et le ciel la lumière!
Que la gaieté et le repos me soient interdits nuit et jour!
Que ma foi et mon espérance se changent en désespoir!
Que le plaisir d'un anachorète soit la prison de mon avenir!
Que tous les revers qui pâlissent le visage de la joie
Rencontrent mes plus chers projets et les détruisent!
Qu'en ce monde et dans l'autre, une éternelle adversité
[me poursuive,
Si une fois veuve, je redeviens épouse!

HAMLET, *à Ophélia.*

Si maintenant elle rompt cet engagement-là!

LE ROI DE LA PIÈCE.

Voilà un serment profond. Chère, laisse-moi un moment;
Ma tête s'appesantit, et je tromperais volontiers
Les ennuis du jour par le sommeil.

(Il s'endort.)

LA REINE DE LA PIÈCE.

Que le sommeil berce ton cerveau,
Et que jamais le malheur ne se mette entre nous deux!

(Elle sort.)

HAMLET.

Madame, comment trouvez-vous cette pièce?

LA REINE.

La dame fait trop de protestations, ce me semble.

HAMLET.

Oh! pourvu qu'elle tienne parole!

LE ROI.

Connaissez-vous le sujet de la pièce? tout y est-il inoffensif?

HAMLET.

Oui, oui! ils font tout cela pour rire; du poison pour rire! rien que d'inoffensif!

LE ROI.

Comment appelez-vous la pièce?

HAMLET.

La Souricière. Comment? pardieu! au figuré. Cette pièce est le tableau d'un meurtre commis à Vienne. Le duc s'appelle Gonzago, sa femme Baptista. Vous allez voir. C'est une œuvre infâme, mais qu'importe? Votre Majesté et moi, nous avons la conscience libre, cela ne nous touche pas. Que les rosses que cela écorche ruent, nous n'avons pas l'échine entamée.

Entre sur le second théâtre LUCIANUS.

Celui-ci est un certain Lucianus, neveu du roi.

OPHÉLIA.

Vous remplacez parfaitement le chœur, Monseigneur.

HAMLET.

Je pourrais expliquer ce qui se passe entre vous et votre amant, si je voyais remuer vos marionnettes.

OPHÉLIA.

Vous êtes piquant, Monseigneur, vous êtes piquant!

HAMLET.

Il ne vous en coûterait qu'un cri, pour que ma pointe fût émoussée.

OPHÉLIA.

De mieux en pire.

HAMLET.

C'est la désillusion que vous causent tous les maris... Commence, meurtrier, laisse là tes pitoyables grimaces, et commence. Allons!

« *Le corbeau croasse : Vengeance !* »

LUCIANUS.

Noires pensées, bras dispos, drogue prête, heure favorable.
L'occasion complice; pas une créature qui regarde.
Mixture infecte, extraite de ronces arrachées à minuit,
Trois fois flétrie, trois fois empoisonnée par l'imprécation
[d'Hécate,

Que ta magique puissance, que tes propriétés terribles
Ravagent immédiatement la santé et la vie!

(Il verse le poison dans l'oreille du roi endormi.)

HAMLET.

Il l'empoisonne dans le jardin pour lui prendre ses Etats. Son nom est Gonzago. L'histoire est véritable et écrite dans le plus pur italien. Vous allez voir tout à l'heure comment le meurtrier obtient l'amour de la femme de Gonzago.

OPHÉLIA.

Le roi se lève.

HAMLET.

Quoi! effrayé par un feu follet?

LA REINE.

Comment se trouve Monseigneur?

POLONIUS.

Arrêtez la pièce!

LE ROI.

Qu'on apporte de la lumière : sortons.

TOUS.

Des lumières! des lumières! des lumières!

(Tous sortent, excepté Hamlet et Horatio.)

HAMLET.

Oui, que le daim blessé fuie et pleure,
Le cerf épargné folâtre,
Car les uns doivent rire et les autres pleurer.
Ainsi va le monde.

Si jamais la fortune me traitait de Turc à More, ne me suffirait-il pas, mon cher, d'une scène comme celle-là, avec l'addition d'une forêt de plumes et de deux roses de Provins sur des souliers à crevés, pour être reçu compagnon dans une meute de comédiens ?

HORATIO.

Oui, à demi-part.

HAMLET.

Oh! à part entière.

Car tu le sais, ô Damon chéri,
Ce royaume démantelé était
A Jupiter lui-même : et maintenant celui qui y règne,
Est un vrai, un vrai... Baïoque.

HORATIO.

Vous auriez pu rimer.

HAMLET.

O mon bon Horatio, je tiendrais mille livres sur la parole du fantôme. As-tu remarqué?

HORATIO.

Parfaitement, Monseigneur.

HAMLET.

Quand il a été question d'empoisonnement.

HORATIO.

Je l'ai parfaitement observé.

HAMLET.

Ah! ah!... allons! un peu de musique;... allons, les flageolets.

Car si le roi n'aime pas la comédie...
C'est sans doute qu'il ne l'aime pas, pardi!

Entrent ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN.

Allons, de la musique!

GUILDENSTERN.

Mon bon seigneur, daignez permettre que je vous dise un mot.

HAMLET.

Toute une histoire, Monsieur.

GUILDENSTERN.

Le roi, Monsieur...

HAMLET.

Ah! oui, Monsieur, qu'est-il devenu?

GUILDENSTERN.

Il s'est retiré étrangement indisposé.

HAMLET.

Par la boisson, Monsieur?

GUILDENSTERN.

Non, Monseigneur, par la colère.

HAMLET.

Vous vous seriez montré plus riche de sagesse en allant en instruire le médecin; car, pour moi, si j'essayais de le guérir, je le plongerais peut-être dans une plus grande colère.

GUILDENSTERN.

Mon bon seigneur, soumettez vos discours à quelque logique, et ne vous cabrez pas ainsi à ma demande.

HAMLET.

Me voici apprivoisé, Monsieur; parlez.

GUILDENSTERN.

La reine votre mère, dans la profonde affliction de son âme, m'envoie auprès de vous.

HAMLET.

Vous êtes le bienvenu.

GUILDENSTERN.

Non, mon bon seigneur, cette politesse n'est pas de bon aloi. S'il vous plaît de me faire une saine réponse, j'accomplirai l'ordre de votre mère : sinon, votre pardon et mon retour termineront ma mission.

HAMLET.

Monsieur, je ne puis...

GUILDENSTERN.

Quoi, Monseigneur?

HAMLET.

Vous faire une saine réponse. Mon esprit est malade. Mais, Monsieur, pour une réponse telle que je puis la faire, je suis à vos ordres, ou plutôt, comme vous le disiez,

à ceux de ma mère. Ainsi, sans plus de paroles, venons au fait : ma mère, dites-vous?...

ROSENCRANTZ.

Voici ce qu'elle dit : votre conduite l'a frappée d'étonnement et de stupeur.

HAMLET.

O fils prodigieux, qui peut ainsi étonner sa mère!... Mais cet étonnement de ma mère n'a-t-il pas de suite aux talons? Parlez.

ROSENCRANTZ.

Elle demande à vous parler dans son cabinet, avant que vous alliez vous coucher.

HAMLET.

Nous lui obéirons, fût-elle dix fois notre mère. Avez-vous d'autres paroles à échanger avec nous?

ROSENCRANTZ.

Monseigneur, il fut un temps où vous m'aimiez.

HAMLET.

Et je vous aime encore, par ces dix doigts filous et voleurs.

ROSENCRANTZ.

Mon bon seigneur, quelle est la cause de votre trouble? Vous barrez vous-même la porte à votre délivrance, en cachant vos peines à un ami.

HAMLET.

Monsieur, je veux de l'avancement.

ROSENCRANTZ.

Comment est-ce possible, quand la voix du roi lui-même vous appelle à lui succéder en Danemark?

HAMLET.

Oui, Monsieur, mais, *en attendant, l'herbe pousse*, et le proverbe lui-même se moisit quelque peu.

Entrent les ACTEURS, *chacun avec un flageolet.*

HAMLET, *continuant.*

Ah! les flageolets! Voyons-en un.

(*A Rosencrantz et à Guildenstern qui lui font signe.*)

Me retirer avec vous! Pourquoi donc cherchez-vous ma piste, comme si vous vouliez me pousser dans un filet?

GUILDENSTERN.

Oh! Monseigneur, si mon zèle est trop hardi, c'est que mon amour pour vous est trop sincère.

HAMLET.

Je ne comprends pas bien cela. Voulez-vous jouer de cette flûte?

GUILDENSTERN.

Monseigneur, je ne sais pas.

HAMLET.

Je vous en prie.

GUILDENSTERN.

Je ne sais pas, je vous assure.

HAMLET.

Je vous en supplie.

GUILDENSTERN.

J'ignore même comment on en touche, Monseigneur.

HAMLET.

C'est aussi facile que de mentir. Promenez les doigts et le pouce sur ces soupapes, soufflez ici avec la bouche, et cela proférera la plus parfaite musique. Voyez, voici les trous.

GUILDENSTERN.

Mais je ne puis forcer ces trous à exprimer aucune harmonie. Je n'ai pas ce talent.

HAMLET.

Eh bien! voyez maintenant quel peu de cas vous faites de moi. Vous voulez jouer de moi; vous voulez avoir l'air de connaître mes trous; vous voulez arracher l'âme de mon secret; vous voulez me faire résonner tout entier, depuis la note la plus basse jusqu'au sommet de la gamme.

Et pourtant, ce petit instrument qui est plein de musique, qui a une voix admirable, vous ne pouvez pas le faire parler. Sangdieu! croyez-vous qu'il soit plus aisé de jouer de moi que d'une flûte? Prenez-moi pour l'instrument que vous voudrez, vous pourrez bien me froisser, mais vous ne saurez jamais jouer de moi.

Entre POLONIUS.

Dieu vous bénisse, Monsieur!

POLONIUS.

Monseigneur, la reine voudrait vous parler, et sur-le-champ.

HAMLET.

Voyez-vous ce nuage là-bas qui a presque la forme d'un chameau?

POLONIUS.

Par la messe, on dirait que c'est un chameau, vraiment!

HAMLET.

Je le prendrais pour une belette.

POLONIUS.

Oui, il est tourné comme une belette.

HAMLET.

Ou comme une baleine?

POLONIUS.

Tout à fait comme une baleine.

HAMLET.

Alors, j'irai trouver ma mère tout à l'heure... Ils tirent sur ma raison presque à casser la corde... J'irai tout à l'heure.

POLONIUS.

Je vais le lui dire.

(*Polonius sort.*)

HAMLET.

Tout à l'heure, c'est facile à dire. Laissez-moi, mes amis.

(*Sortent Guildenstern, Rosencrantz, Horatio, etc.*)

Voici l'heure propice aux sorcelleries nocturnes, où les tombes bâillent et où l'enfer lui-même souffle la contagion sur le monde. Maintenant je pourrais boire du sang tout chaud, et faire une de ces actions amères que le jour tremblerait de regarder. Doucement! chez ma mère, maintenant! O mon cœur, garde ta nature; que jamais l'âme de Néron n'entre dans cette ferme poitrine. Soyons inflexible, mais non dénaturé; ayons des poignards dans la voix, mais non à la main. Qu'en cette affaire ma langue et mon âme soient hypocrites. Quelques menaces qu'il y ait dans mes paroles, ne consens jamais, mon âme, à les sceller de l'action.

(Il sort.)

SCENE X.

Une chambre dans le château.

Entrent le ROI, ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN.

LE ROI.

Je ne l'aime pas; et puis il n'y a point de sûreté pour nous à laisser sa folie errer. Donc, tenez-vous prêts; je vais sur-le-champ expédier votre commission, et il partira avec vous pour l'Angleterre : la sûreté de notre empire est incompatible avec les périlleux hasards qui peuvent surgir à toute heure de ses accès lunatiques.

GUILDENSTERN.

Nous allons nous préparer. C'est un scrupule religieux et sacré de veiller au salut des innombrables existences qui se nourrissent de la vie de Votre Majesté.

ROSENCRANTZ.

Une existence isolée et particulière est tenue de se couvrir de toute la puissante armure de l'âme contre le malheur; à plus forte raison une vie au souffle de laquelle sont suspendues et liées tant d'autres existences. Le décès d'une Majesté n'est pas la mort d'un seul : comme l'abîme, elle attire à elle ce qui est près d'elle. C'est une roue colossale fixée sur le sommet de la plus haute mon-

tagne, et dont dix mille menus morceaux, adaptés et joints, forment les rayons gigantesques: quand elle tombe, tous ces petits fragments sont, par une conséquence minime, entraînés dans sa ruine bruyante. Un roi ne rend jamais le dernier soupir que dans le gémissement de tout un peuple.

LE ROI.

Equipez-vous, je vous prie, pour ce pressant voyage; car nous voulons enchaîner cet épouvantail qui va maintenant d'un pas trop libre.

ROSENCRANTZ ET GUILDENSTERN.

Nous allons nous hâter.

(*Sortent Rosencrantz et Guildenstern.*)

Entre POLONIUS.

POLONIUS.

Monseigneur, il se rend dans le cabinet de sa mère : je vais me glisser derrière la tapisserie pour écouter la conversation. Je garantis qu'elle va le tancer vertement; mais, comme vous l'avez dit, et dit très-sagement, il est bon qu'une autre oreille que celle d'une mère, car la nature rend les mères partiales... recueille ses précieuses révélations. Adieu, mon suzerain. J'irai vous voir avant que vous vous mettiez au lit, pour vous dire ce que je saurai.

LE ROI.

Merci, mon cher seigneur.

(*Sort Polonius.*)

Oh ! ma faute fermente, elle infecte le ciel même ; elle porte avec elle la première, la plus ancienne malédiction, celle du fratricide!..!. Je ne puis pas prier, bien que le désir m'y pousse aussi vivement que la volonté; mon crime est plus fort que ma forte intention; comme un homme obligé à deux devoirs, je m'arrête ne sachant par lequel commencer, et je les néglige tous deux. Quoi! quand sur cette main maudite, le sang fraternel ferait une couche plus épaisse qu'elle-même, est-ce qu'il n'y a pas

assez de pluie dans les cieux cléments pour la rendre blanche comme neige? A quoi sert la pitié, si ce n'est à affronter le visage du crime? Et qu'y a-t-il dans la prière, si ce n'est cette double vertu de nous retenir avant la chute, ou de nous faire pardonner, après? Levons donc les yeux; ma faute est passée. Oh! mais quelle forme de prière peut convenir à ma situation?... Pardonnez-moi mon meurtre hideux?... Cela est impossible, puisque je suis encore en possession des objets pour lesquels j'ai commis le meurtre : ma couronne, ma puissance, ma femme? Peut-on être pardonné sans réparer l'offense? Dans les voies corrompues de ce monde, la main dorée du crime peut faire dévier la justice, et l'on a vu souvent le gain criminel lui-même servir à acheter la loi. Mais il n'en est pas ainsi là-haut : là, pas de chicane ; là, l'action se poursuit dans toute sa sincérité; et nous sommes obligés nous-mêmes, dussent nos fautes démasquées montrer les dents, de faire notre déposition. Quoi donc? qu'ai-je encore à faire? Essayer ce que peut le repentir? Que ne peut-il pas? Mais aussi, que peut-il pour celui qui ne peut pas se repentir? O situation misérable! ô conscience noire comme la mort! ô pauvre âme engluée, qui, en te débattant pour être libre, t'engages de plus en plus! Au secours, anges, faites un effort! Pliez, genoux inflexibles! Et toi, cœur, que tes fibres d'acier soient tendres comme les nerfs d'un enfant nouveau-né! Puisse tout bien finir!

(*Il se met à genoux, à l'écart.*)

HAMLET.

Je puis agir à présent! justement il est en prières! oui, je vais agir à présent. Mais alors il va droit au ciel; et est-ce ainsi que je suis vengé? Voilà qui mérite réflexion. Un misérable tue mon père; et pour cela, moi, son fils unique, j'envoie ce misérable au ciel! Ah! c'est une faveur, une récompense, non une vengeance. Il a surpris mon père plein de pain, brutalement, quand ses péchés épanouis étaient frais comme le mois de mai. Et qui sait, hormis le ciel, quelles charges pèsent sur lui? D'après

nos données et nos conjectures, elles doivent être accablantes. Serait-ce donc me venger que de surprendre celui-ci au moment où il purifie son âme, quand il est en mesure et préparé pour le voyage? Non. Arrête, mon épée. Réserve-toi pour un coup plus horrible : quand il sera soûl et endormi, ou dans ses colères, ou dans les plaisirs incestueux de son lit; en train de jouer ou de jurer, ou de faire une action qui n'ait pas même l'arrière-goût du salut. Alors, culbute-le, de façon que ses talons ruent vers le ciel, et que son âme soit aussi damnée, aussi noire, que l'enfer où elle ira. Ma mère m'attend.

(Se tournant vers le roi.)

Ce palliatif-là ne fait que prolonger tes jours malades.

(Il sort.)

(Le roi se lève et s'avance.)

LE ROI.

Mes paroles s'envolent; mes pensées restent en bas. Les paroles sans les pensées ne vont jamais au ciel.

(Il sort.)

SCENE XI.

La chambre de la reine.

Entrent la REINE *et* POLONIUS.

POLONIUS.

Il va venir à l'instant. Grondez-le à fond, voyez-vous. Dites lui que ses escapades ont été trop loin pour qu'on les supporte, et que Votre Grâce s'est interposée entre lui et une chaude colère. Je m'impose silence dès à présent. Je vous en prie, menez-le rondement.

HAMLET, *derrière le théâtre.*

Mère! mère! mère!

LA REINE.

Je vous le promets. Confiez-vous à moi. Eloignez-vous; je l'entends venir.

(Polonius se cache.)

HAMLET.

Me voici, mère; de quoi s'agit-il?

LA REINE.

Hamlet, tu as gravement offensé ton père.

HAMLET.

Mère, vous avez gravement offensé mon père.

LA REINE.

Allons, allons, votre réponse est le langage d'un extravagant.

HAMLET.

Tenez, tenez, votre question est le langage d'une coupable.

LA REINE.

Eh bien! qu'est-ce à dire, Hamlet?

HAMLET.

Que me voulez-vous?

LA REINE.

Avez-vous oublié qui je suis?

HAMLET.

Non, sur la sainte croix ! non. Vous êtes la reine, la femme du frère de votre mari, et, plût à Dieu qu'il en fût autrement! vous êtes ma mère.

LA REINE.

Eh bien! je vais vous envoyer des gens qui sauront vous parler.

HAMLET.

Allons, allons, asseyez-vous; vous ne bougerez pas; vous ne sortirez pas que je ne vous aie présenté un miroir où vous puissiez voir la partie la plus intime de vous-même.

LA REINE.

Que veux-tu faire? veux-tu pas m'assassiner? Au secours! au secours! holà!

POLONIUS, *derrière la tapisserie.*

Quoi donc? Holà! au secours!

HAMLET, *dégaînant.*

Tiens! un rat!

(*Il donne un coup d'épée dans la tapisserie.*)

Mort! Un ducat qu'il est mort!

POLONIUS, *derrière la tapisserie.*

Oh! je suis tué.

(*Il tombe et meurt.*)

LA REINE.

O mon Dieu, qu'as-tu fait?

HAMLET.

Ma foi, je ne sais pas. Est-ce le roi?

(*Il soulève la tapisserie et traîne le corps de Polonius.*)

LA REINE.

Oh! quelle action insensée et sanglante!

HAMLET.

Une action sanglante; presque aussi mauvaise, ma bonne mère, que de tuer un roi et d'épouser son frère.

LA REINE.

Que de tuer un roi?

HAMLET.

Oui, Madame, ce sont mes paroles.

(*A Polonius.*)

Toi, misérable impudent, indiscret imbécile, adieu! Je t'ai pris pour un plus grand que toi, subis ton sort. Tu sais maintenant que l'excès de zèle a son danger.

(*A sa mère.*)

Cessez de vous tordre les mains! Silence! asseyez-vous, que je vous torde le cœur! Oui, j'y parviendrai, s'il n'est pas d'une étoffe impénétrable; si l'habitude du crime ne l'a pas fait de bronze et rendu inaccessible au sentiment.

LA REINE.

Qu'ai-je fait, pour que ta langue me flagelle de ce bruit si rude?

HAMLET.

Une action qui flétrit la rougeur et la grâce de la pudeur; qui traite la vertu d'hypocrite; qui enlève la rose au front pur de l'amour innocent et y fait une plaie; qui rend les vœux du mariage aussi faux que les serments du joueur! Oh! une action qui du corps du contrat arrache l'esprit, et fait de la religion la plus douce une rapsodie de mots. La face du ciel en flamboie, et la terre, cette masse solide et compacte, prenant un aspect sinistre comme à l'approche du jugement, a l'âme malade de cette action.

LA REINE.

Hélas! quelle est l'action qui gronde si fort dans cet exorde foudroyant?

HAMLET.

Regardez cette peinture-ci, et celle-là. Ce sont les portraits des deux frères. Voyez quelle grâce respirait sur ce visage; les boucles d'Hypérion! le front de Jupiter lui-même! L'œil pareil à celui de Mars pour la menace ou le commandement; l'attitude comme celle du héraut Mercure, quand il vient de se poser sur une colline à fleur de ciel! Un ensemble, une forme, vraiment, où chaque dieu semblait avoir mis son sceau, pour donner au monde le type de l'homme : c'était votre mari... Regardez maintenant, à côté : c'est votre mari : mauvais grain gâté, fratricide du bon grain. Avez-vous des yeux? Avez-vous pu renoncer à vivre sur ce sommet splendide pour vous vautrer dans ce marais? Ah! avez-vous des yeux? Vous ne pouvez pas appeler cela de l'amour; car, à votre âge, le sang le plus ardent s'apprivoise, devient humble, et suit la raison.

(*Montrant les deux tableaux.*)

Et quel être raisonnable voudrait passer de ceci à ceci? Vous êtes sans doute douée de perception, autrement vous ne seriez pas douée de mouvement; mais sans doute la perception est paralysée en vous : car la folie ne ferait pas une pareille erreur, la perception ne s'asservit pas au

délire à ce point, elle garde assez de discernement pour remarquer une telle différence. Quel diable vous a ainsi attrapée à colin-maillard? La vue sans le toucher, le toucher sans la vue, l'ouïe sans les mains et sans les yeux, l'odorat seul, une partie même malade d'un de nos sens, ne serait pas à ce point stupide. O honte! où est ta rougeur? Enfer rebelle, si tu peux te mutiner ainsi dans les os d'une matrone, la vertu ne sera plus pour la jeunesse brûlante qu'une cire toujours fusible à sa flamme. Qu'on ne proclame plus le déshonneur de quiconque est emporté par une passion ardente, puisque les frimats eux-mêmes prennent feu si vivement et que la raison prostitue le désir.

LA REINE.

Oh! ne parle plus, Hamlet. Tu tournes mes regards au fond de mon âme, et j'y vois des taches si noires et si tenaces que rien ne peut les effacer.

HAMLET.

Et tout cela pour vivre dans la sueur fétide d'un lit immonde, dans une étuve d'impureté, mielleuse et faisant l'amour sur un sale fumier.

LA REINE.

Oh! ne me parle plus; ces paroles m'entrent dans l'oreille comme autant de poignards : assez, mon doux Hamlet!

HAMLET.

Un meurtrier! un scélérat! un maraud! dîme vingt fois amoindrie de votre premier seigneur; un bouffon de roi! un coupe-bourse de l'empire et du pouvoir, qui a volé sur une planche le précieux diadème et l'a mis dans sa poche!

LA REINE.

Assez!

Entre le SPECTRE.

HAMLET.

Un roi de chiffons et de tréteaux!... Sauvez-moi et couvrez-moi de vos ailes, vous, célestes gardes!

(*Au spectre.*)

Que voulez-vous, gracieuse figure?

LA REINE.

Hélas! il est fou!

HAMLET.

Ne venez-vous pas gronder votre fils tardif de différer, en laissant périmer le temps et la passion, l'importante exécution de vos ordres redoutés? Oh! dites!

LE SPECTRE.

N'oublie pas : cette visitation n'a pour but que d'aiguiser ta volonté presque émoussée. Mais regarde! la stupeur accable ta mère. Oh! interpose-toi dans cette lutte entre elle et son âme; plus le corps est faible, plus la pensée agit fortement. Parle-lui, Hamlet.

HAMLET.

Qu'avez-vous, Madame ?

LA REINE.

Hélas! qu'avez-vous vous-même ? Pourquoi vos yeux sont-ils fixés dans le vide et échangez-vous des paroles avec l'air impalpable? Vos esprits regardent avec effarement pas vos yeux, et, comme des soldats réveillés par l'alarme, vos cheveux, excroissances animées, se lèvent de leur lit et se dressent. O mon gentil fils, jette sur la flamme brûlante de ta fureur quelques froides gouttes de patience. Que regardez-vous?

HAMLET.

Lui! lui!... Regardez comme sa lueur est pâle! une pareille forme, prêchant une pareille cause à des pierres, les rendrait sensibles.

(*Au spectre.*)

Ne me regardez pas, de peur que l'attendrissement ne change ma résolution opiniâtre. L'acte que j'ai à faire perdrait sa vraie couleur: celle du sang, pour celle des larmes.

LA REINE.

A qui dites-vous ceci?

HAMLET.

Ne voyez-vous rien là ?

LA REINE.

Rien du tout ; et pourtant je vois tout ce qui est ici.

HAMLET.

N'avez-vous rien entendu?

LA REINE.

Non, rien que nos propres paroles.

HAMLET.

Tenez, regardez, là ! Voyez comme il se dérobe ! Mon père, vêtu comme de son vivant! Regardez, le voilà justement qui franchit le portail.

(*Sort le spectre.*)

LA REINE.

Tout cela est forgé par votre cerveau: le délire a le don de ces créations fantastiques.

HAMLET.

Le délire? Mon pouls, comme le vôtre, bat avec calme et fait sa musique de santé. Ce n'est point une folie que j'ai proférée: voulez-vous en faire l'épreuve, je vais tout vous redire: un fou n'aurait pas cette mémoire. Mère, au nom de la grâce, ne versez pas en votre âme le baume de cette illusion que c'est ma folie qui parle, et non votre faute; vous ne feriez que fermer et cicatriser l'ulcère, tandis que le mal impur vous minerait toute intérieurement de son infection invisible. Confessez-vous au ciel; repentez-vous du passé; prévenez l'avenir, et ne couvrez pas les mauvais herbes d'un fumier qui les rendra plus vigoureuses. Pardonnez-moi cette vertu, car, au milieu d'un monde devenu poussif à force d'engraisser, il faut que la vertu même demande pardon au vice, il faut qu'elle implore à genoux la grâce de lui faire du bien.

LA REINE.

O Hamlet! Tu m'as brisé le cœur en deux.

HAMLET.

Oh! rejetez-en la mauvaise moitié, et vivez, purifiée, avec l'autre. Bonne nuit: mais n'allez pas au lit de mon oncle; affectez la vertu, si vous ne l'avez pas. L'habitude, ce monstre qui dévore tout sentiment, ce démon familier, est un ange en ceci que, pour la pratique des belles et bonnes actions, elle nous donne aussi un froc, une livrée facile à mettre. Abstenez-vous cette nuit : cela rendra un peu plus aisée l'abstinence prochaine. La suivante sera plus aisée encore; car l'usage peut presque changer l'empreinte de la nature, il peut dompter le démon ou le rejeter avec une merveilleuse puissance. Encore une fois, bonne nuit! Et quand vous désirerez pour vous la bénédiction du ciel, je vous demanderai la vôtre.

(*Montrant Polonius.*)

Quant à ce seigneur, j'ai du repentir: mais les cieux ont voulu nous punir tous deux, lui par moi, moi par lui, en me forçant à être leur ministre et leur fléau. Je me charge de lui et je suis prêt à répondre de la mort que je lui ai donnée. Allons, bonne nuit, encore! Il faut que je sois cruel, rien que pour être humain. Commencement douloureux! Le pire est encore à venir.

LA REINE.

Que dois-je faire?

HAMLET.

Rien, absolument rien de ce que je vous ai dit. Que le roi, tout gonflé, vous attire de nouveau au lit; qu'il vous pince tendrement la joue, qu'il vous appelle sa souris; et que, pour une paire de baisers fétides, ou en vous chatouillant le cou de ses doigts damnés, il vous amène à lui révéler toute cette affaire, à lui dire que ma folie n'est pas réelle, qu'elle n'est qu'une ruse! Il sera bon que vous le lui appreniez. Car une femme, qui n'est qu'une reine, belle, sensée, sage, pourrait-elle cacher à ce crapaud, à cette chauve-souris, à ce matou, d'aussi précieux secrets? Qui le pourrait? Non, en dépit du bon sens et de la discrétion, ouvrez la cage sur le toit de la maison, pour que

les oiseaux s'envolent : et vous, comme le fameux singe, pour en faire l'expérience, glissez-vous dans la cage, et cassez-vous le cou en tombant.

LA REINE.

Sois sûr que, si les mots sont faits de souffle, et si le souffle est fait de vie, je n'ai pas de vie pour souffler mot de ce que tu m'as dit.

HAMLET.

Il faut que je parte pour l'Angleterre; vous le savez?

LA REINE.

Hélas! je l'avais oublié; c'est décidé.

HAMLET, *à part.*

Il y a des lettres cachetées : et mes deux condisciples auxquels je me fie comme à des vipères prêtes à mordre, portent les dépêches : ce sont eux qui doivent me frayer le chemin et m'attirer au guet-apens. Laissons faire : c'est un plaisir de faire sauter l'ingénieur avec son propre pétard : j'aurai du malheur si je ne parviens pas à creuser d'un mètre au-dessous de leurs mines, et à les lancer dans la lune. Oh! ce sera charmant de voir ma contre-mine rencontrer tout droit leur projet.

(*Montrant Polonius.*)

Commençons nos paquets par cet homme, et fourrons ses entrailles dans la chambre voisine. Mère, bonne nuit. Vraiment ce conseiller est maintenant bien tranquille, bien discret, bien grave, lui qui, vivant, était un drôle si niais et si bavard. Allons, Monsieur, finissons en avec vous. Bonne nuit, ma mère.

(*La reine sort d'un côté, Hamlet, d'un autre, entraînant Polonius.*)

SCENE XII.

La salle d'Etat dans le château.

Entrent le ROI, *la* REINE, ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN.

LE ROI.

Il y a une cause à ces soupirs, à ces palpitations pro-

fondes; il faut que vous l'expliquiez; il convient que nous la connaissions. Où est votre fils?

LA REINE, *à Rosencrantz et à Guildenstern.*

Laissez-nous ici un moment.

(*Rosencrantz et Guildenstern sortent.*)

Ah! mon bon seigneur, qu'ai-je vu cette nuit?

LE ROI.

Quoi donc, Gertrude ?... Comment est Hamlet ?

LA REINE.

Fou comme la mer et comme la tempête, quand elles luttent à qui sera la plus forte. Dans un de ses accès effrénés, entendant remuer quelque chose derrière la tapisserie, il a fait siffler son épée en criant : Un rat! un rat! et dans le trouble de sa cervelle, il a tué sans le voir le bon vieillard.

LE ROI.

O accablante action! Nous aurions eu le même sort, si nous avions été là : sa liberté est pleine de menaces pour tous, pour vous-même, pour nous, pour le premier venu. Hélas! qui répondra de cette action sanglante? C'est sur nous qu'elle retombera, sur nous dont la prévoyance aurait dû tenir de près et isoler du monde ce jeune fou. Mais telle était notre tendresse, que nous n'avons pas voulu comprendre la chose la plus raisonnable. Nous avons fait comme l'homme atteint d'une maladie hideuse, qui, par crainte de la divulguer, lui laisse dévorer sa vie jusqu'à la moelle. Où est-il allé?

LA REINE.

Mettre à l'écart le corps qu'il a tué. Dans sa folie même, comme l'or dans un gisement de vils métaux, son âme reste pure. Il pleure sur ce qu'il a fait.

LE ROI.

O Gertrude, sortons! Dès que le soleil aura touché les montagnes, nous le ferons embarquer. Quant à cette odieuse action, il nous faudra toute notre majesté et

notre habileté pour la couvrir et l'excuser. Holà! Guildenstern!

Rentrent ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN.

Mes amis, prenez du renfort. Hamlet, dans sa folie, a tué Polonius, et l'a traîné hors du cabinet de sa mère. Allez le trouver, parlez-lui nettement, et transportez le corps dans la chapelle. Je vous en prie, hâtez-vous.

(*Sortent Rosencrantz et Guildenstern.*)

Viens, Gertrude; nous allons convoquer nos amis les plus sages pour leur faire savoir ce que nous comptons faire, et l'imprudence qui a été commise. Ainsi la calomnie qui traverse le monde, comme un canon atteint la cible, de son boulet empoisonné, pourra manquer notre nom, et ne frapper que l'air invulnérable. Oh! partons! mon âme est pleine de discorde et d'épouvante.

(*Ils sortent.*)

SCENE XIII.

Un appartement dans le château.

Entre HAMLET.

HAMLET.

Déposé en lieu sûr.

VOIX, *derrière le théâtre.*

Hamlet! seigneur Hamlet!

HAMLET.

Quel est ce bruit? Qui appelle Hamlet? Oh! on vient ici!

Entrent ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN.

ROSENCRANTZ.

Qu'avez-vous fait du cadavre, Monseigneur?

HAMLET.

Confondu avec la poussière dont il est parent.

ROSENCRANTZ.

Dites-nous où il est, que nous puissions le retirer et le porter à la chapelle.

HAMLET.

N'allez pas croire cela.

ROSENCRANTZ.

Quoi?

HAMLET.

Que je puisse garder votre secret, et pas le mien. Et puis, être questionné par une éponge! Quelle réponse peut lui faire le fils d'un roi?

ROSENCRANTZ.

Me prenez-vous pour une éponge, Monseigneur?

HAMLET.

Oui, Monsieur, une éponge qui absorbe les grâces du roi, ses récompenses, son autorité. Du reste, de tels officiers finissent par rendre au roi les plus grands services. Il les garde comme ferait un singe, dans le coin de sa mâchoire, pour les mâcher avant de les avaler. Quand il aura besoin de ce que vous aurez glané, il n'aura qu'à vous presser, éponges, et vous redeviendrez à sec.

ROSENCRANTZ.

Je ne vous comprends pas, Monseigneur.

HAMLET.

J'en suis bien aise. Un méchant propos se niche dans une sotte oreille.

ROSENCRANTZ.

Monseigneur, vous devez nous dire où est le corps, et venir avec nous chez le roi.

HAMLET.

Le corps est avec le roi, mais le roi n'est pas avec le corps. Le roi est une créature...

GUILDENSTERN.

Une créature, Monseigneur?

HAMLET.

De rien. Conduisez-moi vers lui. Renard, nous allons jouer à cache-cache.

SCENE XIV.

La salle d'Etat dans le château.
Entre le ROI *avec sa suite.*

LE ROI.

J'ai envoyé à sa recherche et à la découverte du corps.

(*A part.*)

Combien il est dangereux que cet homme soit libre! Pourtant, ne le soumettons pas à la loi rigoureuse : il est adoré de la multitude en délire, qui aime, non par le jugement, mais par les yeux; et, dans ce cas-là, c'est le châtiment du criminel qu'elle pèse, jamais le crime. Pour que tout se passe doucement et sans bruit, il faut que cet embarquement soudain paraisse une décision réfléchie. Aux maux désespérés il faut des remèdes désespérés.

Entre ROSENCRANTZ.

Ou il n'en faut pas du tout. Eh bien! que s'est-il passé?

ROSENCRANTZ.

Où le cadavre est déposé, Monseigneur, c'est ce que nous n'avons pu savoir de lui.

LE ROI.

Mais où est-il lui-même?

ROSENCRANTZ.

Ici près, Monseigneur; gardé, en attendant votre bon plaisir.

LE ROI.

Amenez-le devant nous.

ROSENCRANTZ.

Holà! Guildenstern. Amenez Monseigneur.

Entrent HAMLET *et* GUILDENSTERN.

LE ROI.

Eh bien! Hamlet, où est Polonius?

HAMLET.

A souper.

LE ROI.

A souper! Où donc?

HAMLET.

Quelque part où il ne mange pas, mais où il est mangé : une certaine réunion de vers politiques est attablée autour de lui. Le ver, voyez-vous, est votre empereur pour la bonne chère. Nous engraissons toutes les autres créatures pour nous engraisser; et nous nous engraissons nous-mêmes pour les infusoires. Le roi gras et le mendiant maigre ne sont qu'un service différent, deux plats pour la même table. Voilà la fin.

LE ROI.

Hélas! hélas!

HAMLET.

Un homme peut pêcher avec un ver qui a mangé d'un roi, et manger du poisson qui s'est nourri de ce ver.

LE ROI.

Que veux-tu dire par là?

HAMLET.

Rien; je veux seulement vous montrer comment un roi peut faire un voyage à travers les boyaux d'un mendiant.

LE ROI.

Où est Polonius?

HAMLET.

Au ciel; envoyez-y voir : si votre messager ne l'y trouve pas, cherchez-le vous-même dans l'endroit opposé. Mais, ma foi, si vous ne le trouvez pas d'ici à un mois, vous le flairerez en montant l'escalier de la galerie.

LE ROI, *à des gens de sa suite.*

Allez l'y chercher.

HAMLET.

Il attendra que vous veniez.

(*Les gens sortent.*)

LE ROI.

Hamlet, dans l'intérêt de ta santé, qui nous est aussi chère que nous est douloureux ce que tu as fait; ton action exige que tu partes d'ici avec la rapidité de l'éclair. Va donc te préparer. Le navire est prêt, et le vent vient à l'aide; tes compagnons t'attendent, et tout est disposé pour ton voyage en Angleterre.

HAMLET.

En Angleterre?

LE ROI.

Oui, Hamlet.

HAMLET.

C'est bien.

LE ROI.

Tu parles comme si tu connaissais nos projets.

HAMLET.

Je vois un chérubin qui les voit. Mais, allons, en Angleterre! Adieu, chère mère.

LE ROI.

Et ton père qui t'aime, Hamlet?

HAMLET.

Ma mère! père et mère, c'est mari et femme : mari et femme, c'est même chair. Donc, ma mère! en Angleterre, allons!

(Il sort.)

LE ROI, *à Rosencrantz et à Guildenstern.*

Suivez-le pas à pas; attirez-le vite à bord. Pas de délai. Je le veux parti ce soir. Allez! j'ai expédié et scellé tout ce qui se rapporte à l'affaire. Hâtez-vous, je vous prie.

(Sortent Rosencrantz et Guidenstern.)

LE ROI, *seul.*

Et maintenant, frère d'Angleterre, si tu estimes mon amitié autant que te le conseille ma grande puissance, s'il est vrai que tu portes encore, vive et rouge, la cica-

trice faite par l'épée danoise, et que tes libres terreurs nous rendent hommage,... tu n'accueilleras pas froidement notre message souverain; qui exige formellement, par lettres pressantes, la mort immédiate d'Hamlet. Obéis, Angleterre! car il me brûle le sang comme la fièvre, et il faut que tu me guérisses. Jusqu'à ce que je sache la chose faite, quoi qu'il m'arrive, la joie ne me reviendra jamais.

(*Il sort.*)

SCENE XV.

Une plaine en Danemark.

Entre FORTINBRAS, *suivi d'une armée.*

FORTINBRAS.

Allez, capitaine, saluer de ma part le rôi danois. Dites-lui qu'avec son agrément, Fortinbras réclame, l'autorisation promise pour passer à travers son royaume. Vous savez où est le rendez-vous. Si Sa Majesté veut quelque chose de nous, nous irons lui rendre hommage en personne; faites-le lui savoir.

LE CAPITAINE.

J'obéirai. Monseigneur.

FORTINBRAS.

Avancez avec précaution.

(*Fortinbras et son armée sortent.*)

Entrent HAMLET, ROSENCRANTZ GUILDENSTERN.

HAMLET.

A qui sont ces forces, mon bon monsieur?

LE CAPITAINE.

A la Norwège, Monsieur.

HAMLET.

Où sont-elles dirigées, Monsieur, je vous prie?

LE CAPITAINE.

Contre certain point de la Pologne.

HAMLET.

Qui les commande, Monsieur?

LE CAPITAINE.

Le neveu du vieux roi de Norwège, Fortinbras.

HAMLET.

Marche-t-il au cœur de la Pologne, Monsieur, ou sur quelque frontière ?

LE CAPITAINE.

A parler vrai, et sans exagération, nous allons conquérir un petit morceau de terre qui a un revenu purement nominal. Pour cinq ducats, cinq, je ne le prendrais pas à ferme; et ni la Norwège, ni la Pologne n'en retireraient un profit plus beau, s'il était vendu en toute propriété.

HAMLET.

Eh bien! alors les Polonais ne le défendront jamais.

LE CAPITAINE.

Si, il y a déjà une garnison.

HAMLET.

Deux mille âmes et vingt mille ducats ne suffiront pas à décider la question de ce fétu. Voilà un abcès causé par trop d'abondance et de paix, qui crève intérieurement, et qui, sans montrer de cause apparente, va faire mourir son homme... Je vous remercie humblement, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Dieu soit avec vous, Monsieur!

(*Sort le capitaine.*)

ROSENCRANTZ.

Vous plaît-il de repartir, Monseigneur?

HAMLET.

Je serai avec vous dans un instant. Marchez un peu en avant.

(*Sortent Rosencrantz et Guildenstern.*)

Comme toutes les circonstances déposent contre moi! Comme elles éperonnent ma vengeance rétive! Qu'est-ce

que l'homme, si le bien suprême, l'aubaine de sa vie est uniquement de dormir et de manger?... Une bête, rien de plus. Certes celui qui nous a faits avec cette vaste intelligence, avec ce regard dans le passé et dans l'avenir, ne nous a pas donné cette capacité, cette raison divine pour qu'elles moisissent en nous inactives. Eh bien, est-ce l'effet d'un oubli bestial ou d'un scrupule poltron qui me fait réfléchir trop précisément aux conséquences, réflexion qui, mise en quatre, contient un quart de sagesse et trois quarts de lâcheté?... je ne sais pas pourquoi j'en suis encore à me dire : « Ceci est à faire » puisque j'ai motif, volonté, force et moyen de le faire. Des exemples, gros comme la terre, m'exhortent : témoin cette armée aux masses imposantes, conduite par un prince délicat et adolescent, dont le courage, enflé d'une ambition divine, fait la grimace à l'invisible événement, et qui expose une existence mortelle et fragile à tout ce que peuvent oser la fortune, la mort et le danger, pour une coquille d'œuf !... Pour être vraiment grand, il faut ne pas s'émouvoir sans de grands motifs, mais il faut aussi trouver grandement une querelle dans un brin de paille, quand l'honneur est en jeu. Que suis-je donc moi qui ai l'assassinat d'un père, le déshonneur d'une mère pour exciter ma raison et mon sang, et qui laisse tout dormir? Tandis qu'à ma honte je vois vingt mille hommes marcher à une mort imminente, et pour une fantaisie, pour une gloriole, aller au sépulcre comme au lit; se battant pour un champ où il leur est impossible de se mesurer tous, et qui est une tombe trop étroite pour couvrir les tués! Oh! que désormais mes pensées soient sanglantes pour n'être pas dignes du néant!

(*Il sort.*)

SCENE XVI.

La salle d'armes dans le château.

Entrent la REINE *et* HORATIO.

LA REINE.

Je ne veux pas lui parler.

HORATIO.

Elle est exigeante; pour sûr, elle divague; elle est dans un état à faire pitié.

LA REINE.

Que veut-elle?

HORATIO.

Elle parle beaucoup de son père; elle dit qu'elle sait qu'il n'y a que fourberies en ce monde; elle soupire et se bat la poitrine; elle frappe du pied avec rage pour un fétu; elle dit des choses vagues qui n'ont de sens qu'à moitié. Son langage ne signifie rien, et cependant, dans son incohérence, il fait réfléchir ceux qui l'écoutent. On en cherche la suite, et on en relie par la pensée les mots décousus. Les clignements d'yeux, les hochements de tête, les gestes qui l'accompagnent, feraient croire vraiment qu'il y a là une pensée bien douloureuse, quoique non arrêtée.

LA REINE.

Il serait bon de lui parler; car elle pourrait semer de dangereuses conjectures dans les esprits féconds en mal. Qu'elle entre.

(*Sort Horatio.*)

Telle est la vraie nature du péché? A mon âme malade la moindre niaiserie semble le prologue d'un grand malheur. Le crime est si plein de maladroite méfiance, qu'il se divulgue lui-même par crainte d'être divulgué.

HORATIO *rentre avec* OPHELIA,

OPHÉLIA.

Où est la belle Majesté du Danemark?

LA REINE.

Qu'y a-t-il, Ophélia?

OPHÉLIA, *chantant.*

Comment puis-je reconnaître votre amoureux
D'un autre?
A son chapeau de coquillages, à son bâton,
A ses sandales.

LA REINE.

Hélas! dame bien-aimée, que signifie cette chanson?

OPHÉLIA.

Vous dites? Eh bien! attention, je vous prie.

(*Elle chante.*)

Il est mort et parti, Madame,
Il est mort et parti.
A sa tête une motte de gazon vert,
A ses talons une pierre.

Oh! oh!

(*Elle sanglote.*)

LA REINE.

Mais voyons, Ophélia.

OPHÉLIA.

Attention, je vous prie.

(*Elle chante.*)

Son linceul blanc comme la neige des monts...

Entre le ROI.

LA REINE, *au roi.*

Hélas! regardez, seigneur.

OPHÉLIA, *continuant.*

Est tout garni de suaves fleurs.
Il est allé au tombeau sans recevoir l'averse
Des larmes de l'amour.

LE ROI.

Comment allez-vous, jolie dame?

OPHÉLIA.

Bien, Dieu vous récompense! On dit que la chouette a été jadis la fille d'un boulanger. Seigneur, nous savons ce que nous sommes, mais nous ne savons pas ce que nous pouvons être. Que Dieu soit à votre table!

LE ROI.

Quelque allusion à son père.

OPHÉLIA.

Ne parlons plus de cela, je vous prie; mais quand on vous demandera ce que cela signifie, répondez :

Bonjour! c'est la Saint-Valentin.
Tous sont levés de grand matin.
Me voici, vierge, à votre fenêtre,
Pour être votre Valentine.

Alors, il se leva et mit ses habits,
Et ouvrit la porte de sa chambre;
Et vierge elle y entra, et puis oncques vierge
Elle n'en sortit.

LE ROI.

Jolie Ophélia!

OPHÉLIA.

En vérité, je finirai sans blasphème.

Par Jésus! par sainte Charité!
Au secours! ah! fi! quelle honte!
Tous les jeunes gens font ça, quand ils en viennent là.
Par Priape, ils sont à blâmer!
Avant de me chiffonner, dit-elle,
Vous me promites de m'épouser.

Et la réponse :

C'est ce que j'aurais fait, par ce soleil là-bas!
Si tu n'étais venue dans mon lit.

LE ROI.

Depuis combien de temps est-elle ainsi?

OPHÉLIA.

J'espère que tout ira bien. Il faut avoir de la patience : mais je ne puis m'empêcher de pleurer, en pensant qu'ils l'ont mis dans la froide terre. Mon frère le saura, et sur ce, je vous remercie de votre bon conseil. Allons, mon coche! Bonne nuit, mes dames; bonne nuit, mes douces dames; bonne nuit, bonne nuit.

(*Elle sort.*)

LE ROI, *à Horatio.*

Suivez-la de près; veillez bien sur elle, je vous prie.

(*Horatio sort.*)

Oh! c'est le poison d'une profonde douleur; il jaillit tout entier de la mort de son père. Et maintenant voyez! O Gertrude, Gertrude, quand les malheurs arrivent, ils ne viennent pas en éclaireurs solitaires, mais en bataillons. D'abord c'était le meurtre de son père, puis le départ de votre fils, auteur par sa propre violence de son juste exil. Maintenant, voici le peuple boueux qui s'ameute, plein de pensées et de rumeurs dangereuses, à propos de la mort du bon Polonius. Nous avons étourdiment agi en l'enterrant secrètement... Puis, voici la pauvre Ophélia séparée d'elle-même et de ce noble jugement sans lequel nous sommes des effigies, ou de simples bêtes. Enfin, ce qui est aussi gros de troubles que tout le reste, voici son frère, secrètement revenu de France, qui se repaît de sa stupeur, s'enferme dans des nuages, et trouve partout des êtres bourdonnants qui lui empoisonnent l'oreille des récits envenimés de la mort de son père, où leur misérable argumentation n'hésite pas, pour ses besoins, à nous accuser d'oreille en oreille. O ma chère Gertrude, tout cela tombe sur moi comme une mitraille meurtrière, et me donne mille morts superflues.

(*Bruit derrière le théâtre*).

LA REINE.

Dieu ! quel est ce bruit ?

Entre UN GENTILHOMME.

LE ROI.

Holà! quelqu'un! Où sont mes Suisses? Qu'ils gardent la porte. De quoi s'agit-il?

LE GENTILHOMME.

Sauvez-vous, Monseigneur. L'Océan, franchissant ses limites, ne dévore pas la plaine avec une rapidité plus impitoyable que le jeune Laertes, porté sur le flot de l'émeute, ne renverse vos officiers. La populace l'acclame,

seigneur; et comme si le monde ne faisait que commencer, comme si l'antiquité qui ratifie tous les titres, la coutume qui les soutient étaient oubliées et inconnues, elle crie : *A nous de choisir! Laertes sera roi!* Les chapeaux, les mains, les voix applaudissent jusqu'aux nuages à ce cri : *Laertes sera roi! Laertes roi!*

LA REINE.

Avec quelle joie ils jappent sur une piste menteuse! Oh! vous faites fausse route, infidèles chiens danois.

LE ROI.

Les portes sont enfoncées.

(*Bruit derrière le théâtre.*)

Entre LAERTES, *suivi d'une foule de Danois.*

LAERTES.

Où est ce roi?... Messieurs, tenez-vous tous dehors.

LES DANOIS.

Non, entrons.

LAERTES.

Je vous en prie, laissez-moi faire.

LES DANOIS.

Oui! oui!

(*Ils se retirent au dehors.*)

LAERTES.

Je vous remercie... Gardez la porte. O toi, roi vil, rends-moi mon père.

LA REINE.

Du calme, mon bon Laertes.

LAERTES.

Chaque goutte de sang qui se calme en moi me proclame bâtard, crie à mon père : Cocu! et marque du mot : Prostituée! le front chaste et immaculé de ma vertueuse mère.

LE ROI.

Par quel motif, Laertes, ta rébellion prend-elle ces

airs de géant? Lâchez-le, Gertrude; ne craignez rien pour notre personne : une telle divinité fait la haie autour d'un roi que la trahison ne fait qu'entrevoir ses projets et reste impuissante... Dis-moi, Laertes, pourquoi tu es si furieux. Lâchez-le, Gertrude; parle, l'ami!

LAERTES.

Où est mon père ?

LE ROI.

Mort.

LA REINE.

Mais pas par la faute du roi.

LE ROI.

Laisse-le faire toutes ses questions.

LAERTES.

Comment se fait-il qu'il soit mort? Je ne veux pas qu'on jongle avec moi! Aux enfers, l'allégeance! au plus noir démon, la foi jurée! Conscience, religion, au fond de l'abîme! J'ose la damnation... Je suis résolu à sacrifier ma vie dans les deux mondes; advienne que pourra : je ne veux qu'une chose, venger jusqu'au bout mon père!

LE ROI.

Qui donc vous arrêtera?

LAERTES.

Ma volonté, non celle du monde entier. Quant à mes moyens, je les ménagerai si bien que j'irai loin avec peu.

LE ROI.

Bon Laertes, parce que vous désirez savoir la vérité sur la mort de votre cher père, est-il écrit dans votre vengeance que vous ruinerez par un coup suprême amis et ennemis, ceux qui perdent et ceux qui gagnent à cette mort?

LAERTES.

Je n'en veux qu'à ses ennemis.

LE ROI.

Eh bien! voulez-vous les connaître?

LAERTES.

Quant à ses bons amis, je les recevrai à bras tout grands ouverts; et, comme le pélican qui s'arrache la vie par bonté, je les nourrirai de mon sang.

LE ROI.

Ah! voilà que vous parlez comme un bon enfant, comme un vrai gentilhomme. Que je suis innocent de la mort de votre père et que j'en éprouve une douleur bien profonde, c'est ce qui apparaîtra à votre raison aussi clairement que le jour à vos yeux.

LES DANOIS, *derrière le théâtre.*

Laissez-la entrer.

LAERTES.

Qu'y a-t-il? quel est ce bruit?

Entre OPHELIA, *bizarrement coiffée de fleurs et de brins de paille.*

O incendie, dessèche ma cervelle! Larmes sept fois salées, brûlez mes yeux jusqu'à les rendre insensibles et impuissants! Par le ciel, ta folie sera payée si cher que le poids de la vengeance retournera le fléau. O rose de mai! chère fille, bonne sœur, suave Ophélia! O cieux! est-il possible que la raison d'une jeune fille soit aussi mortelle que la vie d'un vieillard? Sa nature s'est dissoute en amour, et, devenue subtile, elle envoie les plus précieuses émanations de son essence vers l'être aimé.

OPHÉLIA, *chantant.*

Ils l'ont porté tête nue sur la civière.
Hey no nonny! nonny hey nonny!
Et sur son tombeau il a plu bien des larmes.

Adieu, mon tourtereau.

LAERTES.

Tu aurais ta raison et tu me prêcherais la vengeance, que je serais moins ému.

OPHÉLIA.

Il faut que vous chantiez :

A bas! à bas! jetez-le à bas!

Oh! comme ce refrain est à propos. Il s'agit de l'intendant perfide qui a volé la fille de son maître.

LAERTES.

Ces riens-là en disent plus que bien des choses.

OPHÉLIA, *à Laertes.*

Voici du romarin; c'est comme souvenir : de grâce, amour, souvenez-vous: et voici des pensées, en guise de pensées.

LAERTES.

Leçon donnée par la folie! Les pensées et les souvenirs réunis.

OPHÉLIA, *au roi.*

Voici pour vous du fenouil et des colombines.

(*A la reine.*)

Voilà de la rue pour vous, et en voici un peu pour moi : nous pouvons bien toutes deux l'appeler herbe de grâce, mais elle doit avoir à votre main un autre sens qu'à la mienne... Voici une pâquerette. Je vous aurais bien donné des violettes, mais elles se sont toutes fanées, quand mon père est mort... On dit qu'il a fait une bonne fin.

(*Elle chante.*)

Car le bon cher Robin est toute ma joie.

LAERTES.

Mélancolie, affliction, frénésie, enfer même, elle donne à tout je ne sais quel charme et quelle grâce.

OPHÉLIA, *chantant.*

Et ne reviendra-t-il pas?
Et ne reviendra-t-il pas?
Non! non! il est mort.
Va à ton lit de mort.
Il ne reviendra jamais.

Sa barbe était blanche comme neige,
Toute blonde était sa tête.
Il est parti! il est parti!
Et nous perdons nos cris.
Dieu ait pitié de son âme!

Et de toutes les âmes chrétiennes! Je prie Dieu. Dieu soit avec vous!

(*Sort Ophélia.*)

LAERTES.

Voyez-vous ceci, ô Dieu?

LE ROI.

Laertes, il faut que je raisonne avec votre douleur; sinon, c'est un droit que vous me refusez. Retirons-nous un moment; faites choix de vos amis les plus sages; ils nous entendront et jugeront entre vous et moi. Si directement ou indirectement ils nous trouvent compromis, nous vous abandonnerons notre couronne, notre vie et tout ce que nous appelons nôtre, en réparation. Sinon, résignez-vous à nous accorder votre patience, et nous travaillerons d'accord avec votre ressentiment, pour lui donner une juste satisfaction.

LAERTES.

Soit! L'étrange mort de mon père, ses mystérieuses funérailles, où tout a manqué : trophée, panoplie, écusson au-dessus du corps, rite nobiliaire, apparat d'usage, me crient comme une voix que le ciel ferait entendre à la terre, que je dois faire une enquête.

LE ROI.

Faites-la, et que la grande hache tombe là où est le crime. Venez avec moi, je vous prie.

(*Ils sortent.*)

SCENE XVII.

Une chambre chez Horatio.

Entrent HORATIO *et* UN SERVITEUR.

HORATIO.

Qui sont ceux qui voudraient me parler?

LE SERVITEUR.

Des matelots, Monsieur; ils disent qu'ils ont des lettres pour vous.

HORATIO.

Qu'ils entrent.

(*Sort le serviteur.*)

J'ignore de quelle partie du monde ce salut peut me venir, si ce n'est du seigneur Hamlet.

Entrent LES MATELOTS.

PREMIER MATELOT.

Dieu vous bénisse, seigneur!

HORATIO.

Qu'il te bénisse aussi!

PREMIER MATELOT.

Il le fera, Monsieur, si ça lui plaît. Voici une lettre pour vous, Monsieur; elle est de l'ambassadeur qui s'était embarqué pour l'Angleterre; si toutefois votre nom est Horatio, ainsi qu'on me l'a fait savoir.

HORATIO, *lisant.*

« Horatio, quand tu auras parcouru ces lignes, donne » à ces gens les moyens d'arriver jusqu'au roi : ils ont des » lettres pour lui. A peine étions-nous vieux de deux » jours en mer, qu'un pirate, armé en guerre, nous a » donné la chasse. Voyant que nous étions moins bons » voiliers que lui, nous avons déployé la hardiesse du » désespoir. Le grappin a été jeté et je suis monté à » l'abordage; tout à coup leur navire s'est dégagé du » nôtre, et seul, ainsi, je suis resté leur prisonnier. Ils ont » agi avec moi en bandits miséricordieux, mais ils savaient » ce qu'ils faisaient : je suis destiné à leur être d'un bon » rapport. Fais parvenir au roi les lettres que je lui » envoie, et viens me rejoindre aussi vite que si tu fuyais » la mort. J'ai à te dire à l'oreille des paroles qui te ren- » dront muet; pourtant elles seront encore trop faibles » pour le calibre de la vérité. Ces braves gens te con- » duiront où je suis. Rosencrantz et Guildenstern conti-

» nuent leur route vers l'Angleterre. J'ai beaucoup à te
» parler sur leur compte. Adieu, Celui que tu sais être
» à toi,

» HAMLET. »

Venez, je vais vous donner le moyen de remettre ces lettres, et dépêchez-vous, pour que vous puissiez me conduire plus vite vers celui de que vous les tenez.

(*Ils sortent.*)

SCENE XVIII.

Dans le château.

Entrent le ROI *et* LAERTES.

LE ROI.

Maintenant il faut que votre conscience scelle mon acquittement, et que vous m'inscriviez dans votre cœur comme ami, puisque vous savez par des renseignements certains que celui qui a tué votre noble père en voulait à ma vie.

LAERTES.

Cela paraît évident. Mais dites-moi pourquoi vous n'avez pas fait de poursuite contre des actes d'une nature si criminelle et si grave, ainsi que votre sûreté, votre grandeur, votre sagesse, tout enfin devait vous y exciter?

LE ROI.

Oh! pour deux raisons spéciales qui peut-être vous sembleront puériles, mais qui pour moi sont fortes. La reine, sa mère, ne vit presque que par ses yeux, et quant à moi, est-ce une vertu? est-ce une calamité? elle est tellement liée à ma vie et à mon âme que, comme l'astre qui ne peut se mouvoir que dans sa sphère, je ne puis me mouvoir que par elle. L'autre motif pour lequel j'ai évité une accusation publique, c'est la grande affection que le peuple lui porte. Celui-ci plongerait toutes les fautes d'Hamlet dans son amour, et comme la source qui change le bois en pierre, ferait de ses chaînes des reliques. Si bien que mes flèches, faites d'un bois trop léger pour un

vent si violent, retourneraient vers mon arc au lieu d'atteindre le but.

LAERTES.

J'ai perdu un noble père; ma sœur est réduite à un état désespéré, elle dont le mérite, si elle pouvait recouvrer ses facultés, se porterait à la face du siècle entier le champion de son incomparable perfection. Ah! je serai vengé!

LE ROI.

Ne troublez pas vos sommeils pour cela. Ne nous croyez pas d'une étoffe si plate et si moutonnière que nous puissions nous laisser tirer la barbe par le danger et regarder cela comme un passe-temps. Vous en saurez bientôt davantage. J'aimais votre père, et nous nous aimons nous-mêmes, et cela, j'espère, peut vous faire imaginer...

Entre un MESSAGER.

Qu'est-ce? quelle nouvelle?

LE MESSAGER.

Monseigneur, des lettres d'Hamlet : celle-ci pour Votre Majesté; celle-là pour la reine.

LE ROI.

D'Hamlet! Qui les a apportées?

LE MESSAGER.

Des matelots, à qu'on dit, Monseigneur : je ne les ai pas vus. Elles m'ont été transmises par Claudio qui les a reçues le premier.

LE ROI.

Laertes, vous allez les entendre. Laissez-nous.

(*Sort le messager.*)

LE ROI, *lisant.*

« Haut et puissant Seigneur, vous saurez que j'ai été » déposé nu sur la terre de votre royaume. Demain je » demanderai la faveur de voir votre royale personne, » et alors, après avoir réclamé votre indulgence, je vous

» raconterai ce qui a occasionné mon retour soudain et » plus étrange encore.

» HAMLET »

Qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce que tous les autres sont de retour ? Ou est-ce une plaisanterie, et n'y a-t-il rien de vrai?

LAERTES.

Reconnaissez-vous la main ?

LE ROI.

C'est l'écriture d'Hamlet. *Nu !* Et en post-scriptum ici, il ajoute : *Seul !* Pouvez-vous m'expliquer cela ?

LAERTES.

Je m'y perds, Monseigneur. Mais qu'il vienne ! je sens se réchauffer mon cœur malade, à l'idée de vivre et de lui dire en face : *Voilà ce que tu as fait !*

LE ROI.

S'il en est ainsi, Laertes... comment peut-il en être ainsi ?... comment peut-il en être autrement ? laissez-vous mener par moi, voulez-vous ?

LAERTES.

Oui, Monseigneur, pourvu que vous ne me meniez pas à faire la paix.

LE ROI.

Si fait, la paix avec toi-même. S'il est vrai qu'il soit de retour, et que, reculant devant ce voyage, il soit résolu à ne plus l'entreprendre,... je le soumettrai à une épreuve, maintenant mûre dans ma pensée, à laquelle il ne peut pas manquer de succomber. Sa mort ne fera pas murmurer un souffle de blâme, et sa mère elle-même en absoudra la cause et n'y verra qu'un accident.

LAERTES.

Monseigneur, je me laisse mener ; d'autant plus volontiers, si vous faites en sorte que je sois l'instrument.

LE ROI.

Voilà qui tombe bien. Depuis votre voyage, on vous

a beaucoup vanté, et cela en présence d'Hamlet, pour un talent où vous brillez, dit-on : toutes vos qualités réunies ont arraché de lui moins de jalousie que celle-là seule qui, à mon avis, est de l'ordre le plus insignifiant.

LAERTES.

Quelle est cette qualité, Monseigneur ?

LE ROI.

Un simple ruban au chapeau de la jeunesse, mais nécessaire pourtant ; car un costume frivole et débraillé ne sied pas moins à la jeunesse qu'à l'âge mûr les sombres fourrures qui sauvegardent la santé et la gravité. Il y a quelque deux mois, se trouvait ici un gentilhomme de Normandie ; j'ai vu moi-même les Français, j'ai servi contre eux, et je sais qu'ils montent bien à cheval,.. mais celui-ci était un cavalier magique : il prenait racine en selle, et il faisait exécuter à son cheval des choses si merveilleuses qu'il semblait faire corps et se confondre à moitié avec la noble bête ; il dépassait tellement mes idées, que tout ce que je pouvais imaginer d'exercices et de tours d'adresse, était au-dessous de ce qu'il faisait.

LAERTES.

Un Normand, dites-vous ?

LE ROI.

Un Normand.

LAERTES.

Sur ma vie, c'est Lamond.

LE ROI.

Lui-même.

LAERTES.

Je le connais bien : vraiment, il est le joyau, la perle de son pays.

LE ROI.

C'est lui qui vous rendait hommage, il vous déclarait maître dans la pratique de l'art de la défense, à l'épée spécialement ; il s'écriait que ce serait un vrai miracle si quelqu'un vous pouvait tenir tête. Il jurait que les escri-

meurs de son pays n'auraient ni élan, ni parade, ni coup d'œil, si vous étiez leur adversaire. Ces propos, mon cher, avaient tellement envenimé la jalousie d'Hamlet qu'il ne faisait que désirer et demander votre prompt retour, pour faire assaut avec vous. Eh bien ! en tirant parti de ceci...

LAERTES.

Quel parti, Monseigneur ?

LE ROI.

Laertes, votre père vous était-il cher ? ou n'êtes-vous que la douleur en effigie, un visage sans cœur ?

LAERTES.

Pourquoi me demandez-vous cela ?

LE ROI.

Ce n'est pas que je pense que vous n'aimiez pas votre père ; mais je sais que l'amour est l'œuvre du temps, et j'ai vu, par les exemples de l'expérience, que le temps en amoindrit l'étincelle et la chaleur. Il y a à la flamme même de l'amour une sorte de mèche, de lumignon, qui finit par s'éteindre. Rien ne garde à jamais la même perfection. La perfection, poussée à l'excès, meurt de pléthore. Ce que nous voulons faire, faisons-le quand nous le voulons, car la volonté change ; elle a autant de défaillances et d'entraves qu'il y a de langues, de bras, d'accidents ; et alors le devoir à faire n'est plus qu'un soupir épuisant, qui fait du mal à exhaler... Mais allons au vif de l'ulcère : Hamlet revient. Qu'êtes-vous prêt à entreprendre pour vous montrer le fils de votre père en action plus qu'en paroles ?

LAERTES.

A lui couper la gorge à l'église.

LE ROI.

Il n'est pas, en effet, de sanctuaire pour le meurtre ; il n'y a pas de barrières pour la vengeance. Eh bien ! mon bon Laertes, faites ceci : tenez-vous renfermé dans votre chambre. Hamlet, en revenant, apprendra que vous

êtes de retour. Nous lui enverrons des gens qui vanteront votre supériorité et mettront un double vernis à la renommée que ce Français vous a faite ; enfin, nous vous mettrons face à face, et nous ferons des paris sur vos têtes. Lui, qui est confiant, très-généreux et dénué de tout calcul, n'examinera pas les fleurets : vous pourrez donc aisément, avec un peu de prestesse, choisir une épée non mouchetée, et, par une passe à vous connue, venger sur lui votre père.

LAERTES.

Je ferai cela. Et, dans ce dessein, j'empoisonnerai mon épée. J'a acheté d'un charlatan une drogue si meurtrière que, pour peu qu'on y trempe un couteau, une fois que le sang a coulé, le cataplasme le plus rare, composé de tous les simples qui ont quelque vertu sous la lune, ne pourrait pas sauver de la mort l'être le plus légèrement égratigné. Je tremperai ma pointe dans ce poison ; et pour peu que je l'écorche, c'est la mort.

LE ROI.

Réfléchissons-y encore; pesons bien, et quant au temps et quant aux moyens, ce qui peut convenir le plus à notre plan. Si celui-ci devait échouer, et qu'une mauvaise exécution laissât voir notre dessein, mieux vaudrait n'avoir rien tenté. Il faut donc que nous ayons un projet de rechange qui puisse servir au cas où le premier ferait long feu. Doucement ! Voyons ! Nous établirons un pari solennel sur les coups portés : j'y suis ! Quand l'exercice vous aura échauffés et altérés, et dans ce but vous ferez vos attaques les plus violentes, il demandera à boire ; j'aurai préparé un calice tout exprès : une gorgée seulement, et, si, par hasard, il a échappé à votre lame empoisonnée, notre but est encore atteint. Mais, silence ! quel est ce bruit ?

Entre la REINE.

Qu'est-ce donc, ma douce reine ?

LA REINE.

Un malheur marche sur les talons d'un autre, tant ils se suivent de près : votre sœur est noyée, Laertes.

LAERTES.

Noyée ! Oh ! où donc ?

LA REINE.

Il y a en travers d'un ruisseau un saule qui mire ses feuilles grises dans la glace du courant. C'est là qu'elle est venue, portant de fantasques guirlandes de renoncules, d'orties, de marguerites et de ces longues fleurs pourpres que les bergers licencieux nomment d'un nom plus grossier, mais que nos froides vierges appellent doigts d'hommes morts. Là, tandis qu'elle grimpait pour suspendre sa sauvage couronne aux rameaux inclinés, une branche envieuse s'est cassée, et tous ses trophées champêtres sont, comme elle, tombés dans le ruisseau en pleurs. Ses vêtements se sont étalés et l'ont soutenue un moment, nouvelle sirène, pendant qu'elle chantait des bribes de vieilles chansons, comme insensible à sa propre détresse, ou comme une créature naturellement formée pour cet élément. Mais cela n'a pu durer longtemps; ses vêtements, alourdis par ce qu'ils avaient bu, ont entraîné la pauvre malheureuse de son chant mélodieux à une mort fangeuse.

LAERTES.

Hélas ! elle est donc noyée ?

LA REINE.

Noyée, noyée.

LAERTES.

Tu n'as déjà que trop d'eau, pauvre Ophélia ; je retiendrai donc mes larmes... Et pourtant,

(Il sanglote.)

c'est un tic chez nous : la nature garde ses habitudes, quoi qu'en dise la honte. Quand ces pleurs auront coulé, plus de femmelette en moi ! Adieu, Monseigneur ; j'ai

des paroles de feu qui flamboieraient, si cette folle douleur ne les éteignait pas.

(*Il sort.*)

LE ROI.

Suivons-le, Gertrude : quelle peine j'ai eue à calmer sa rage ! je crains bien que ceci ne lui donne un nouvel élan. Suivons-le donc.

(*Ils sortent.*)

SCENE XIX.

Un cimetière.

Entrent DEUX PAYSANS, *avec des bêches.*

PREMIER PAYSAN.

Doit-elle être ensevelie en sépulture chrétienne, celle qui volontairement devance l'heure de son salut ?

DEUXIÈME PAYSAN.

Je te dis que oui. Donc creuse sa tombe sur-le-champ. Le coroner a tenu enquête sur elle, et conclut à la sépulture chrétienne.

PREMIER PAYSAN.

Comment est-ce possible, à moins qu'elle ne se soit noyée à son corps défendant ?

DEUXIÈME PAYSAN.

Eh bien ! la chose a été jugée ainsi.

PREMIER PAYSAN.

Il est évident qu'elle est morte *se offendendo*, cela ne peut être autrement. Ici est le point de droit : si je me noie de propos délibéré, cela dénote un acte, et un acte a trois branches : le mouvement, l'action et l'exécution : *argò*, elle s'est noyée de propos délibéré.

DEUXIÈME PAYSAN.

Certainement; mais écoutez-moi, bonhomme piocheur.

PREMIER PAYSAN.

Permets. Ici est l'eau : bon ; ici se tient l'homme : bon. Si l'homme va à l'eau et se noie, c'est, en dépit de tout, parce qu'il y est allé : remarque bien ça. Mais si

l'eau vient à l'homme et le noie, ce n'est pas lui qui se noie : *argò*, celui qui n'est pas coupable de sa mort n'abrège pas sa vie.

DEUXIÈME PAYSAN.

Mais est-ce la loi ?

PREMIER PAYSAN.

Oui, pardieu, ça l'est : la loi sur l'enquête du coroner.

DEUXIÈME PAYSAN.

Veux-tu avoir la vérité sur ceci ? Si la morte n'avait pas été une femme de qualité, elle n'aurait pas été ensevelie en sépulture chrétienne.

PREMIER PAYSAN.

Oui, tu l'as dit : et c'est tant pis pour les grands qu'ils soient encouragés en ce monde à se noyer ou à se pendre, plus que leurs égaux chrétiens. Allons, ma bêche ! il n'y a de vieux gentilshommes que les jardiniers, les terrassiers et les fossoyeurs : ils continuent le métier d'Adam.

DEUXIÈME PAYSAN.

Adam était-il gentilhomme ?

PREMIER PAYSAN.

Il est le premier qui ait jamais porté des armes.

DEUXIÈME PAYSAN.

Comment ! il n'en avait pas.

PREMIER PAYSAN.

Quoi ! es-tu païen ? Comment comprends-tu l'Ecriture ? L'Ecriture dit : Adam bêchait ; pouvait-il bêcher sans armes ? Je vais te poser une autre question : si tu ne réponds pas péremptoirement, avoue-toi...

DEUXIÈME PAYSAN.

Va toujours.

PREMIER PAYSAN.

Quel est celui qui bâtit plus solidement que le maçon, le constructeur de navires et le charpentier ?

DEUXIÈME PAYSAN.

Le faiseur de potences ; car cette construction-là survit à des milliers d'occupants.

PREMIER PAYSAN.

Ton esprit me plaît, ma foi ! La potence fait bien. Mais comment fait-elle bien ? Elle fait bien pour ceux qui font mal : or, tu fais mal de dire que la potence est plus solidement bâtie que l'Eglise ; *argò*, la potence ferait bien ton affaire. Cherche encore : allons.

DEUXIÈME PAYSAN.

Qui bâtit plus solidement qu'un maçon, un constructeur de navires ou un charpentier ?

PREMIER PAYSAN.

Oui, dis-le moi, et tu peux débâter.

DEUXIÈME PAYSAN.

Parbleu ! je peux te le dire à présent.

PREMIER PAYSAN.

Voyons.

DEUXIÈME PAYSAN.

Par la messe ! je ne peux pas.

Entrent HAMLET *et* HORATIO, *à distance.*

PREMIER PAYSAN.

Ne fouette pas ta cervelle plus longtemps ; car l'âne rétif ne hâte point le pas sous les coups. Et la prochaine fois qu'on te fera cette question, réponds : C'est un fossoyeur. Les maisons qu'il bâtit durent jusqu'au jugement dernier. Allons, va chez Vaughan me chercher une chopine de liqueur.

(*Sort le deuxième paysan.*)

PREMIER PAYSAN.

(*Il chante en bêchant.*)

Dans ma jeunesse, quand j'aimais, quand j'aimais,
Il me semblait qu'il était bien doux,
Oh! bien doux d'abréger le temps: ah! pour mon usage
il me semblait, oh! que rien n'était trop bon.

HAMLET.

Ce gaillard-là n'a donc pas le sentiment de ce qu'il fait ? Il chante en creusant une fosse.

HORATIO.

L'habitude lui a fait de cela un exercice aisé.

HAMLET.

C'est juste : la main qui travaille peu a le tact plus délicat.

PREMIER PAYSAN.

Mais l'âge, venu à pas furtifs,
M'a empoigné dans sa griffe,
Et embarqué sous terre,
En dépit de mes goûts.

(*Il fait sauter un crâne.*)

HAMLET.

Ce crâne contenait une langue et pouvait chanter jadis. Comme ce drôle le heurte à terre ! comme si c'était la mâchoire de Caïn, qui fit le premier meurtre! Ce que cet âne écrase ainsi était peut-être la caboche d'un homme d'Etat qui croyait pouvoir circonvenir Dieu : pourquoi pas?

HORATIO.

C'est possible, Monseigneur.

HAMLET.

Ou celle d'un courtisan qui savait dire : *Bonjour, doux seigneur! Comment vas-tu, bon seigneur?* Peut-être celle de Monseigneur un tel qui vantait le cheval de Monseigneur un tel, quand il prétendait l'obtenir : pourquoi pas?

HORATIO.

Sans doute, Monseigneur.

HAMLET.

Oui, vraiment! et maintenant cette tête est à Milady Vermine : elle n'a plus de lèvres, et la bêche d'un fossoyeur lui brise la mâchoire. Révolution bien édifiante pour ceux qui sauraient l'observer! Ces os n'ont-ils tant

coûté à nourrir que pour servir un jour de jeu de quilles? Les miens me font mal rien que d'y penser.

PREMIER PAYSAN.

Une pioche et une bêche, une bêche!
Et un linceul pour drap.
Puis, hélas! un trou à faire dans la boue,
C'est tout ce qu'il faut pour un tel hôte!

HAMLET.

En voici un autre! Qui sait si ce n'est pas le crâne d'un homme de loi? Où sont donc maintenant ses distinctions, ses subtilités, ses arguties, ses clauses, ses passe-droit? Pourquoi souffre-t-il que ce grossier manant lui cogne la tête avec sa sale pelle, et ne lui intente-t-il pas une action pour voie de fait? Humph! ce gaillard-là pouvait être en son temps un grand acquéreur de terres, avec ses hypothèques, ses reconnaissances, ses amendes, ses doubles garanties, ses recouvrements. Est-ce donc pour lui l'amende de ses amendes et le recouvrement de ses recouvrements que d'avoir sa belle caboche pleine de belle boue? Est-ce que de toutes ses acquisitions, ces garanties, toutes doubles qu'elles sont, ne lui garantiront rien de plus qu'une place longue et large comme deux grimoires? C'est à peine si ses seuls titres de propriété tiendraient dans ce coffre; faut-il que le propriétaire lui-même n'en ait pas davantage! Ha!

HORATIO.

Par une ligne de plus, Monseigneur.

HAMLET.

Est-ce que le parchemin n'est pas fait de peau de mouton?

HORATIO.

Si, Monseigneur, et de peau de veau aussi.

HAMLET.

Ce sont des moutons et des veaux, ceux qui recherchent une assurance sur un titre pareil... Je vais parler à ce garçon-là. Qui occupe cette fosse, drôle?

PREMIER PAYSAN.

Moi, Monsieur.

Hélas! un trou à faire dans la boue,
C'est tout ce qu'il faut pour un tel hôte.

HAMLET.

Vraiment, je crois que tu l'occupes, en ce sens que tu es dedans.

PREMIER PAYSAN.

Vous êtes dehors, et aussi vous ne l'occupez pas; pour ma part, je ne suis pas dedans et cependant je l'occupe.

HAMLET.

Tu veux me mettre dedans en me disant que tu l'occupes. Cette fosse n'est pas faite pour un vivant, mais pour un mort. Tu vois, tu veux me mettre dedans.

PREMIER PAYSAN.

Démenti pour démenti. Vous voulez me mettre dedans en me disant que je suis dedans.

HAMLET.

Pour quel homme creuses-tu ici?

PREMIER PAYSAN.

Ce n'est pas pour un homme.

HAMLET.

Pour quelle femme alors?

PREMIER PAYSAN.

Ce n'est ni pour un homme ni pour une femme.

HAMLET.

Qui va-t-on enterrer là?

PREMIER PAYSAN.

Une créature qui était une femme, Monsieur, mais, que son âme soit en paix! elle est morte.

HAMLET.

Comme ce maraud est rigoureux! Il faut lui parler la carte à la main : sans cela, la moindre équivoque nous perd. Par le ciel, Horatio, voilà trois ans que j'en fais la

remarque : le siècle devient singulièrement pointu, et l'orteil du paysan touche de si près le talon de l'homme de cour qu'il l'écorche... Combien de temps as-tu été fossoyeur?

PREMIER PAYSAN.

Je me suis mis au métier, le jour, fameux entre tous les jours, où feu notre roi Hamlet vainquit Fortinbras.

HAMLET.

Combien y a-t-il de cela?

PREMIER PAYSAN.

Ne pouvez-vous pas le dire? Il n'est pas d'imbécile qui ne le puisse. C'était le jour même où est né le jeune Hamlet, celui qui est fou et qui a été envoyé en Angleterre.

HAMLET.

Oui-dà, et pourquoi a-t-il été envoyé en Angleterre?

PREMIER PAYSAN.

Eh bien! parce qu'il était fou; il retrouvera sa raison là-bas; ou, s'il ne la retrouve pas, il n'y aura pas grand mal.

HAMLET.

Pourquoi?

PREMIER PAYSAN.

Ça ne se verra pas : là-bas tous les hommes sont aussi fous que lui.

HAMLET.

Comment est-il devenu fou?

PREMIER PAYSAN.

Très-étrangement, à ce qu'on dit.

HAMLET.

Comment cela?

PREMIER PAYSAN.

Eh bien! en perdant la raison.

HAMLET.

Sous l'empire de quelle cause?

PREMIER PAYSAN.

Tiens! sous l'empire de notre roi, en Danemark. J'ai été fossoyeur ici, enfant et homme, pendant trente ans.

HAMLET.

Combien de temps un homme peut-il être en terre avant de pourrir?

PREMIER PAYSAN.

Ma foi! s'il n'est pas pourri avant de mourir (et nous avons tous les jours des corps vérolés qui peuvent à peine supporter l'inhumation), il peut vous durer huit ou neuf ans. Un tanneur vous durera neuf ans.

HAMLET.

Pourquoi lui plus qu'un autre?

PREMIER PAYSAN.

Ah! sa peau est tellement tannée par le métier qu'il a fait, qu'elle ne prend pas l'eau avant longtemps : et vous savez que l'eau est le pire destructeur de votre corps mort, né de putain. Tenez, voici un crâne : ce crâne-là a été en terre vingt-trois ans.

HAMLET.

A qui était-il?

PREMIER PAYSAN.

A un fou né d'une de ces filles-là. A qui croyez-vous?

HAMLET.

Ma foi, je ne sais pas.

PREMIER PAYSAN.

Peste soit de l'enragé farceur! Un jour il m'a versé un flacon de vin sur la tête! Ce même crâne, Monsieur, était le crâne de Yorick, le bouffon du roi.

HAMLET, *prenant le crâne.*

Celui-ci?

PREMIER PAYSAN.

Celui-là même.

HAMLET.

Hélas! pauvre Yorick!... je l'ai connu, Horatio! c'était un garçon d'une verve infinie, d'une fantaisie exquise : il m'a porté sur son dos mille fois. Et maintenant quelle horreur il cause à mon imagination! Le cœur m'en lève. Ici pendaient ces lèvres que j'ai baisées je ne sais combien de fois. Où sont vos plaisanteries maintenant? vos escapades? vos chansons? et ces éclairs de gaieté qui faisaient rugir la table de rires? Quoi! plus un mot à présent pour vous moquer de votre propre grimace? plus de lèvres?... Allez maintenant trouver madame dans sa chambre, et dites lui qu'elle a beau se mettre un pouce de fard, il faudra qu'elle en vienne à cette figure-là! Faites-la bien rire avec ça... Je t'en prie, Horatio, dis-moi une chose.

HORATIO.

Quoi, Monseigneur?

HAMLET.

Crois-tu qu'Alexandre ait eu cette mine-là dans la terre?

HORATIO.

Oui, sans doute.

HAMLET.

Et cette odeur-là?... Pouah!

(*Il jette le crâne.*)

HORATIO.

Oui, sans doute, Monseigneur.

HAMLET.

A quels vils usages nous pouvons être ravalés, Horatio! Qui empêche l'imagination de suivre la noble poussière d'Alexandre jusqu'à la retrouver bouchant le trou d'un tonneau?

HORATIO.

Ce serait une recherche un peu forcée que celle-là.

HAMLET.

Non, ma foi, pas le moins du monde : nous pour-

rions, sans nous égarer, suivre ses restes avec grande chance de les mener jusque-là. Par exemple, écoute : Alexandre est mort, Alexandre a été enterré, Alexandre est retourné en poussière ; la poussière, c'est de la terre : avec la terre, nous faisons de l'argile, et avec cette argile, en laquelle Alexandre s'est enfin changé, qui empêche de fermer un baril de bière ?

L'impérial César, une fois mort et changé en boue,
Pourrait boucher un trou et arrêter le vent du dehors.
Oh! que cette argile, qui a tenu le monde en effroi,
Serve à calfeutrer un mur et à repousser la rafale d'hiver!

Mais chut! chut!... écartons-nous!... Voici le roi.

*Entrent en procession des prêtres, etc. Le corps d'*OPHELIA. LAERTES *et les pleureuses suivent ; puis le* ROI, *la* REINE *et leur suite.*

HAMLET, *continuant.*

La reine ! les courtisans ! De qui suivent-ils le convoi ! Pourquoi ces rites tronqués ? Ceci annonce que le corps qu'ils suivent a, d'une main désespérée, attenté à sa propre vie. C'était quelqu'un de qualité. Cachons-nous un moment et observons.

(*Il se retire avec Horatio.*)

LAERTES.

Quelle cérémonie reste-t-il encore ?

HAMLET, *à part.*

C'est Laertes, un bien noble jeune homme; attention!

LAERTES.

Quelle cérémonie encore ?

PREMIER PRÊTRE.

Ses obsèques ont été célébrées avec toute la latitude qui nous était permise. Sa mort était suspecte, et, si un ordre souverain n'avait dominé la règle, elle eût été placée dans une terre non bénite jusqu'à la dernière trompette. Au lieu de prières charitables, des tessons,

des cailloux, des pierres eussent été jetés sur elle. Et pourtant on lui a accordé les couronnes virginales, l'ensevelissement des jeunes filles, et la translation en terre sainte au son des cloches.

LAERTES.

N'y a-t-il plus rien à faire ?

PREMIER PRÊTRE.

Plus rien à faire : nous profanerions le service des morts en chantant le grave *requiem*, en implorant pour elle le même repos que pour les âmes parties en paix.

LAERTES.

Mettez-la dans la terre ; et puisse-t-il de sa belle chair immaculée éclore des violettes ! Je te le dis, prêtre brutal, ma sœur sera un ange gardien, quand toi, tu hurleras dans l'abîme.

HAMLET.

Quoi ! la belle Ophélia !

LA REINE, *jetant des fleurs sur le cadavre.*

Fleurs sur fleur ! Adieu ! J'espérais te voir la femme de mon Hamlet. Je comptais, douce fille, décorer ton lit nuptial et non joncher ta tombe.

LAERTES.

Oh ! qu'un triple malheur tombe dix fois triplé sur la tête maudite de celui dont la cruelle conduite t'a privée de ta noble intelligence ! Retenez la terre un moment, que je la prenne encore une fois dans mes bras.

(*Il saute dans la fosse.*)

Maintenant entassez votre poussière sur le vivant et sur la morte, jusqu'à ce que vous ayez fait de cette surface une montagne qui dépasse le vieux Pélion ou la tête céleste de l'Olympe azuré.

HAMLET, *s'avançant.*

Quel est celui dont la douleur montre une telle em-

phase ? dont le cri de désespoir conjure les astres errants et les force à s'arrêter, auditeurs blessés d'étonnement ? Me voici, moi, Hamlet le Danois !

(*Il saute dans la fosse.*)

LAERTES, *l'empoignant.*

Que le démon prenne ton âme !

HAMLET.

Tu ne pries pas bien. Ote tes doigts de ma gorge, je te prie. Car, bien que je ne sois ni hargneux ni violent, j'ai cependant en moi quelque chose de dangereux que tu feras sagement de craindre. A bas la main.

LE ROI.

Arrachez-les l'un à l'autre.

LA REINE.

Hamlet ! Hamlet !

TOUS.

Messieurs !

HORATIO.

Mon bon seigneur, calmez-vous.

(*Les assistants les séparent et ils sortent de la fosse.*)

HAMLET.

Oui, je veux lutter avec lui pour cette cause, jusqu'à ce que mes paupières aient cessé de remuer.

LA REINE.

O mon fils, pour quelle cause ?

HAMLET.

J'aimais Ophélia. Quarante mille frères ne pourraient pas, avec tous leurs amours réunis, parfaire la somme du mien.

(*A Laertes.*)

Qu'est-tu prêt à faire pour elle ?

LE ROI.

Oh ! il est fou, Laertes.

LA REINE.

Pour l'amour de Dieu, laissez-le dire !

HAMLET.

Morbleu ! montre-moi ce que tu veux faire. Veux-tu pleurer? Veux-tu te battre? Veux-tu jeûner? Veux-tu te déchirer? Veux-tu avaler l'Issel? manger un crocodile? Je ferai tout cela... Viens-tu ici pour geindre? pour me défier en sautant dans sa fosse? Sois enterré vif avec elle, je le serai aussi, moi ! Et puisque tu bavardes de montagnes, qu'on les entasse sur nous par millions d'acres, jusqu'à ce que notre tertre ait le sommet roussi par la zone brûlante et fasse l'Ossa comme une verrue ! Ah ! si tu brailles, je rugirai aussi bien que toi.

LA REINE.

Ceci est pure folie ! et son accès va le travailler ainsi pendant quelque temps. Puis, aussi patient que la colombe, dont la couvée dorée vient d'éclore, il tombera dans un silencieux abattement.

HAMLET, *à Laertes.*

Ecoutez, Monsieur : Pour quelle raison me traitez-vous ainsi ? Je vous ai toujours aimé. Mais n'importe ! Hercule lui-même aurait beau faire !... Le chat peut miauler, le chien aura sa revanche.

(*Il sort.*)

LE ROI.

Je vous en prie, bon Horatio, accompagnez-le.

(*Horatio sort.*)

LE ROI, *à Laertes.*

Fortifiez votre patience dans nos paroles d'hier soir. Nous allons sur-le-champ amener l'affaire au dénoûment.

(*A la reine.*)

Bonne Gertrude, faites surveiller votre fils.

(*A part.*)

Il faut à cette fosse un monument vivant. L'heure du

repos viendra bientôt pour nous. Jusque-là, procédons avec patience.

(*Ils sortent.*)

SCENE XX.

Dans le château.

Entrent HAMLET *et* HORATIO.

HAMLET.

Assez sur ce point mon cher : maintenant, venons à l'autre. Vous rappelez-vous toutes les circonstances ?

HORATIO.

Je me les rappelle, Monseigneur.

HAMLET.

Mon cher, il y avait dans mon cœur une sorte de combat qu m'empêchait de dormir : je me sentais plus mal à l'aise que des mutins mis aux fers. Je payai d'audace, et bénie soit l'audace en ce cas !... Sachons que notre imprudence nous sert quelquefois bien, quand nos calculs les plus profonds avortent. Et cela doit nous apprendre qu'il est une divinité qui donne la forme à nos destinées, de quelque façon que nous les ébauchions.

HORATIO.

Voilà qui est bien certain.

HAMLET.

Evadé de ma cabine, ma robe de voyage en écharpe autour de moi, je marchai à tâtons dans les ténèbres pour les trouver ; j'y réussis. J'empoignai le paquet, et puis je me retirai de nouveau dans ma chambre. Je m'enhardis, mes frayeurs oubliant les scrupules, jusqu'à décacheter leur messages officiels. Et qu'y découvris-je, Horatio? une scélératesse royale : un ordre formel (lardé d'une foule de raisons diverses, le Danemark à sauver, et l'Angleterre aussi... ah ! et le danger de laisser vivre un tel loup-garou, un tel croque-mitaine !) un ordre qu'au reçu de la dépêche, sans délai, non,

sans même prendre le temps d'aiguiser la hache, on me tranchât la tête.

HORATIO.

Est-il possible !

HAMLET.

Voici le message ; tu le liras plus à loisir. Mais veux-tu savoir maintenant ce que je fis ?

HORATIO.

Parlez, je vous supplie.

HAMLET.

Ainsi empêtré dans leur guet-apens, je n'aurais pas eu le temps de deviner le prologue qu'ils auraient déjà commencé la pièce ! Je m'assis ; j'imaginai un autre message ; je l'écrivis de mon mieux. Je croyais jadis, comme nos hommes d'Etat, que c'est un avilissement de bien écrire, et je me suis donné beaucoup de peine pour oublier ce talent-là. Mais alors, mon cher, il me rendit le service d'un greffier. Veux-tu savoir la teneur de ce que j'écrivis ?

HORATIO.

Oui, mon bon seigneur.

HAMLET.

Une requête pressante adressée par le roi à son cousin d'Angleterre, comme à un tributaire fidèle : Si celui-ci voulait que la palme de l'affection pût fleurir entre eux deux, que la paix gardât toujours sa couronne d'épis et restât comme un trait d'union entre leurs amitiés, et par beaucoup d'autres considérations de grand poids, il devait, aussitôt la dépêche vue et lue, sans autre forme de procès, sans leur laisser le temps de se confesser, faire mettre à mort sur-le-champ les porteurs.

HORATIO.

Comment avez-vous scellé cette dépêche ?

HAMLET.

Eh bien, ici encore s'est montrée la Providence cé-

leste. J'avais dans ma bourse le cachet de mon père, qui a servi de modèle au sceau de Danemark. Je pliai cette lettre dans la même forme que l'autre, j'y mis l'adresse, je la cachetai, je la mis soigneusement en place, et l'on ne s'aperçut pas de l'enfant substitué. Le lendemain eut lieu notre combat sur mer ; et ce qui s'ensuivit, tu le sais déjà.

HORATIO.

Ainsi, Guildenstern et Rosencrantz vont tout droit à la chose,

HAMLET.

Ma foi, l'ami ! ce sont eux qui ont recherché cette commission ; ils ne gênent pas ma conscience ; leur ruine vient de leur propre imprudence. Il est dangereux pour des créatures inférieures de se trouver, au milieu d'une passe, entre les épées terribles et flamboyantes de deux puissants adversaires.

HORATIO.

Ah ! quel roi !

HAMLET.

Ne crois-tu pas que quelque chose m'est imposé maintenant ? Celui qui a tué mon père et fait de ma mère une putain, qui s'est fourré entre la volonté du peuple et mes espérances, qui a jeté son hameçon à ma propre vie, et avec une telle perfidie ! ne dois-je pas, en toute conscience, le châtier avec ce bras ? Et n'est-ce pas une action damnable de laisser ce chancre de l'humanité continuer ses ravages ?

HORATIO.

Il apprendra bientôt d'Angleterre quelle est l'issue de l'affaire.

HAMLET.

Cela ne tardera pas. L'intérim est à moi ; la vie d'un homme, ce n'est que le temps de dire un. Pourtant je suis bien fâché, mon cher Horatio, de m'être oublié vis-à-vis de Laertes. Car dans ma propre cau-

se, je vois l'image de la sienne. Je tiens à son amitié : mais, vraiment, la jactance de sa douleur avait exalté ma rage jusqu'au vertige.

HORATIO.

Silence ! qui vient là ?

Entre OSRIC.

OSRIC, *se découvrant.*

Votre Seigneurie est la bienvenue à son retour en Danemark.

HAMLET.

Je vous remercie humblement, Monsieur.

(*A Horatio.*)

Connais-tu ce moucheron ?

HORATIO.

Non, mon bon seigneur.

HAMLET.

Tu n'en es que mieux en état de grâce ; car c'est un vice de le connaître. Il a beaucoup de terres, et de fertiles. Qu'un animal soit le seigneur d'autres animaux, il aura sa mangeoire à la table du roi. C'est un perroquet ; mais, comme je te le dis, vaste propriétaire de boue.

OSRIC.

Doux seigneur, si Votre Seigneurie en a le loisir, j'ai une communication à lui faire de la part de Sa Majesté.

HAMLET.

Je la recevrai, Monsieur, avec tout empressement d'esprit. Faites de votre chapeau son véritable usage ; il est pour la tête.

OSRIC.

Je remercie Votre Seigneurie, il fait très chaud.

HAMLET.

Non, croyez-moi, il fait très-froid, le vent est au nord.

OSRIC.

En effet, Monseigneur, il fait passablement froid.

HAMLET.

Mais pourtant, il me semble qu'il fait une chaleur étouffante pour mon tempérament.

OSRIC.

Excessive, Monseigneur ! une chaleur étouffante, à un point... que je ne saurai dire... Monseigneur, Sa Majesté m'a chargé de vous signifier qu'elle avait tenu sur vous un grand pari... Voici, Monsieur, ce dont il s'agit.

HAMLET, *lui faisant signe de se couvrir.*

De grâce, souvenez-vous...

OSRIC.

Non, sur ma foi ; je suis plus à l'aise, sur ma foi ! Monsieur, nous avons un nouveau-venu à la cour, Laertes : croyez-moi, c'est un gentilhomme accompli, doué des perfections les plus variées, de très-douces manières et de grande mine. En vérité, pour parler de lui avec tact, il est le calendrier, la carte de la gentry ; vous trouverez en lui le meilleur monde qu'un gentilhomme puisse connaître.

HAMLET.

Monsieur, son signalement ne perd rien dans votre bouche, et pourtant, je le sais, s'il fallait faire son inventaire détaillé, la mémoire y embrouillerait son arithmétique : elle ne pourrait jamais qu'évaluer en gros une cargaison emportée sur un si fin voilier. Quant à moi, pour rester dans la vérité de l'enthousiasme, je le tiens pour une âme de grand article : il y a en lui un tel mélange de raretés et de curiosités, que, à parler vrai de lui, il n'a de semblable que son miroir, et tout autre portrait ne serait qu'une ombre, rien de plus.

OSRIC.

Votre Seigneurie parle de lui en juge infaillible.

HAMLET.

A quoi bon tout ceci, Monsieur ? Pourquoi affublons-nous ce gentilhomme de nos phrases grossières ?

OSRIC.

Monsieur ?

HORATIO, *à Hamlet.*

On peut donc parler à n'importe qui sa langue ? Vraiment, vous auriez ce talent-là, seigneur.

HAMLET.

Que fait à la question le nom de ce gentilhomme ?

OSRIC.

De Laertes ?

HORATIO.

Sa bourse est déjà vide : toutes ses paroles d'or sont dépensées.

HAMLET.

De lui, Monsieur.

OSRIC.

Je pense que vous n'êtes pas sans savoir...

HAMLET.

Tant mieux si vous avez de moi cette opinion ; mais quand vous l'auriez, cela ne prouverait rien en ma faveur... Eh bien, Monsieur ?

OSRIC.

Vous n'êtes pas sans savoir de quelle supériorité Laertes est à son arme ?

HAMLET.

Je n'ose faire cet aveu, de peur de me comparer à lui : pour bien connaître un homme, il faut le connaître par soi-même.

OSRIC.

Je ne parle, Monsieur, que de sa supérorité à cette arme-là ; d'après la réputation qu'on lui a faite, il a un talent sans égal.

HAMLET.

Quelle est son arme ?

OSRIC.

L'épée et la dague.

HAMLET.

Ce sont deux de ses armes ; eh bien, après ?

OSRIC.

Le roi, Monsieur, a parié six chevaux barbes, contre lesquels, m'a-t-on dit, Laertes risque six rapières et six poignards de France avec leurs montures, ceinturon, bandoulière, et ainsi de suite. Trois des trains sont vraiment d'une invention rare, parfaitement adaptés aux poignées, d'un travail très-délicat et très-somptueux.

HAMLET.

Qu'appelez-vous les trains ?

HORATIO, *à Hamlet.*

Vous ne le lâcherez pas, je sais bien, avant que ses explications ne vous aient édifié.

OSRIC.

Les trains, Monsieur, ce sont les étuis à suspendre les épées.

HAMLET.

L'expression serait plus juste si nous portions une pièce de canon au côté : en attendant, contentons-nous de les appeler des pendants de ceinturon. Six chevaux barbes contre six épées de France, leurs accessoires, avec trois ceinturons très-élégants : voilà l'enjeu danois contre l'enjeu français. Et sur quoi ce pari ?

OSRIC.

Le roi a parié, Monsieur, que, sur douze bottes échangées entre vous et Laertes, celui-ci n'en porterait pas trois de plus que vous ; Laertes a parié vous toucher neuf fois sur douze. Et la question serait soumise à

une épreuve immédiate si Votre Seigneurie daignait répondre.

HAMLET.

Comment ? si je réponds non ?

OSRIC.

Je veux dire, Monseigneur, si vous daigniez opposer votre personne à cette épreuve.

HAMLET.

Monsieur, je vais me promener ici dans cette salle : si cela convient à Sa Majesté, voici pour moi l'heure de la récréation. Qu'on apporte les fleurets, si ce gentilhomme y consent ; et pour peu que le roi persiste dans sa gageure, je le ferai gagner, si je peux ; sinon, j'en serai quitte pour la honte et les bottes de trop.

OSRIC.

Rapporterai-je ainsi votre réponse ?

HAMLET.

Dans ce sens-là, Monsieur ; ajoutez-y toutes les fleurs à votre goût.

OSRIC.

Je recommande mon dévouement à Votre Seigneurie.

(*Il sort.*)

HAMLET.

Son dévouement ! son dévouement !... Il fait bien de le recommander lui-même ; il n'y a pas d'autres langues pour s'en charger.

HORATIO.

On dirait un vanneau qui fuit ayant sur la tête la coque de son œuf.

HAMLET.

Il faisait des compliments à la mamelle de sa nourrice avant de la téter. Comme beaucoup d'autres de la même volée dont je vois raffoler le monde superficiel, il se borne à prendre le ton du jour et les usages extérieurs

de la société. Sorte d'écume que la fermentation fait monter au sommet de l'opinion ardente et agitée : soufflez seulement sur ces bulles pour en faire l'épreuve, elles crèvent !

Entre UN SEIGNEUR.

LE SEIGNEUR.

Monseigneur, le roi vous a fait complimenter par le jeune Osric qui lui a rapporté que vous l'attendiez dans cette salle. Il m'envoie savoir si c'est votre bon plaisir de commencer la partie avec Laertes ou de l'ajourner.

HAMLET.

Je suis constant dans mes résolutions, elles suivent le bon plaisir du roi. Si Laertes est prêt, je le suis; sur-le-champ, ou n'importe quand, pourvu que je sois aussi dispos qu'à présent.

LE SEIGNEUR.

Le roi, la reine et toute la cour vont descendre.

HAMLET.

Ils sont les bienvenus.

LE SEIGNEUR.

La reine vous demande de faire un accueil cordial à Laertes, avant de vous mettre à la partie.

HAMLET.

Elle me donne un bon conseil.

(*Sort le seigneur.*)

HORATIO.

Vous perdrez ce pari, Monseigneur.

HAMLET.

Je ne crois pas; depuis qu'il est parti pour la France, je me suis continuellement exercé : avec l'avantage qui m'est fait, je gagnerai. Mais tu ne saurais croire quel mal j'éprouve ici, du côté du cœur. N'importe !

HORATIO.

Pourtant, Monseigneur...

HAMLET.

C'est une niaiserie : une sorte de pressentiment qui suffirait peut-être à troubler une femme.

HORATIO.

Si vous avez dans l'esprit quelque répugnance, obéissez-y. Je vais les prévenir de ne pas se rendre ici, en leur disant que vous êtes mal disposé.

HAMLET.

Pas du tout. Nous bravons le présage : il y a une providence spéciale pour la chute d'un moineau. Si mon heure est venue, elle n'est pas à venir ; si elle n'est pas à venir, elle est venue : que ce soit à présent ou pour plus tard, soyons prêts. Voilà tout. Puisque l'homme n'est pas maître de ce qu'il quitte, qu'importe qu'il le quitte de bonne heure ?

Entrent le ROI, *la* REINE, LAERTES, OSRIC, *des* SEIGNEURS, *des* SERVITEURS, *portant des fleurets, des gantelets, une table et des flacons de vin.*

LE ROI.

Venez, Hamlet, venez et prenez cette main que je vous présente.

Le roi met la main de Laertes dans celle d'Hamlet.

HAMLET.

Pardonnez-moi, Monsieur, je vous ai offensé, mais pardonnez-moi en gentilhomme. Ceux qui sont ici présents savent et vous devez avoir appris de quel cruel égarement j'ai été affligé. Si j'ai fait quelque chose qui ait pu irriter votre caractère, votre honneur, votre rancune, je le proclame ici acte de folie. Est-ce Hamlet qui a offensé Laertes ? Ce n'a jamais été Hamlet. Si Hamlet est enlevé à lui-même, et si, n'étant plus lui-

même, il offense Laertes, alors, ce n'est pas Hamlet qui agit : Hamlet renie l'acte. Qui agit donc? sa folie. S'il en est ainsi, Hamlet est du parti des offensés, le pauvre Hamlet a sa folie pour ennemi. Monsieur, après ce désaveu de toute intention mauvaise fait devant cet auditoire, puissé-je n'être condamné dans votre généreuse pensée que comme si, lançant une flèche par-dessus la maison, j'avais blessé mon frère !

LAERTES.

Mon cœur est satisfait, et ce sont ses inspirations qui, dans ce cas, me poussaient le plus à la vengeance: mais sur le terrain de l'honneur, je reste à l'écart et je ne veux pas de réconciliation, jusqu'à ce que des arbitres plus âgés, d'une loyauté connue, m'aient imposé, d'après les précédents, une sentence de paix qui sauvegarde mon nom. Jusque-là j'accepte comme bonne amitié l'amitié que vous m'offrez, et je ne ferai rien pour la blesser.

HAMLET.

J'embrasse franchement cette assurance : et je m'engage loyalement dans cette joûte fraternelle. Donnez-nous les fleurets, allons.

LAERTES.

Voyons, qu'on m'en donne un !

HAMLET.

Je vais être votre plastron, Laertes : auprès de mon inexpérience, comme un astre dans la nuit la plus noire, votre talent va ressortir avec éclat.

LAERTES.

Vous vous moquez de moi, Monseigneur.

HAMLET.

Non, je le jure !

LE ROI.

Donnez-leur les fleurets, jeune Osric. Cousin Hamlet, vous connaissez la gageure ?

HAMLET.

Parfaitement, Monseigneur. Votre Grâce a parié bien gros pour le côté le plus faible.

LE ROI.

Je n'en suis pas inquiet : je vous ai vu tous deux... D'ailleurs, puisque Hamlet est avantagé, la chance est pour nous.

LAERTES, *essayant un fleuret.*

Celui-ci est trop lourd, voyons-en un autre.

HAMLET.

Celui-ci me va. Ces fleurets ont tous la même longueur ?

OSRIC.

Oui, mon bon seigneur.

(*Ils se mettent en garde.*)

LE ROI.

Posez-moi les flacons de vin sur cette table : si Hamlet porte la première ou la seconde botte, ou s'il riposte à la troisième, que les batteries fassent feu de toutes leurs pièces : le roi boira à la santé d'Hamlet, et jettera dans la coupe une perle plus précieuse que celles que les quatre rois nos prédécesseurs ont portées sur la couronne de Danemark. Donnez-moi les coupes. Que les timbales disent aux trompettes, les trompettes aux canons du dehors, les canons aux cieux, les cieux à la terre, que le roi boit à Hamlet ! Allons, commencez ; et vous, juges, ayez l'œil attentif.

HAMLET.

En garde, Monsieur.

LAERTES.

En garde, Monseigneur.

(*Ils commencent l'assaut.*)

HAMLET.

Une.

LAERTES.

Non.

HAMLET.

Jugement.

OSRIC.

Touché ! très-positivement touché !

LAERTES.

Soit : recommençons.

LE ROI.

Attendez qu'on me donne à boire : Hamlet, cette perle est à toi ; je bois à ta santé. Donnez-lui la coupe.

(*Les trompettes sonnent ; bruit du canon au dehors.*)

HAMLET.

Je veux auparavant terminer cet assaut : mettez-la de côté un moment. Allons.

(*L'assaut recommence.*)

Encore une ! qu'en dites-vous ?

LAERTES.

Touché, touché, je l'avoue.

LE ROI.

Notre fils gagnera.

LA REINE.

Il est gras et de courte haleine. Tiens, Hamlet, prends mon mouchoir et frotte-toi le front. La reine boit à ton succès, Hamlet.

HAMLET.

Bonne Madame !

LE ROI.

Gertrude, ne buvez pas !

LA REINE, *prenant la coupe.*

Je boirai, Monseigneur ; excusez-moi, je vous prie.

LE ROI, *à part.*

C'est la coupe empoisonnée ; il est trop tard.

HAMLET.

Je n'ose pas boire encore, Madame ; tout à l'heure.

LA REINE.

Viens, laisse-moi essuyer ton visage.

LAERTES, *au roi.*

Monseigneur, je vais le toucher cette fois.

LE ROI.

Je ne le crois pas.

LAERTES, *à part.*

Et pourtant c'est presque contre ma conscience.

HAMLET.

Allons, la troisième, Laertes ; vous ne faites que vous amuser, je vous en prie, tirez de votre plus belle force; j'ai peur que vous ne me traitiez en enfant.

LAERTES.

Vous dites cela ? En garde !

(*Ils recommencent.*)

OSRIC.

Rien des deux parts.

LAERTES.

A vous, maintenant.

Laertes blesse Hamlet.

Puis, en ferraillant, ils échangent leurs fleurets.

Et Hamlet blesse Laertes.

LE ROI.

Séparez-les ; ils sont enflammés.

HAMLET.

Non, recommençons.

(*La Reine tombe.*)

OSRIC.

Secourez la reine, là! ho!

HORATIO.

Ils saignent tous les deux. Comment cela se fait-il, Monseigneur?

OSRIC.

Comment êtes-vous, Laertes ?

LAERTES.

Ah ! comme une buse prise à son propre piège, Osric ! Je suis tué justement par mon guet-apens.

HAMLET.

Comment est la reine ?

LE ROI.

Elle s'est évanouie à la vue de leur sang.

LA REINE.

Non! non! le breuvage! le breuvage! O mon Hamlet chéri! le breuvage! le breuvage! Je suis empoisonnée.

(*Elle meurt.*)

HAMLET.

O infamie!... Holà! qu'on ferme la porte : il y a une trahison! qu'on la découvre.

LAERTES.

La voici, Hamlet : Hamlet, tu es assassiné ; nul remède au monde ne peut te sauver ; en toi, il n'y a plus une demi-heure de vie ; l'arme traîtresse est dans ta main, démouchetée et venimeuse : le coup hideux s'est retourné contre moi. Tiens, je tombe ici, pour ne jamais me relever ; ta mère est empoisonnée ; je n'en puis plus... Le roi... le roi est le coupable.

HAMLET.

La pointe empoisonnée aussi ! Alors, venin, à ton œuvre !

(*Il frappe le roi.*)

OSRIC *et les* SEIGNEURS.

Trahison ! trahison !

LE ROI.

Oh ! défendez-moi encore, mes amis ; je ne suis que blessé.

HAMLET.

Tiens, toi, incestueux, meurtrier, damné Danois ! Bois le reste de cette potion !... Ta perle y est-elle? Suis ma mère.

(*Le roi meurt.*)

LAERTES.

Il a ce qu'il mérite ; c'est un poison préparé par lui-même. Echange ton pardon avec le mien, noble Hamlet. Que ma mort et celle de mon père ne retombe pas sur toi, ni la tienne sur moi.

(*Il meurt.*)

HAMLET.

Que le ciel t'en absolve ! Je vais te suivre. Je meurs, Horatio. Reine misérable, adieu ! Vous qui pâlissez et tremblez devant cette catastrophe, muets auditeurs de ce drame, si j'en avais le temps, si la mort, ce recors farouche, ne m'arrêtait si strictement, oh ! je pourrais vous dire... Mais résignons-nous : Horatio, je meurs, tu vis, toi, justifie-moi, explique ma cause à ceux qui l'ignorent.

HORATIO.

Ne l'espérez pas. Je suis plus un Romain qu'un Danois. Il reste encore ici de la liqueur.

HAMLET.

Si tu es un homme, donne-moi cette coupe ; lâche-là ; par le ciel, je l'aurai ! Dieu ! quel nom blessé, Horatio, si les choses restent ainsi inconnues, vivra après moi ! Si jamais tu m'as porté dans ton cœur, absente-toi quelque temps encore de la félicité céleste, et exhale ton souffle pénible dans ce monde rigoureux, pour raconter mon histoire.

Marche militaire au loin ; bruit de mousqueterie derrière le théâtre.

Quel est ce bruit martial ?

OSRIC.

C'est le jeune Fortinbras qui arrive vainqueur de Pologne, et qui salue les ambassadeurs d'Angleterre de cette salve guerrière.

HAMLET.

Oh ! je meurs, Horatio ; le poison puissant étreint mon souffle: je ne pourrai vivre assez pour savoir les nouvelles d'Angleterre ; mais je prédis que l'élection s'abattra sur Fortinbras ; il a ma voix mourante ; raconte-lui, avec plus ou moins de détails, ce qui a provoqué... Le reste... c'est... silence.

(*Il meurt.*)

HORATIO.

Voici un noble cœur qui se brise. Bonne nuit, doux prince ; que des essaims d'anges te bercent de leurs chants ! Pourquoi ce bruit de tambours ici ?

(*Marche militaire derrière la scène.*)

Entrent FORTINBRAS, *les* AMBASSADEURS d'ANGLETERRE *et autres.*

FORTINBRAS.

Où est ce spectacle ?

HORATIO.

Qu'est-ce que vous voulez voir ? Si c'est un malheur ou un prodige, ne cherchez pas plus loin.

FORTINBRAS.

Ce monceau crie : Carnage !... O fière mort ! quel festin prépares-tu dans ton antre éternel, que tu as, d'un seul coup, abattu dans le sang tant de princes ?

PREMIER AMBASSADEUR.

Ce spectacle est effrayant ; et nos dépêches arrivent trop tard d'Angleterre. Il a l'oreille insensible celui qui devait nous écouter, à qui nous devions dire que ses ordres sont remplis, que Rosencrantz et Guildenstern sont morts. D'où recevrons-nous nos remercîments ?

HORATIO.

Pas de sa bouche, lors même qu'il aurait le vivant pouvoir de vous remercier ; il n'a jamais commandé leur mort. Mais puisque vous êtes venus si brusquement au milieu de cette crise sanglante, vous, de la guerre de Pologne, et vous d'Angleterre, donnez ordre que ces corps soient placés sur une haute estrade à la vue de tous, et laissez-moi dire au monde qui l'ignore encore, comment ceci est arrivé. Alors vous entendrez parler d'actes charnels, sanglants, contre nature ; d'accidents expiatoires, de meurtres involontaires ; de morts causées par la perfidie ou par une force majeure, et, pour dénoûment, de complots retombés par méprise sur la tête des auteurs : voilà tout ce que je puis vous raconter sans mentir.

FORTINBRAS.

Hâtons-nous de l'entendre. Et convoquons les plus nobles à l'auditoire ; pour moi, c'est avec douleur que j'accepte ma fortune, j'ai sur ce royaume des droits non oubliés, que mon intérêt m'invite à revendiquer.

HORATIO.

J'ai mission aussi de parler sur ce point, au nom de quelqu'un dont la voix en entraînera bien d'autres. Mais agissons immédiatement, tandis que les esprits sont encore étonnés, de peur qu'un complot ou une méprise ne cause de nouveaux malheurs.

FORTINBRAS.

Que quatre capitaines portent Hamlet, comme un combattant, sur l'estrade ; car, probablement, s'il eût été mis à l'épreuve, c'eût été un grand roi ; et que, sur son passage, la musique militaire et les salves guerrières retentissent hautement en son honneur. Enlevez les corps : un tel spectacle ne sied qu'au champ de bataille ; ici, il fait mal. Allez ! dites aux soldats de faire feu.

Marche funèbre. Ils sortent, en portant les cadavres; après quoi, on entend une décharge d'artillerie.

Imprimerie Jos. VERMAUT, Paris & Courtrai.
Imprimé en Belgique.

BINDING SECT. SEP 17 1970

PR
2779
M3H8
1880

Shakespeare, William
Macbeth

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY